Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [x] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

  Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit: p. [3]-256

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X 12X 14X 16X 18X 20X 22X 24X 26X 28X 30X 32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

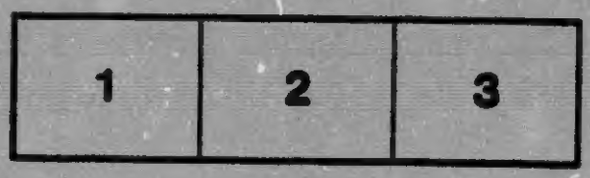
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

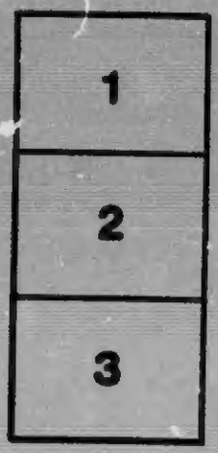
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

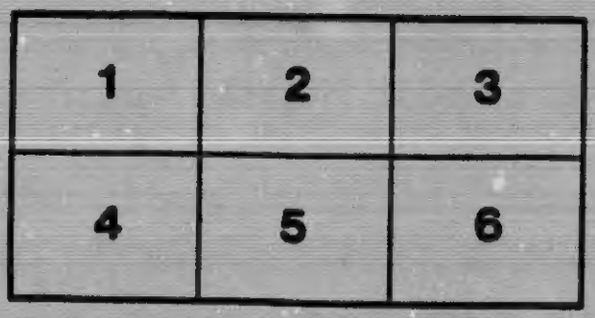
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







LA LITTÉRATURE MODERNE

PQ
2244
F4x9
B246
1905
9

PAUL FÉVAL

LA Chasse aux Traitres

(LE BOSSU)

C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1905

LA CHASSE AUX TRAITRES

QUATRIEME PARTIE

LE SERMENT DE LAGARDERE

I

REUNIS PAR LES GRACES

La foire Saint-Germain a tenu une grande place dans l'histoire de Paris, non pas tant seulement au point de vue commercial que comme le seul lieu de la ville ayant offert, pendant des siècles, le tableau le plus réel et le plus complet des mœurs successives de ses habitants.

Elle était située sur l'emplacement occupé ensuite par le marché Saint-Germain depuis la rue de Tournon jusqu'au Luxembourg. Au commencement du moyen-âge, elle était le privilège des abbés et religieux de Saint-Germain-des-Prés.

Par charte datée de 1176, l'un des ces abbés, Hugues, céda à Louis le Jeune la moitié des revenus de la foire et l'autre moitié revint au roi en 1278, après une sanglante bagarre entre les escholiers et les domestiques de l'abbaye. Condamnés en effet à payer quarante livres de rente pour la dotation de deux chapellenies fondées en expiation du meurtre de l'écolier Gérard de Dôle, les religieux préférèrent se dessaisir de leurs

droits sur la foire, à la condition que Philippe le Hardi paierait les quarante livres.

Philippe le Bel la transféra aux Halles de Champeaux et ce fut seulement Louis XI qui la rétablit au faubourg Saint-Germain, par lettres patentes données à Plessis-les-Tours, en mars 1432.

On éleva donc, en 1486, trois cent quarante loges dans les jardins de l'Hôtel de Navarre. Augmentées, restaurées, détruites en partie par des incendies successifs, elles le furent en totalité dans celui qui eut lieu la nuit du 16 au 17 mars 1763.

On les reconstruisit l'année suivante et la tourmente révolutionnaire aidée de la vogue qui allait aux nouvelles galeries de bois du Palais-Royal purent enfin balayer ce champ de foire célèbre où, durant des siècles, on avait vendu pour les rois des " dantelles d'Angleterre, de Flandre, d'Holande et d'Alemagne, d'or et d'argent ; des armes, des esprons de Saint-Claude, des miroirs et des marchandises de la Chine ; " pour les jolies femmes coquettes ou gourmandes " des affiquets, de la passementerie, des indienes, de la soye, des oranges de Portugals, des confitures, des gasteaux et du pain d'espisses ; " pour les érudits " des parchemins, du chien de Bologne, des calottes et du marroquin ; " pour les amateurs d'art " des tableaux à la détrempe et à l'huile et des gravures en taille douce ; " pour les bourgeois " des binbeloteries, de la toille, des lunettes, de la double bière et de la vaisselle d'étain ; " pour les manants " de la fustaine, des bas de laine, de la chandele et des couvertes de lits."

A côté du " change pour le roy " se tenaient les " horlogeurs " ; près des " chirurgiens ", les

" barbiers "; les " lanterniers " coudoyaient les " graveurs " et les " sculpteurs " frayaient avec les " chauderoniers ".

On n'en finirait pas s'il fallait décrire tout au long les catégories hétéroclites de marchandises offertes à la curiosité et à la tentation des passants pendant trois ou quatre semaines que durait la foire.

Mais il va sans dire que là où se réunissaient journellement gentilshommes et grandes dames, membres du Parlement et bourgeoises, officiers et demoiselles, on ne pouvait réserver toute la place au mercantilisme, au détriment complet du plaisir.

Les vilains n'en avaient cure, du moins de celui qui coûtait cher. Toutefois il n'en était pas ainsi des autres et bientôt ne tardèrent pas à s'établir à la foire, des cafés et des cabarets, des maisons de jeu et des spectacles forains. Certains acteurs de l'époque se rendirent plus célèbres en jouant des drôleries à la foire Saint-Germain que s'ils eussent paru sur la scène de l'Opéra et le répertoire des saynètes et facéties qui y furent représentées fait encore les délices des bibliophiles de nos jours.

Sous la Régence et sous Louis XV, tout cela ne suffisait pas encore : il y fallait un marché de courtisanes et ce n'était pas le moins bien achalandé. Les seigneurs venaient s'y pourvoir pour une semaine ; les cadets pour un jour ; les escholiers et les manants pour une heure.

Les religieux de Saint-Germain-des-Prés avaient béni la foire à son ouverture ; quand elle se terminait, ils n'avaient plus qu'à absoudre.

Au beau temps où Gonzague était l'ami du Régent, ils y venaient fort souvent ensemble, accompagnés de tous leurs roués. C'était le moment,

pour ceux qui avaient de jolies femmes ou de jolies filles, de leur faire prendre immédiatement l'une des portes.

A vrai dire, il en restait assez qui ne songeaient point à s'en aller et le cardinal Dubois se chargeait de leur faire des avances, pour son maître et pour lui. Mais il avait beau faire, quand il avait choisi pour le Régent le dessus du panier, il arrivait fort souvent que Chaverny ou quelque autre enlevât au prélat ce qu'il s'était réservé. Philippe d'Orléans en riait ; Dubois pinçait ses lèvres et se contentait du déchet. Il s'en contenta si bien qu'il en mourut.

Cette année-là, lorsque le lieutenant de police, assisté des officiers du Châtelet, des syndics de la foire et des gardes-marchands, vint crier à haute voix, devant une foule joyeuse, entre deux fanfares retentissantes : " Messieurs, ouvrez vos loges ! " le Régent n'était pas là pour consacrer de sa présence la solennité de l'ouverture, ce qui n'empêchait pas Philippe de Mantoue d'y être, suivi de son fidèle Peyrolles.

Seulement, ni l'un ni l'autre ne portaient pourpoints de soie, ni jabots de dentelle. Ils étaient toujours déguisés en marchands d'Amsterdam, de telle façon que celui qui était le plus jeune paraissait le plus vieux, et " vice versa."

Bien malin eût été celui qui les eût reconnus tous deux sous cet accoutrement, qui pourtant excitait bien des curiosités.

Les deux hommes ne laissaient pas que de coudoyer sans cesse des gens connus, et ceux-ci ne se faisaient point faute de les dévisager, Ils n'en prenaient pas le moindre souci, s'en allant côte à côte à travers les rues où grouillait la foule, et s'arrêtant de-ci de-là aux loges qui les attiraient. Ils semblaient tout émerveillés de ce qu'ils

voyaient, jouant parfaitement leur rôle d'étrangers qu'intéresse un spectacle nouveau et, comme ils paraissaient avoir la bourse facile et bien garnie, c'était, parmi les marchands, à qui pourrait les accaparer.

Ils firent quelques acquisitions dont ils chargèrent les bras de leur valet et, après avoir renvoyé celui-ci, continuèrent de se promener en simples flâneurs.

Philippe de Mantoue semblait nerveux. A un moment, il glissa à l'oreille de son compagnon :

—Personne encore !

—Si... là-bas, sur ces tréteaux, Nocé et la Vallade.

—Oui, ceux-là, nous savions qu'ils y seraient... mais les autres ?...

—Patience, monseigneur, nous les trouverons avant peu.

Entraînés par le flot des oisifs, ils s'approchèrent des bateleurs, autour desquels un grand cercle était déjà formé. Nocé avalait une épée et se faisait fort de guérir tous les maux de dents par un secret à lui dont le prix modique était de deux sols.

L'entourage n'avait pas confiance et Nocé n'en était point fâché. Il eût été fort en peine de prouver ses talents autrement que par des cabrioles et des éclats de voix, et la recette lui importait peu.

La Vallade, muni d'un gong, faisait le plus de bruit possible et ne s'arrêtait de temps en temps que pour montrer, du bout d'une baguette, les fantastiques personnages barbouillés sur une vaste toile tendue derrière son dos.

Il y avait de tout dans cette peinture expressive : des archers et des requins ; des femmes à demi nues prêtes à être dévorées par des bêtes de

l'apocalypse ; Diogène dans son tonneau se faisant arracher une molaire par Alexandre, et quantité d'autres facéties de ce genre dont la bizarrerie même amusait le grand et le petit public.

Nocé s'arrêta tout à coup au beau milieu d'une tirade. Il venait d'apercevoir Gonzague et Peyrolles, s'empressa, parmi vingt grimaces, de leur faire un signe d'intelligence.

Le prince, pensant qu'il devait avoir une communication à lui faire, poussa son factotum vers l'estrade et force fut à celui-ci d'en escalader les degrés.

Le prétendu opérateur n'était pas fâché de profiter de l'occasion. Il força l'intendant à prendre place sur un siège et, lui ouvrant la bouche en le prenant sans façon pas le menton et par le nez, il commença l'examen de sa mâchoire à l'aide d'une petite clef en acier dont il frappait chaque dent.

—Maladroit ! cria soudain M. de Peyrolles, en crachant la moitié d'une de ses fausses dents que l'opérateur venait de briser.

Puis comprimant sa colère, il ajouta à mi-voix :

—N'avez-vous encore rien vu ?

—Rien, mon bon M. de Peyrolles... Mais, à ce métier, j'aurai un enrouement avant ce soir.

—Criez moins et regardez mieux. Moi, j'ai déjà vu trois bossus à la foire...

—Le bon y est peut-être, par exemple il faudrait savoir lequel ?... Dans tous les cas, voici qui le touche de près... Corbleu ! j'aurais juré que ces gredins étaient au fond de la Seine.

Or, c'était de Cocardasse et de Passepoil que Nocé parlait ainsi. Les deux prévôts, suivis de leur désormais inséparable Berrichon, fendaient

la foule sans se presser, en gens qui n'ont rien de mieux à faire que d'occuper leurs loisirs.

Maître Passepoil aimait assez à se fourrer au milieu de ces cohues où forcément des épaules rondes, des poitrines dodues, se frôlaient contre ses bras maigres. Il lui suffisait parfois de se retourner brusquement pour se trouver nez à nez avec un joli minois de princesse ou tout simplement de soubrette, et frère Amable ne négligeait pas ce petit jeu qui lui procurait d'agréables surprises.

Il ne caressait que très vaguement l'idée de retrouver la Mathurine ; autant eût valu chercher une aiguille dans un tas de foin... Pourtant qui sait ?... le hasard est si grand !

Et ce fut un hasard, ce qui lui arriva, de sentir tout à coup deux petites mains fines et potelées se poser sur ses joues pour lui boucher les yeux.

Si c'eût été des mains d'homme, maître Passepoil s'en fût vite débarrassé. Mais il ne bougea pas plus qu'un terne, savourant d'autant plus la douceur de cette caresse qu'un ravissant poignet fleurant bon se trouvait précisément à hauteur des poils trop clair-semés de ses moustaches. Belle occasion d'y mettre les lèvres, et le sensible Normand, oubliant ce qu'il y avait d'audacieux dans son action, déposa un gros baiser au creux de la main qui le privait si gentiment de la vue.

Il n'en résultat qu'un éclat de rire, Passepoil, ayant recouvré l'usage de ses yeux, s'en servit au plus tôt pour contempler ce qu'il avait devant lui.

—Quoi!... s'écria-t-il, mademoiselle Cidalise!

Deux minutes après, les prévôts étaient entourés par tout un essaim de jolies femmes dont les

visages leur étaient connus et dont ils avaient gardé d'ailleurs, le plus tendre souvenir.

Nous ne nous arrêterons pas aux exclamations de Cocardasse junior, pas plus qu'à ses saluts et à ses gestes emphatiques. Le petit Berrichon n'y comprenait rien de rien, sinon que ses amis étaient au mieux avec de fort belles dames dont il n'eût pas osé, lui, toucher seulement le bas de la robe. Dieu sait pourtant si ses dix-sept ans lui en donnaient l'envie !

D'autres contemplaient aussi ce spectacle, mais ce n'était point du même œil.

Nocé en oubliait son prétendu patient, lequel ouvrait plus la bouche par surprise que pour la faire détériorer à nouveau ; Gonzague, de son côté, ne se montrait pas très flatté que la Fleury, qui jadis lui avait prodigué ses faveurs, fût suspendue maintenant au bras de Cocardasse.

Le pseudo-charlatan fit mine d'enduire de pommade la dent ébréchée de Peyrolles... et Peyrolles, se déclarant guéri comme par miracle, se hâta de sauter en bas de l'estrade pour rejoindre son maître.

— Hé ! hé ! grommela le prince, que veut dire ceci ? Ces demoiselles de l'Opéra sont-elles donc tombées si bas depuis notre départ qu'il leur faille se vautrer avec des soudards ?

— Et quels soudards !... appuya le factotum.

— Me diras-tu pourquoi ceux-ci et non d'autres ? reprit Philippe de Mantoue.

— Je n'en sais rien. Je remarque cependant qu'il est plutôt mauvais pour eux d'avoir tant de femmes dans leur jeu.

Toutes les actrices que nous avons vues le soir où elles avaient été attaquées à Montmartre étaient là ; et bientôt elles entraînèrent les prévôts vers l'un des cabarets où la grosse Cidalise

avait peut-être l'envie de se griser encore, ne fût-ce que pour mieux renouveler connaissance avec son ami Passepoil.

Le petit Jean-Marie ne s'effarouchait pas, par la raison toute simple que la Desbois lui trouvait la bouche fraîche, les yeux doux et les reins solides. Elle faisait mieux, elle le lui disait.

La Nivelle restait en arrière. Où il n'y avait rien à gagner, elle préférait garder per devers elle ses grâces et ses sourires : on aurait bien tort de donner pour rien ce qui peut se vendre très cher à des imbéciles ! Cette pensée lui fut un sujet de se souvenir d'Oriol.

La grosse Cidalise était moins près de ses pièces. Elle avait dans ses poches un peu d'or gagné de la veille et dont Passepoil était en droit de bénéficier... Ne faut-il pas que ce qui vient de la flûte retourne au tambour ?

— Suivez-moi, s'écria-t-elle en franchissant la porte du cabaret. Foin de ceux qui viendront dire que nous ne nous tenons pas bien !

On s'installa parmi des froissements de soie et le choc des rapières au pied des tables. Rien que de voir boire des gens, Cocardasse se sentait avoir très soif ; Passepoil et Berrichon songeaient à toute autre chose.

— Brrr !... fit en se secouant la Fleury, ces deux-là me font froid au dos, avec leurs fourrures !

Gonzague et Peyrolles venaient, en effet, d'entrer derrière elle et s'étaient assis à la table voisine, où toutes ces femmes les regardaient avec étonnement.

Si leurs fourrures produisirent une sensation de froid sur la Fleury, par contre la Nivelle se sentait singulièrement réchauffée, rien qu'à en supputer la richesse et à compter ce que valaient

leurs bijoux... On peut se placer à tant de points de vue pour apprécier les gens qu'on rencontre !

La conversation s'engagea fort vive ; on se remémora le passé et l'on parla du présent.

— Qu'avez-vous vu sur la foire ? demanda la grosse Cidalise à son ami Passepoil.

— Rien que vous, mademoiselle Cidalise, répondit le galant prévôt, — et je ne verrai pas autre chose tant que vous serez là.

Pour récompense, elle lui donna sa main à baiser.

Mlle Desbois était en train de faire subir à Jean-Marie un interrogatoire en règle qui le faisait rougir jusqu'aux oreilles. Elle mettait toute sa science à se jouer de cette candeur toute neuve et ce n'était pas elle qui s'ennuyait d'avoir rencontré les prévôts.

Cependant, les marchands hollandais se tenaient fort taciturnes dans leur coin et paraissaient beaucoup plus occupés de leurs voisines que de leurs affaires. Il est probable que ces bons bourgeois avaient laissé dans les brouillards de leur pays des épouses grosses et grasses, et ils n'eussent point trouvé déplaisant de les oublier quelque peu auprès de ces Parisiennes charmantes et peu farouches.

Nou avons dit quel était l'aimant qui attirait Nivelle. Sans en avoir l'air, elle se glissa peu à peu du côté des étrangers, de façon à se trouver bientôt entre les deux groupes. La plus petite circonstance pouvait l'amener à engager la conversation avec eux.

Peyrolles la voyait venir, très disposé à entrer dans ses vues, bien que pour un motif tout différent. Il était à prévoir qu'on ne tarderait pas à prendre contact.

Cependant l'occasion ne naissait pas assez vite

au gré de la Nivelle, alors, se payant d'audace, elle résolut de la faire naître en employant un de ces cent moyens qui sont connus de toutes les femmes.

Bavardant à tort et à travers, sans s'adresser à personne, elle éprouva bientôt le besoin de soutenir par de grands gestes son opinion que nul ne contrariait, et comme un éventail de nacre s'agitait au bout de son bras, il ne lui fallut pas longtemps pour renverser maladroitement le verre de M. de Peyrolles.

Elle s'excusa ; Peyrolles affirma qu'il était ravi de ce petit accident qui lui permettait de présenter ses hommages à l'une des plus jolies femmes de Paris. Et l'actrice, bien disposée, prenant ce petit compliment pour une invitation en règle, passa sans éclat dans le camp voisin. Il y avait d'ailleurs si peu à faire pour cela qu'il lui suffit de déplacer son tabouret de quelques pouces.

— Hé ! hé ! Nivelle, exclama la Fleury remarquant son manège, songe un peu que pour conclure des traités avec l'étranger, il faut au moins l'assentiment de Son Altesse Royale.

— Son Altesse Royale les ratifiera, mademoiselle, soyez-en sûre, répliqua Peyrolles avec son plus aimable sourire.

— Laisse-là donc, intervint à son tour Cidalise. Elle était la seule ici à ne savoir que devenir. Allez-y, messeigneurs, vous pouvez sans crainte essayer de la distraire, je vous réponds qu'elle se laissera faire.

On sait que Cidalise n'ouvrait jamais la bouche que pour dire une bêtise, et l'ex-fille du Mississipi ne se faisait pas faute de les relever d'habitude. Cette fois, elle ne broncha pas : bête ou non, Cidalise avait dit vrai.

L'actrice commença alors à minauder. Elle

était singulièrement perplexe sur celui des deux marchands qu'il fallait choisir. Car si son voisin paraissait plus jeune d'un certain nombre d'années, par contre l'autre lui semblait beaucoup plus riche et aussi de plus grand air.

Jamais le sentiment n'avait étouffé la Nivelle. La moindre de ses faveurs était tarifée suivant une règle immuable. Tant pis pour ceux qui ne pouvaient y mettre le prix.

Avare à sa façon, elle eût bien voulu garder pour elle seule les deux hommes du Nord. Par malheur, il lui fallait choisir et partager, car il y avait là aussi Mlle Dorbigny, qui paraissait toute disposée à aller prendre la place libre auprès de Gonzague.

Pour éviter cela, la Nivelle, après un soupir, prit l'héroïque parti d'appeler son ami et changea de place elle-même. Quand elle se sentit en sûreté auprès de celui sur qui elle avait jeté son dévolu, elle devint d'une gaîté folle et commença à mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit.

Assez adroitement pour ne pas paraître indiscrète, elle questionna son voisin sur son pays, ses affaires, sa situation. Elle tâta ses fourrures, voulant les estimer à leur prix approximatif, s'extasia sur les agrafes, sur les bagues qui scintillaient aux doigts et seulement alors, cet examen lui ayant paru concluant, elle commença le grand jeu des œillades, des genoux qui se touchent, des mains qui se rencontrent comme par hasard.

Elle ne croyait guère, cette pauvre Nivelle, être une si vieille connaissance pour ceux en faveur de qui elle déployait ses artifices. Qu'étaient ses petites roueries de femme à côté de celles des deux plus grands roués de l'époque ?

Gonzague restait froid comme marbre, malgré les agaceries de sa voisine ; et si Peyrolles n'eût soutenu la conversation, on eût manqué de gaieté à leur table.

Toutefois, l'intendant n'avait pas favorisé les projets de Nivelle sans un but déterminé. Il ne s'expliquait d'aucune façon les relations des prévôts avec ces demoiselles de l'Opéra et, cette explication, il lui fallait l'avoir.

La chose était facile en somme, et il ne se fit aucun scrupule d'aller droit au fait en disant soudain :

— Je n'ai pas l'honneur de connaître vos cavaliers, mesdames, cependant, si j'ose vous parler net, je vous dirai que leurs mérites ne me semblent pas en proportion avec votre beauté à toutes.

— L'habit ne fait pas toujours le moine, riposta la Nivelle. Ceux que vous voyez là ne paient peut-être pas de mine, ce sont pourtant des gentilshommes de province et qui plus est de très crânes chevaliers.

— Je comprends alors votre intérêt à leur égard. La bravoure est une vertu goûtée des femmes.

— Quand surtout elle s'est exercée à leur endroit, opina Dorbigny.

— Oui, appuya Nivelle ; sans ces messieurs, nous eussions passé jadis un très méchant quart d'heure et nous leur devons toutes au moins de la reconnaissance.

Et comme les yeux de son glacial voisin; s'animant enfin, se fixaient sur les siens en manière d'interrogation, elle raconta tout au long l'histoire, en omettant toutefois de dire ce qui s'était passé au retour à Paris. Alors le visage de Gonzague s'éclaira d'une lueur de satisfaction. Il ne

pensait pas avoir à craindre quelque chose des danseuses. cervelles sans consistance et incapables d'une action suivie. mais il préférait que leurs relations avec les prévôts n'eussent rien à voir avec ce qui concernait Lagardère.

— Messieurs, dit-il, en se levant, on vient de nous raconter votre belle action. Nous nous en voudrions de retourner dans notre pays sans avoir serré la main à deux héros. Donnez-moi vos noms, que je les inscrive sur mes tablettes, et je vous engage ma parole qu'ils seront bientôt célèbres en Hollande...

— As pas pur, mon bon!... répondit le Gascon debout, en frisant sa moustache, ils y sont déjà connus. Cocardasse junior et frère Amable Passepoil, maîtres ès-armes, prévôts de Paris, champions de toute la terre et de plus loin, sans plus ! Enfin, ex-cavaliers à Royal-Lagardère !... Eh donc !

A cette dernière qualité, les faux marchands d'Amsterdam plissèrent le front : elle leur rappelait de durs souvenirs !

Les prévôts serrèrent les mains qui leur étaient tendues, ne se doutant guère que c'étaient celles de leurs plus mortels ennemis, et tout le monde se réunit à la même table.

II

LA BAGUE NOIRE

De coutume, les femmes n'allaient pas trop au café ou au cabaret, sauf les grandes dames accompagnées par quelques seigneurs, qui s'y rendaient par curiosité, et les courtisanes.

Mais tant que durait la foire Saint-Germain, on ne se faisait aucun scrupule de fréquenter ceux qui se trouvaient dans son enceinte ou aux environs. C'était même devenu, non seulement une question de mode, mais une sorte d'obligation. Il était de bon ton de s'y donner rendez-vous et la licence qui y régnait permettait toutes les entrevues entre amoureux de même classe ou de classes différentes.

La plus authentique duchesse, qui ne se fût jamais commise ailleurs avec ses inférieures, ne trouvait point mauvais de s'asseoir auprès d'une lingère, voire de la prier très humblement de se déranger pour gagner sa place.

La Révolution n'inventa rien en inscrivant au fronton de ses édifices les trois mots sur lesquels tout devait se baser : Liberté, Egalité, Fraternité. Ils étaient déjà de règle à la foire Saint-Germain et quelques-uns seulement y contrevenaient comme on y contrevient d'ailleurs de nos jours.

Cette fusion des classes autour des loges des marchands et surtout dans les cafés et théâtres, ne laissait pas souvent que de donner lieu à d'a-

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL

musantes surprises. Il arriva plusieurs fois qu'une marquise et une soubrette vinrent s'asseoir l'une auprès de l'autre, chacune attendant quelqu'un : la soubrette le marquis et la marquise le galant de la soubrette. On laisse à penser le désarroi quand les deux hommes arrivaient.

Journellement, c'était un mari surpris par sa femme en conversation clandestine, ou la femme par son mari. Si l'un ou l'autre faisait du bruit la chronique scandaleuse le répétait à tous les échos et le monde s'en égayait. Les mœurs de l'époque permettaient heureusement aux intéressés de fermer les yeux : en de telles occasions n'est-ce pas souvent le plus sage !

On ne s'étonnait donc pas de la qualité de ceux ou de celles qui venaient au café ni de ce qu'ils voulaient y faire. En général, et ceci concerne la noblesse, comme on se connaissait et se surveillait entre soi, il s'y passait peut-être moins de choses répréhensibles qu'ailleurs où l'on prenait le soin de se cacher. Il en sera de tous temps ainsi : celles qui vont tous les soirs au bal et s'y montrent,au vu et au su de tous,endiablées,infatigables, même passionnées, sont beaucoup moins coupables que celles qui, une fois seulement la semaine se glissent pendant une heure dans quelque mystérieux entresol.

La limpidité de l'eau courante sera toujours moins suspecte que celle de l'eau tranquille.

La petite baronne de Longpré était une assidue de la foire. Quelquefois elle s'y faisait accompagner, en tout bien tout honneur de quelque cavalier galant, mais peu dangereux : son parent, par exemple, le vieux baron de la Hunaudaye.

Le plus souvent, elle venait seule. Son esprit curieux et indépendant lui faisait préférer à la

société, à un phraseur accroché à ses jupes et l'assommant de ses madrigaux, la liberté d'aller où il lui plaisait, son petit nez rose au vent.

Jeune fille, elle ne l'eût pas osé peut-être ; mais sa situation particulière le lui permettant, elle en usait largement.

Ce jour-là, n'étant pas allée à l'hôtel de Nevers, elle avait tout naturellement dirigé ses pas vers le célèbre champ de foire, autant pour y chercher quelques distractions que pour tromper son besoin d'activité. En effet, depuis la résolution qu'elle avait prise de retrouver le prince auquel elle s'était passivement donnée, le soir de ses noces, Liane éprouvait l'impérieuse nécessité de dépenser ses forces, et se livrait à tous les exercices physiques permis aux femmes, pour donner au moins la lassitude en pâture à son agitation.

Certes, ce n'était pas en ce lieu qu'elle espérait rencontrer Philippe de Mantoue, sachant bien qu'il était exilé et que c'eût été fou de sa part de se venir promener en plein Paris et dans l'endroit de Paris où mille personnes pour une eussent pu le reconnaître à première vue.

Et cependant, à chacun de ses pas elle levait la tête, comme si parmi ces quantités de visages qui paraissaient et disparaissaient, à peine entrevus, allait surgir soudain celui qu'elle attendait.

Bientôt, elle fut lasse ; ses petits pieds mignons, qui eussent tenu dans la main d'un enfant, n'étaient pas accoutumés à cette fatigue du piétinement incessant.

Elle avisa tout à coup le cabaret dont la porte était béante devant elle, et, comme elle n'avait d'autre règle que sa volonté, rassemblant ses jupes, elle s'y engouffra.

Tout d'abord Liane ne vit rien que l'ensemble des yeux qui la regardaient. Il lui sembla

étrange de se trouver là, devant tous ces rega
braqués sur elle. Mais n'avait-elle pas l'habitu
d'être admirée ?... Son minois fûté, malin, s
nez agaceur, ses petits yeux pétillants, jusqu'
bout de sa langue rose qu'elle passait à chaq
instant sur ses lèvres fraîches, tout cela n'att
rait-il pas l'attention sur elle partout où elle a
lait ?

Enfin, avisant une place libre, elle glissa à tra
vers les rangs, comme dans une mesure de pava
ne, sautilla, voleta et se trouva assise... ouf!...

Plus à son aise à son tour, elle regarda ceux
qui l'entouraient : à droite, un procureur au
Chatelet ; à gauche, un singulier personnage,qui
semblait en refléter un autre dont la mise était à
peu près la même, à quelques détails de luxe près;
plus loin, deux ou trois figures de soudards qu'il
lui semblait avoir déjà vues, d'ailleurs, et des
femmes.

Les rayons de ses yeux inspectèrent circulaire-
ment toute la salle et ne rencontrèrent pas un vi-
sage familier. Alors elle se rassura, tapota sa
robe du bout de ses doigts pour en harmoniser
les plis, regarda dans son minuscule miroir de
poche si tout était bien en place : ses frisons, sa
poudre et ses mouches. Ces préparatifs achevés,
elle commanda un sorbet à la glace qu'elle com-
mença à déguster en gourmande, avec un happe-
ment de la langue.

A l'entrée de Mme de Longpré, Philippe de Man
toue avait tressailli.

Quand elle vint s'asseoir auprès de lui, il eut
une sorte de recul et se tourna de trois quart, de
façon à ne pas présenter son visage, juste assez
pour ne pas être impoli.

Le souci de déguiser sa voix vis-à-vis des pré-
vôts l'empêchait d'être communicatif : aussi la

Nivelle essayait-elle vainement de le dérider. Elle avait imaginé de lui faire promettre qu'il viendrait le soir à l'Opéra, lui avait indiqué à quel moment elle danserait, quel rôle elle tiendrait ; il la reconnaîtrait d'ailleurs au signe qu'elle lui ferait : trois fois les deux premiers doigts de sa main gauche réunis et appuyés sur les lèvres.

Mais il avait répondu qu'il n'était pas certain de pouvoir aller à l'Opéra le soir même, et paraissait moins préoccupé des avances de cette femme que des questions posées aux prévôts par Peyrolles dont l'audace nouvelle le surprenait.

Celui-ci, en effet, sou couleur de les combler de louanges pour toutes les actions d'éclat qu'ils avaient certainement accomplies, s'efforçait de les faire causer.

Passepoil, se méfiant de la loquacité de son ami, lui écrasait le pied sous la table, l'empêchant à chaque instant de répondre, car la qualité d'étrangers de leurs interlocuteurs ne suffisait pas à endormir sa défiance. Trop de fois il avait eu à constater qu'il faut tenir sa langue, même devant les gens les moins suspects ; aussi, prudent pour deux, se jugeant responsable des paroles malencontreuses qui échapperaient à Cocardasse, il entendait l'obliger au silence.

Grâce au serment solennellement prêté sur la garde de Pétronille, il croyait posséder maintenant un moyen magique pour arrêter la langue du Gascon au moment où il faudrait.

En effet, il avait été entendu entre eux que celui-ci se tairait chaque fois que Passepoil, par un signe convenu, lui montrerait la garde de sa propre épée.

Mais lors de la conclusion de cette entente, frère Amable n'avait pas prévu qu'il rencontrerait Cidalise et que la grosse danseuse absorberait assez

son attention pour lui faire oublier de surveil
son noble ami.

Le terrible bavard n'avait cependant enco
commis aucun impair. C'était loin de faire l'a
faire de Peyrolles, si loin même que celui-ci rés
lut de presser ses questions davantage, dans l'es
poir d'apprendre, par une simple indication, c
qu'était devenu le bossu.

Profitant d'un moment où le Normand, très en-
tepris par sa compagne, semblait être incapable
de l'entendre, il demanda d'un air indifférent,
poursuivant la conversation commencée.

—Qu'était-ce que ce régiment de Royal-Lagar-
dère ?... Et qui le commandait ?...

—Té !... le comte Henri de Lagardère, parbleu !
Le reste se composait de quatre hommes, dont le
petit et moi... Cela passait partout, bagasse, dans
l'eau, le feu, le fer... même dans l'air...

—Pourquoi l'avez-vous quitté ?... le comte au-
rait-il été tué quelque part ?

—Troun de l'air ! on ne le tue pas, celui-là !

—Alors qu'est-il devenu ?

Le Gascon ne répondit pas sans avoir regardé
la rapière de Passepoil et ce fut celui-ci qui prit
la parole.

—Il court le monde... où ?... Nous serions bien
aises de le savoir.

L'intendant, comprenant qu'il n'y avait pas
grand'chose à tirer des prévôts, de quelque façon
qu'on pût s'y prendre, se demanda s'il fallait
poursuivre son interrogatoire jusqu'à devenir in-
discret, ou bien y renoncer complètement.

Son hésitation fut comme le signal d'une petite
scène bien étrangère à ses soucis ; scène après la-
quelle il ne devait plus lui être possible de re-
prendre ses questions.

En entendant prononcer le nom de Lagardère

plus apte que tout autre à frapper ses oreilles, la baronne de Longpré s'était vivement penchée pour voir de quelles lèvres il était sorti, et c'avait été pour elle un trait de lumière ; elle s'était soudain souvenue avoir vu quelques-uns de ces hommes à l'hôtel de Nevers.

De son côté, Cocardasse l'ayant aperçue avait jugé à propos de lui faire un profond salut, auquel elle s'était abstenue de répondre.

Jusque-là rien que de très naturel et les choses n'eussent pas été plus loin si Jean-Marie Berrichon, qui, se rappelant sans doute avoir eu le monopole des indiscrétions et des gaffes, languissait de ne pas en avoir commis depuis longtemps, n'avait dit assez haut en poussant le coude d'Amable :

—Je suis bien certain pourtant que c'est bien là l'amie de Mlle Aurore.

Ces quelques mots passèrent inaperçus de la plupart des auditeurs, et pourtant ils étaient gros de conséquences.

Philippe de Mantoue, lui, ne les avait pas laissés tomber, en saisissant toute la valeur, bien qu'ils n'eussent aucune portée pour Peyrolles ; aussi, cette fois se tourna-t-il franchement du côté de la baronne, sachant bien être assez maquillé et grimé pour ne pouvoir être reconnu d'elle.

Il eût voulu maintenant voir tous les autres s'en aller, car il lui semblait bien qu'il avait quelque chose à dire à l'amie de Mlle de Nevers.

L'attention qu'il se prit à marquer à la nouvelle venue provoqua aussitôt la jalousie de Nivelle, et redoubla son désir de l'accaparer pour elle seule.

—Vous avez là, monsieur, lui dit-elle en minaudant une fort jolie bague. Soyez donc assez aimable pour me la montrer de plus près.

Tout en parlant, la danseuse s'était emparée de la main du prince et considérait avec attention le bijou. C'était une pierre noire peu volumineuse, sortie jadis à Venise dans un anneau qui contenait un secret. Philippe de Mantoue ne se souvenait pas l'avoir jamais révélé à personne.

—Elle est plus étrange que belle, répondit-il, dans le but de modérer l'admiration exagérée de sa voisine. Elle n'a d'ailleurs de valeur que celle que certains peuvent y attacher.

—Dans ce cas offrez-la-moi, soupira la Nivelle, de cette façon basse dont quémandent les courtisanes.

Le prince fronça les sourcils :

—Je regrette vivement de ne pouvoir vous être agréable, dit-il, mais cette bague a une destinée, laquelle ne peut s'accomplir que par moi.

—Je l'aurais gardée jusqu'à la fin de mes jours murmura la belle, convaincue de l'inanité de toute nouvelle insistance ; puisqu'il en est ainsi, je ne saurais vous en priver.

En dépouillant sa fortune, Gonzague n'en avait pas perdu pour cela ses allures de grand seigneur et c'était inutile de gratter le marchand pour retrouver le prince. Il tira de son doigt une autre bague charmante qu'il tendit à la cupide hétaire en lui disant :

Prenez plutôt celle-ci : elle vaut mieux pour vous et moins pour moi.

Le visage de la Nivelle rayonna.

Toutes les autres eurent un regard d'envie et se levèrent, car il leur fallait regagner l'Opéra pour la représentation du soir.

Les prévôts avaient imité ce mouvement.

Alors jetant une poignée d'or sur la table, Gonzague dit d'un ton bref pour arrêter toute protestation :

—Pas un mot!... je n'ai jamais laissé payer ni des femmes ni des soldats. Adieu, mesdames, et vous, messieurs, grand merci de votre conversation ; il est fort probable que nous nous en souviendrons longtemps.

—Nous demeurons ici ? demanda l'intendant, dont le plan était de suivre les prévôts.

—Reste, lui répondit son maître.

La Dorbigny n'avait rien demandé à Peyrolles, ni rien obtenu de lui, pas même une promesse. La Nivelle n'était pas plus avancée et s'en allait à regret. La bande se dispersa, les prévôts d'un côté, de l'autre ces demoiselles de l'Opéra, telle une volée de moineaux.

Dès que tout le monde fut dehors, Gonzague se retourna vers Liane de Longpré et fut tout surpris de la voir très pâle. Leurs yeux se croisèrent et il en jaillit un éclair ; il y avait de la défiance du côté du prince, une interrogation anxieuse de la part de la baronne. Peyrolles les regardait tous deux et n'y comprenait rien.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre et Mme de Longpré se pencha pour murmurer :

—J'ai à vous parler, seul.

Gonzague feignit l'étonnement et répondit tout bas :

—N'y aurait-il pas confusion de votre part, madame ? votre visage m'est inconnu.

Il voyait bien que son masque ne lui servait plus à rien, mais il voulait que la baronne le lui dit.

Elle se pencha plus près encore et reprit :

—Philippe de Mantoue, je veux te voir en tête-à-tête.

—Encore une fois, madame, vous vous trompez, qui vous prouve que je sois celui que vous croyez reconnaître en moi ?

—Ceci, répondit-elle en montrant la bague noire au doigt de Gonzague. Il n'y en a pas deux semblables et celle-ci contient un secret.

—Elle a été faite pour moi et je n'ai jamais confié de secret à personne.

—Erreur, Philippe!... Il est des heures de passion où l'on parle malgré soi : d'aucuns les oublient, les autres se souviennent !... Ceci prouve que tu ne m'as jamais aimée et que je t'aime encore !...

Le prince tressaillit. Quelques instants auparavant, il avait songé à acheter cette femme qui avait été sa maîtresse. Il avait espéré même pouvoir le faire en restant dans la coulisse, sans remuer de cendres, et par l'intermédiaire de Peyrolles. Il avait cru que cette petite âme légère, cette tête qu'il supposait vide, pouvait être façonnée pour la trahison sans qu'elle fit un retour sur le passé, sans même qu'elle voulût le revoir lui-même. La première fois qu'il avait acheté son corps, elle avait accepté sans rien voir, sans rien discuter... Serait-ce donc autre chose, maintenant qu'il s'agissait seulement de sa conscience ?

Devant son impassibilité elle reprit très bas, mais d'une voix sourde et énergique :

—Dans le chaton de cette bague, il y a une goutte de poison et ce poison posé sur les lèvres d'une femme suffirait à la tuer... Est-ce vrai ?

Gonzague se souvint enfin que Liane était le seul être humain auquel il eût révélé ce secret, et il répondit lentement :

—C'est vrai !

La petite baronne l'enveloppa d'un regard passionné en murmurant :

—Je suis à toi ! je n'ai jamais été qu'à toi!

et si tu me destinais ce poison, Philippe, je te dirais quand même : je t'aime !

Le prince s'inclina, jugeant que l'épreuve avait assez duré.

Il avait besoin de cette femme, elle se livrait pieds et poings liés, et le cœur avec. De celui-ci il se souciait peu ; il ne lui fallait qu'un instrument pour sa vengeance ; il le possédait, quitte à le briser plus tard.

La petite baronne avait peut-être vu l'avenir songeant que le poison serait pour elle !

Il demanda très grave :

—Es-tu prête à m'obéir ?

—Jusqu'à la mort !

—Alors, viens ! dit-il en se levant.

Ils quittèrent le cabaret, Peyrolles les suivant; mais en route, Gonzague, faisant glisser ses bagues au fond d'une de ses poches, se jura de n'en plus porter, puisqu'une seule avait suffi à le faire connaître.

III

DERNIER DEFI

Un mois s'est écoulé depuis la rencontre de Mme de Longpré et de Gonzague, et si ce dernier a commencé la bataille en faisant mettre le feu à la foire Saint-Germain à l'heure où il savait Lagardère et Aurore dans son enceinte, la catastrophe n'a pas tourné à son profit.

En effet, c'est sous les décombres de la foire incendiée, au milieu des cadavres sans nombre qui servaient de muets témoins à cet épouvantable sinistre que, dans la cave voûtée de la loge attribuée aux arquebusiers, avaient été retrouvés réunis et tous sains et saufs, Lagardère, ses prévôts et les deux femmes pour lesquelles il travaillait depuis si longtemps.

A l'aurore de la royauté de Louis XV, Philippe d'Orléans, se rendant au petit lever de l'enfant devenu son maître par suite de sa majorité, avait émerveillé le jeune souverain en lui contant la fabuleuse odyssée du comte de Lagardère.

Il lui avait demandé la permission de laisser la justice du comte s'exercer contre le misérable dont l'audacieuse vengeance avait porté le deuil dans toute la France.

Mme de Longpré avait été retrouvée parmi les morts. Un poignard lui traversait le cœur : ce devait être celui de son infernal amant. Mais le prince italien vivait, lui, il n'avait pu quitter Paris et s'était réfugié rue Montmartre, à l'Hô-

tel de Mantoue, chez le sieur Lamotte. Flor l'avait appris de Mme Mélanie Liébault, femme du prévôt de Chartres, qu'un hasard providentiel avait fait descendre à cet hôtel.

Avec l'assentiment du roi, Henri de Lagardère, ses prévôts et quelques archers vinrent cerner la maison occupée par ceux qui étaient désormais des criminels de droit commun. Mais quand, après plusieurs sommations, les portes furent ouvertes, ce fut en vain que l'hôtel fut fouillé de la cave aux combles.

Il ne restait plus trace ni de Gonzague, ni des siens.

Les roués, le factotum et leur maître s'étaient retirés en passant par une ouverture secrète qui donnait sur la ruelle des Mutins.

Le lendemain, dès l'aube, l'animation la plus vive régnait dans toute la partie de la rue Montmartre avoisinant l'Hôtel de Mantoue. Commères et boutiquiers s'interrogeaient de porte à porte, se chuchotaient les événements de la nuit et commentaient les faits de mille façons. Le centre de cette agitation était la façade même de l'hôtel où les curieux se pressaient en rangs serrés, au point d'obstruer la chaussée et d'interdire toute circulation.

S'arrachant les rares mèches de cheveux dont il était encore possesseur et geignant sur son infortune, le sieur de Lamotte se faufilait parmi les groupes, harcelé de questions auxquelles il ne suffisait pas à répondre.

Soudain il cessa ses lamentations et demeura bouche bée, les yeux écarquillés ; car, parmi ses trop nombreux auditeurs, il venait de reconnaître Berrichon, envoyé aux informations par maître Cocardasse, son chef de file.

— Quoi ?... vous ici !... s'écria-t-il.

— Paix !... lui glissa rapidement Jean-Mar en l'entraînant de force vers l'hôtel et referman derrière eux la porte pour se mettre à l'abri d la curiosité populaire.

— Vous venez de l'échapper belle, bonhomme reprit-il d'un ton sévère, votre inconscient ba vardage pouvait pour le moins vous mener tou droit au Châtelet.

— Vous en parlez à votre aise, exclama l'hôte, mais voilà ma maison déconsidérée, perdue pour longtemps. Personne ne voudra venir loger dans un coupe-gorge.

— Vous en serez dédommagé, l'ami, affirma son interlocuteur en frappant sur son gousset dont sortit un son métallique. Parlons un peu raison, s'il vous plaît.

— Que désire savoir Votre Seigneurie ? interrogea l'hôtelier soudain radouci.

— Peu de chose... Tout d'abord, je ne suis pas seigneur et me nomme Berrichon tout court : cela suffit... Voyons le reste : les gredins logés chez vous hier soir y sont-ils revenus cette nuit?

— Non, et j'ai grand'peur de ne jamais les voir revenir solder leur note... Le commerce va si mal, pourtant, monsieur, et ce n'est pas des aventures comme celle d'hier au soir...

— Trève de jérémiades, s'il se peut, interrompit Jean-Marie en lui glissant dans la main quelques pièces d'or dont le contact eut pour effet soudain de changer en protestations de dévouement la mauvaise humeur du bonhomme. Puis il ajouta :

— Je ne suis pas venu pour cela seulement... Vous allez me promettre de me faire prévenir immédiatement à l'hôtel de Nevers au cas où ces gens reparaîtraient ici... S'il vous arrivait de ne

pas tenir compte de cette prière, il vous en cuirait à coup sûr, monsieur de Lamotte.

— Je le ferai, monsieur Berrichon, je le ferai, je suis tout entier à vos ordres.

— Il suffit... Ne l'oubliez pas et au revoir.

Dès la porte fermée, les badauds s'étaient dispersés ou avaient été bavarder un peu plus loin. Jean-Marie put sortir de l'hôtel sans encombre et rejoindre les deux maîtres d'armes qui l'attendaient sur la place des Victoires.

— Les coquins ont déguerpi pour ne pas revenir, leur dit-il, il va falloir encore les chercher ailleurs.

Lagardère, auquel on rapporta cette nouvelle n'en fut pas surpris. La démarche de Berrichon rue Montmartre, d'ailleurs, n'avait d'autre but que de dédommager l'hôtelier des pertes subies au cours du siège de la précédente nuit. Il n'en fallait pas moins reprendre de nouvelles recherches durant lesquelles le temps passerait, les jours s'ajouteraient aux jours, laissant subsister cette énervante situation.

Toute sa vaillance s'émoussant dans ces escarmouches, Henri était près de perdre courage. Après de si nombreuses tentatives où il avait joué sa vie, la question n'était pas résolue, ne le serait pas tant que la cause même du mal n'aurait pas disparu.

Ce matin-là, il était profondément triste. En le voyant passer ainsi, le front penché, Aurore se souvint des jours lugubres d'Espagne où il était prêt à mourir ; où, devant le prêtre, il parlait de l'emmener avec lui dans l'autre monde, tandis qu'elle lui répondait : " Ami Henri, je n'ai pas peur de mourir et je veux bien aller avec toi."

Des années avaient passé depuis lors ; elle

avait grandi, aimé, l'autel les attendait tous deux, et la même barrière, c'est-à-dire le même homme, se dressait toujours devant eux, sans qu'il fût possible de l'anéantir.

Aurore, se lamentant de voir souffrir son fiancé, était prête à lui dire comme jadis :

—Ami Henri, je n'ai pas peur de mourir. Si nous ne pouvons être unis l'un à l'autre, le bonheur semblant ne pas vouloir de nous, allons-nous-en de ce monde, la main dans la main.

Flor, toujours aux aguets, s'aperçut dans quel abîme de tristesse allait sombrer leur cœur. C'était à elle la vaillante, dont l'amour s'attisait encore de la longue attente, c'était à elle à ranimer le flambeau, à stimuler les courages.

Pour atteindre ce but, rien ne valait, à son avis, un pieux pélerinage à la chapelle funéraire de Philippe de Lorraine. Lagardère y puiserait de nouvelles forces pour l'exécution de son serment ; Aurore y sentirait se raffermir sa volonté et Mme de Nevers y trouverait la patience nécessaire pour attendre l'échéance. Tous s'en reviendraient l'âme plus haute et plus fière, espéreraient davantage en la justice de Dieu.

—Les morts parlent quand ils le veulent, leur dit l'ancienne gitana. Le duc Philippe a parlé naguère pour confondre Gonzague... Je vous réponds qu'aujourd'hui vous entendrez sa voix, vous disant de reprendre courage.

—Vous avez raison, mon enfant, lui répondit Mme de Nevers, en la pressant contre sa poitrine. Ecouter ceux qui ne sont plus est fortifiant à l'âme ; leur obéir, c'est s'assurer la victoire... Mes enfants, allons prier au tombeau du duc Philippe de Nevers !

Une heure après, un carosse s'arrêtait auprès de l'église Saint-Magloire et quatre femmes en

descendaient : Mme de Nevers et sa fille, dona Cruz et Mme Liébault. Lagardère, Chaverny et leurs compagnons habituels avaient marché aux portières, encadrant la voiture.

Aurore pâlit en revoyant le lieu où elle était venue en robe de mariée, attendre son fiancé, marchant au supplice. En une seconde, mille souvenirs doux et terribles vinrent assaillir son esprit ; elle se demanda si tout ce qui était passé depuis n'était pas un cauchemar ; si comme jadis, elle n'allait pas, prosternée au pied de cet autel, entendre les murmures lointains de la foule accompagnant le condamné à mort. Elle se souvint plus de ce qui avait eu lieu, de son enlèvement par Gonzague, des tortures physiques et morales supportées en Espagne, et plus tard, à Paris, depuis son retour ; elle oublia sa joie d'avoir été sauvée, reconquise, d'avoir retrouvé Henri et sa mère et, dans une minute atroce, elle revécut l'heure douloureuse qui s'était écoulée pour elle dans cette même église Saint-Magloire, où elle n'était pas revenue depuis lors et dont elle allait de nouveau fouler les dalles.

Henri la vit chanceler, prête à s'abattre sur les marches et il étendit son bras pour la soutenir. Alors seulement à ce contact, sentant le visage du bien-aimé tout près du sien, elle put lire dans ses yeux et jusqu'au fond du cœur ; elle se ressaisit, regarda la croix de pierre sculptée au portail, le Christ qui avait souffert encore plus qu'elle. Alors lentement, au bras du comte, elle monta les degrés, le front auréolé maintenant d'un rayon d'espérance.

Elle marcha droit jusqu'au pied de l'autel, là où elle s'était agenouillée jadis, où les larmes qui avaient coulé de ses yeux étaient faites du plus pur sang de son cœur.

A côté d'elle, sur le pavé nu, la veuve de Nevers meurtrissait ses genoux et offrait sa douleur en holocauste pour que son mari fût vengé et sa fille heureuse. Flor priait pour tous et pour elle-même, et Mme Liébault implorait le ciel, confiait à Dieu seul le secret de son cœur.

Derrière les quatre femmes, un genou à terre et le front courbé, s'inclinaient ceux qui avaient mission de les défendre.

Si Cocardasse et Passepoil avaient depuis longtemps oublié toute prière, ils n'en avaient pas moins conscience, en voyant Lagardère se prosterner devant Dieu, de l'existence même de ce Dieu. Et dans leur âme simple, ils lui demandaient à leur façon le bonheur de ceux à qui ils s'étaient donnés corps et âme.

Mais si Dieu avait sa part, le diable avait aussi la sienne. Un cul-de-sac sans nom, sur lequel donnait l'ancienne Folie-Gonzague, au temps où Gonzague avait le droit d'en avoir une, reliait l'une des entrées latérales de l'église avec la rue Saint-Magloire.

On passait rarement dans ce lieu, même de jour, et il était facile de s'y embusquer, à l'abri du mur du cimetière, sans grand risque d'être vu.

Or, au moment même où Mme de Nevers, sa fille et ses amis franchissaient le portail de l'église, la petite porte qui donnait accès dans le jardin de la Folie-Gonzague tourna doucement sur ses gonds. Philippe de Mantoue et son factotum, se glissant avec précaution, franchirent l'étroit espace qui les séparait du mur et le longèrent tout au long, jusqu'à la brèche pratiquée plus loin pour laisser passer la procession des reliques de saint Gervais.

En cet instant, si l'on eût pu fouiller des yeux à travers le feuillage et par-dessus le mur de la

Folie, on eût vu cinq hommes, l'épée nue à la main, prêts à porter secours à leur maître s'il en était besoin.

Car Gonzague se montrait à présent de la dernière audace ; l'approche d'un dénouement devenu imminent l'incitait à tout oser et à braver le danger. Délogé de l'Hôtel de Mantoue, se sentant à la fois traqué par Lagardère et par la police de M. de Machault, qui elle aussi lui avait tendu des embûches évitées avec peine, il était semblable à l'animal aux abois dont la dernière ressource est de mourir sans se défendre, ou de lutter désespérément jusqu'à l'agonie.

Aussi, agissant maintenant avec une sorte de dédain des plus élémentaires précautions, mais en réalité avec une habileté très grande, avait-il réintégré cette maison qui était sienne, bien persuadé qu'on le chercherait partout ailleurs avant de le supposer là.

De sa Folie, il avait entendu venir le carosse; il avait vu ses adversaires entrer dans l'église, et songé que c'était peut-être le diable qui lui envoyait ainsi Lagardère et Aurore pour les tuer au pied de l'autel.

Pouvait-il être retenu par la sainteté du lieu? Certes non! il n'en était plus à s'arrêter à un sacrilège. Cependant, il n'osa pas attaquer de face ses ennemis, les jugeant trop nombreux et trop braves; sa tactique était de frapper lâchement par derrière, d'assassiner et non de se battre.

Cela lui permit toutefois de se féliciter de son choix et d'étudier les mesures à prendre à l'avenir pour la tentative suprême.

— Je ne serais pas étonné, dit-il en ricanant à ses roués, que le mariage ait lieu dans quelques jours et que ce soit là une sorte de répétition de la cérémonie prochaine... Palsambleu!... il y aura au mariage de Lagardère des témoins qu'il n'aura pas choisis!...

Cette pensée d'un guet-apens décisif à organiser pour un jour prochain l'incita donc à ne rien tenter à l'heure présente. Cependant, sa témérité avait tellement besoin de se manifester par un acte quelconque qui servirait de dérivatif à son état nerveux, qu'il ne résista pas au désir de signaler au moins sa présence par une menace.

Il prit du papier, griffonna quelques mots à la hâte et sans calculer le danger, il se glissa, ainsi que nous l'avons vu, dans l'étroit passage conduisant à l'église.

Il ne voulut pas se demander combien de temps il lui faudrait pour accomplir son projet, et la pensée ne lui vint pas que Lagardère pourrait surgir tout à coup et le surprendre.

Bien à contre-cœur, Peyrolles le suivait.

Il était livide et n'eût pas plus tremblé s'il eût vu devant lui se dresser l'échafaud et la hache levée attendant pour retomber qu'il eût mis lui-même sa tête sur le billot. Il s'arrêta à chaque pas pour prêter l'oreille, le moindre bruit venant du côté de l'église faisait passer un frisson dans ses moëlles. Gonzague, au contraire, allait si vite qu'il avait peine à le suivre; un instant il songea à le laisser s'avancer seul.

Or, ce lâche entre tous les lâches avait une sorte de point d'honneur: il ne voulait pas quitter son maître. Par exemple, le motif de cet attachement eût pu paraître singulier à beaucoup et Gonzague lui-même ne se fût jamais douté que si son fidèle factotum s'attachait toujours avec tant d'énergie à ses pas, c'est qu'il comptait bien profiter de sa mort et piller pour son compte l'hôtel de Gonzague, lorsque l'épée de Lagardère aurait fait justice.

Car il faut bien le dire, l'intendant ne doutait pas de la victoire finale du comte, mais, le moment venu, il espérait bien lui-même faire faux bond.

Philippe de Mantoue escalada le mur du cimetière.

se glissa le long des fourrés, franchit avec une telle agilité les endroits découverts que cette fois pourtant Peyrolles n'osa plus le suivre et se blottit entre le mur et un buisson d'arbustes.

Les roués, de leur observatoire, suivaient anxieusement les mouvements du prince, prêts à tout, car cette folle entreprise allait à coup sûr provoquer une tragédie sanglante.

Ils frissonnèrent quand Gonzague contourna l'église et qu'ils ne le virent plus.

Les minutes pendant lesquelles il disparut à leurs yeux leur parurent longues comme des siècles; elles furent plus longues encore pour l'intendant, dont les dents claquaient.

Philippe de Mantoue repassa auprès de lui sans le voir, tant il s'était fait petit, pour se cacher; son maître d'ailleurs ne songeait plus à lui et quand il eut regagné la porte de sa maison, il faillit la lui fermer au nez. Peyrolles réussit à se glisser, eut encore la force de pousser le verrou derrière lui et s'assit sur le sol, pâle comme un cadavre.

Gonzague alors se dissimula derrière les branches, remit son épée au fourreau et attendit. Il ne tremblait pas, lui, ses lèvres étaient plissées par l'ironie, non par la peur.

Aurore reparut sur le seuil aux côtés de sa mère. Toutes deux semblaient réconfortées par la prière. Elles descendirent lentement les degrés, suivies de tous les leurs. Philippe de Mantoue les vit défiler devant lui, muets et recueillis, pour se diriger à petits pas vers le tombeau de Philippe de Nevers, sa victime à lui.

Peu s'en fallut qu'un ricanement ne s'échappât de ses lèvres, mais il se contint et, par un mouvement involontaire, il porta la main à la garde de son épée. D'instinct, quand il apercevait son adversaire, il pensait à se défendre.

Encore une fois, il n'osa pas, ou ne voulut pas; main retombe au long de son corps. Son visage mê redevint impassible dès que le dernier de ses advers res eut disparu derrière l'église comme lui-même l'av fait tout à l'heure; mais pour quelqu'un qui savait li sur ses traits, il était visible qu'en dedans de lui-mên il savourait une joie féroce.

Lagardère avait offert son bras à la mère d'Auror prévoyant le choc qu'elle allait ressentir au cœur de vant le tombeau de son mari.

L'image de Philippe de Lorraine-Elbeuf, duc de Ne vers, cuirassée et les mains jointes, un lion couché au pieds, dormait de son éternel sommeil de pierre, atten dant qu'on vînt lui dire: "Ta mort est vengée!..." Ceux qui l'avaient connu vivant s'inclinèrent en l'aper cevant.

Sa veuve s'agenouilla sur le sol, baisa les degrés de marbre et Aurore se prosterna auprès d'elle.

Lagardère chercha des yeux le visage de la statue pour y retrouver les traits de son ami. Soudain sa main se crispa sur le bras de Chaverny.

— Qu'est-ce que cela?... dit-il d'une voix sourde.

Le marquis leva les yeux et pâlit.

Navailles et tous les autres suivirent leurs regards.

La colère empourpra leurs visages.

Dans les interstices, ménagés à la visière du casque, un poignard était fiché et la lame traversait un fragment de papier sur lequel une main infâme avait tracé des mots!...

Insultes au mort, sans doute!... Insultes à la veuve, à la fille, à tous ceux à qui était chère la mémoire de Philippe de Nevers!...

Et le ciel n'avait pas croulé, Dieu n'avait pas foudroyé sur place le misérable dont la main scélérate était venue là planter ce poignard et violer la sainteté des tombes.

Un cri de rage allait s'échapper des lèvres de tous ceux qui avaient vu.

Henri, d'un geste, leur ordonna de se taire. Il ne voulait pas que l'épouse abîmée dans sa douleur, que la fille pieuse connussent la profanation dont leur cœur saignerait et, d'un mouvement rapide, pardessus leur tête, il enleva en même temps l'arme et le papier.

C'était une sorte de défi.

Las de la longueur de la lutte, et voulant en finir, Gonzague lui donnait rendez-vous pour le lendemain même au cimetière Saint-Magloire.

Le comte allait froisser et lacérer ce papier quand, tout à coup, il releva fièrement le front et sembla prendre le ciel à témoin qu'il acceptait le défi.

Chaverny le vit se faire une incision au bras, avec la lame du poignard de Gonzague, et écrire, au-dessous des menaces de celui-ci, deux mots avec son sang: "*J'y serai!*"

Puis il planta le tout dans le tronc d'un arbre voisin.

IV

VEILLEE D'ARMES ET MATIN DE FETE.

Ce jour-là même, et suivant la liste qui lui avait été remise par le duc d'Orléans, Louis XV avait envoyé au gouverneur de la Bastille, l'ordre d'élargir un certain nombre de prisonniers dont les fautes étaient légères.

Soit par distraction du prince, soit égard au peu de valeur et à la nullité d'Oriol, celui-ci avait été compris au nombre des libérés.

Quand il fut hors de la redoutable forteresse, où il avait pensé devoir terminer ses jours, l'ex-traitant céda à un mouvement de joie délirante. Après les ténèbres de son cachot, il était heureux de revoir le soleil, les bourgeois paisibles vaquant à leurs occupations et tout le brouhaha de la grande ville.

Puis, ce sentiment fit place à un autre, tout voisin de l'orgueil.

Depuis que le duc de Richelieu avait été enfermé à la Bastille, il était presque de bon ton, pour la jeune noblesse tapageuse, d'y aller passer quelques semaines et, en bon gentilhomme qu'il se croyait, Oriol se faisait une gloire de son internement dans ce château où, cependant, il avait maudit de tout son cœur le Régent, Gonzague, Peyrolles, Lagardère et un peu tout le monde.

Nivelle, seule, avait trouvé grâce devant lui et, se retrouvant libre, ce fut à elle qu'il pensa tout d'abord.

Il se souciait fort peu de savoir ce qu'était devenu

son ancien protecteur, n'ayant pas le moindre envie de l'aller retrouver, pour retomber sous sa despotique domination.

En effet, la grâce dont il bénéficiait entraînait avec elle la cessation de son exil et il était bien trop heureux d'être délivré de toutes les chaînes, pour en river désormais de nouvelles à ses poignets, celles de l'amour mises à part.

Tout eût donc marché pour lui à souhait si, en se rendant dès ce soir même à l'Opéra, afin d'y revoir l'objet de son culte, il ne s'était précisément heurté en route à M. de Peyrolles lui-même.

Ce fut une rencontre fort désagréable.

Oriol essaya bien de l'éviter et peut-être y eût-il réussi, même malgré son peu de souplesse, si l'intendant n'eût été accompagné du baron de Batz, qui, reconnaissant aussitôt son ex-compagnon de pèlerinage, vint lui abattre ses deux larges mains sur les épaules en criant:

— Gorpleu!... le caillard il n'a pas maicri, à la Pasdille... Tu dois afoir le pras rebosé, mon cros, et la pesogne ne manque bas te nodre gôté... Allons, fiens...

— Une lame de plus n'est pas à dédaigner, ajouta Peyrolles dont le visage d'oiseau essaya de sourire. Soyez le bienvenu, cher Oriol, le prince sera content de vous revoir... tout comme moi, d'ailleurs...

Ce sentiment n'était pas réciproque.

Oriol, s'armant de tout son courage, s'empressa de protester, invoquant mille excuses aussi saugrenues les unes que les autres pour se tirer de ce mauvais pas.

— Enfin conclut-il, vous me laisserez bien la faculté de jouir quarante-huit heures au moins de ma liberté complète, et, quand le diable s'en mêlerait, il en sera ainsi.

Jamais encore, en toute ma vie, le petit homme n'avait montré pareille volonté de s'affranchir.

Hélas! sa couardise trop connue allait bientôt servir à faire rentrer cette belle fringale de fierté.

— Dans quarante-huit heures, fit M. de Peyrolles, nous n'aurons plus besoin de vous... Vous voulez jouir de votre liberté, dites-vous? Soit, mais souffrez que je vous répète les paroles textuelles de M. le prince: Qui n'est pas avec moi est contre moi!

Ces paroles furent prononcées sur un ton de menace dont le seul but était d'effrayer Oriol.

L'intendant, au fond, se souciait assez peu de lui, mais il ne voulait pas le voir passer dans le camp opposé.

Le baron de Batz s'impatientait, ne comprenant rien à ces subtilités.

Si, pour le bien de l'association, Oriol devait revenir avec ses compagnons, pourquoi se perdre en discours.

Il avait une façon brutale de trancher les difficultés, lui aussi, la discussion durant trop, à son gré, ne manqua-t-il pas d'user de ce principe.

Prenant le gros traitant par le bras, il l'entraîna tout uniment à sa remorque, en commandant:

— Bas dant te tisgours, et marche troid...

Le gros Oriol suivit, non sans faire d'amères réflexions: ce n'était vraiment pas la peine d'être sorti le matin de la Bastille, où l'on n'avait tout au moins pas de coups d'épée à craindre, pour redevenir le prisonnier de Gonzague.

Ceci se passait deux heures après l'incident qui avait eu lieu au cimetière Saint-Magloire: on voit que Peyrolles, aussitôt le danger passé avait vite fait de reprendre ses esprits et de redevenir lui-même, c'est-à-dire, fourbe et méchant.

Peut-être apprendra-t-on avec intérêt d'où il venait à cette heure en compagnie de l'Allemand, dont il n'avait jamais fait son favori et qu'il avait choisi sans

doute en raison de sa force, peut-être aussi à cause de la lourdeur de son esprit.

Le factotum ne livrait rien au hasard et s'était très certainement adjoint le Teuton, comme on prend une bête de somme, pour un gros travail.

Lorsqu'il avait dû fuir en Espagne, après les révélations faites par Lagardère en plein tribunal de famille et après le double rapt opéré au cimetière Saint-Magloire, Gonzague avait emporté sur lui une somme considérable; mais tout a une fin, l'or avait fondu à alimenter les roués et à soudoyer les bandits.

Maintenant, il était à court et si, comme il l'espérait bien, il n'était pas tué le lendemain dans le dernier duel qu'il devait avoir avec Lagardère, il lui faudrait gagner en toute hâte la frontière et quitter la France pour toujours. Or, il entendait bien ne pas s'en aller les mains vides et risquer, par défaut d'argent, de compromettre sa fuite.

Pour avoir de nouvelles ressources, il ne s'agissait pas pour lui d'emprunter. Il savait où trouver des richesses qui lui avaient appartenu, qui, à son estime, lui appartenait encore, mais la difficulté était de les aller chercher.

En effet, dès le soir même où il était parti, emmenant Aurore, la princesse s'était retirée à l'hôtel de Nevers et, par ordre du Régent, la maison d'or de la rue Quincampoix avait été mise sous séquestre.

Depuis lors elle était constamment gardée par des sentinelles dont la mission était d'empêcher tout le monde d'en approcher. Tous ceux qui s'y étaient ruinés lui montraient le poing en passant.

Gonzague, moins que tout autre, avait chance de pouvoir y pénétrer, d'en enlever ce dont il avait besoin. Il en sentait pourtant la nécessité si impérieuse que, le matin même, il avait élaboré avec Peyrolles le plan au-

dacieux de déjouer la surveillance des gardes et d'al
se ravitailler dans son propre hôtel.

Car, si jadis il distribuait à ses roués des actions p
coûteuses, il avait su tenir pour lui-même de l'or en r
serve dans ses coffres. Il pensait être seul à avoir
secret de cette réserve, mais Peyrolles le savait auss
et il eût été moins difficile de passer sur le ventre de
gardes que d'enlever une double couronne sans que Pey
rolles en fût instruit.

Car, si l'intendant de Gonzague reconnaissait en ce
lui-ci un maître incontesté sous la volonté duquel il
plait sans jamais se plaindre, il avait un autre maître
plus puissant, plus exigeant, plus tyrannique, devant
lequel il se courbait tout bas : c'était l'or !

Certes, Philippe de Mantoue pouvait être victorieux
et tuer Lagardère ; il avait raison de vouloir emporter
avec lui, en pays étranger, le plus possible des richesses
amassées. Par contre aussi, il pouvait être vaincu, et
avec un tel adversaire, c'était plutôt à craindre.

A craindre, non... car Gonzague mort, lui, Peyrolles,
saurait bien s'emparer de ces trésors qu'on ne songerait
pas tout de suite à mettre en sûreté, et s'enfuir au loin
pour en jouir.

Dans la conversation qu'ils avaient eue ensemble à
ce sujet, il avait laissé parler son maître, notant seule-
ment dans sa cervelle toutes les indiscrétions utiles à
son propre plan. Et quand celui-ci lui avait demandé
son avis sur cette tentative, il s'était empressé de l'ap-
prouver, en se promettant bien de l'empêcher d'aboutir.

L'heure avait été choisie : le soir même, un peu après
minuit ; et quand Philippe de Mantoue, sûr des dispo-
sitions prises, se félicitait déjà d'un succès incontesta-
ble, son âme damnée se mettait en travers et comptait
pour lui l'or à venir.

Il lui suffit d'écrire une lettre destinée à l'officier
chargé de la surveillance de l'hôtel de Gonzague, et,

sous un prétexte facile à trouver, il sortit avec de Batz et se dirigea vers la rue Quincampoix.

A vingt pas de la sentinelle, il fit embusquer le baron au coin d'une rue et continua de s'avancer seul. Puis arrivé à une hauteur du soldat, il laissa tomber la lettre de sa poche comme par mégarde et continua sa route pour venir, par un détour, rejoindre de Batz.

Il avait eu cependant le temps de constater que le factionnaire, après s'être baissé pour ramasser le papier, le tournait dans tous les sens et le portait enfin à son chef.

Le tour était joué.

Or, la lettre portait qu'à minuit, un groupe d'hommes devait tenter de pénétrer dans l'hôtel pour enlever les choses précieuses et vider l'argent des coffres. Aussi, moins d'une heure après, la garde était-elle doublée, et des soldats étaient-ils campés dans les cours et jusque dans les appartements.

Selon le programme adopté, à la faveur de la nuit, Philippe de Mantoue se glissa, suivi de ses roués, aux abords de la somptueuse demeure où jadis il régnait en maître et qui lui était maintenant fermée, sans doute pour toujours. Quand il vit ce déploiement de forces lui barrant le passage et rendant toute tentative inutile et dangereuse, il étouffa avec peine une exclamation de rage et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Peyrolles sembla être plus surpris et plus peiné que son maître de ce contretemps fâcheux, ceci à la surface, car en son for intérieur, il éprouvait une jouissance diabolique d'avoir su protéger contre toute main mise ces richesses accumulées.

L'édifice élevé par Gonzague se désagrégeait donc et croulait pierre à pierre. Pour voler la fortune de Nevers, pour aboutir à perdre la sienne, il avait débuté par l'assassinat ; il avait eu recours au rapt, au mensonge ; il avait usé de toutes les infamies, consommé

toutes les lâchetés; foulant aux pieds les lois sacrées de l'amitié, il s'était fait un ennemi du Régent de France; il avait torturé des femmes, plus de cinquante hommes s'étaient entretués pour lui et des centaines d'innocentes victimes avaient péri de son fait dans la plus épouvantable catastrophe. Sa vie n'était qu'un tissu de crimes dont le résultat était nul et il ne fallait rien moins que son immense orgueil pour le pousser à vouloir atteindre son but, malgré tout et quand même.

Il fut sur le point de se repentir d'avoir assigné Lagardère à deux jours, car Lagardère y serait comme il l'avait dit et lui, Gonzague, n'aurait pas le temps de préparer sa fuite ni les moyens de l'assurer d'une façon certaine.

Pendant un instant il ne fit pas bon autour de lui, quand il fut de retour à son ancienne maison de débauche, devenue son repaire; son factotum n'osait même pas lui adresser la parole. Mais pouvait-il s'avouer vaincu, quand le jour qui allait se lever serait celui de la lutte suprême, quand beaucoup de ceux qui l'entouraient, peut-être tous, peut-être lui-même, n'étaient pas sûrs d'en voir la fin.

Soudain il se redressa, plus insolent que jamais bravant les hommes, la destinée, le ciel.

— A quoi bon regarder le passé? dit-il avec colère. Voyons un peu du côté de l'avenir; nous avons tout juste le temps d'y songer. Aujourd'hui même, messieurs, Lagardère doit se marier... Il est une heure du matin et la journée sera longue...

Les roués l'entouraient et l'écoutaient sans prononcer un mot: à la gravité du ton, ils devinaient l'importance de ce qui allait être dit.

— Le Régent sera de la noce, le roi aussi peut-être. D'ici nous entendrons les hymnes d'allégresse; nous verrons la jeune fiancée monter les marches de l'église, suivie de celle de Chaverny; nous verrons la princesse

ma femme, car elle est ma femme, quoi qu'elle fasse, au bras de Lagardère, mon plus mortel ennemi... et nous ne verrons rien autre chose, messieurs; nous ne sommes pas invités à la noce et ce qui se passera au pied de l'autel n'est pas fait pour nous... Si nous voulions y pénétrer, sans doute y aurait-il des gardes assez peu respectueux de nos personnes pour nous en empêcher, comme à l'hôtel de Gonzague.

Il se tut un instant, dardant son regard sur ses anciens gentilshommes dont il avait fait des esclaves.

— Ne pas nous avoir invités à cette fête, reprit-il avec sarcasme, est une impardonnable négligence dont M. de Lagardère, ce galant homme, serait le premier vexé... Nous irons quand même!...

— Et les gardes? interrogea Montaubert.

— Oui, fit le baron, les cartes? Tiaple!

— Ces braves gens n'arriveront qu'après nous... Les fourrés sont faits pour se cacher derrière, demandez à Peyrolles!... Cela n'implique pas pour vous l'obligation d'avoir peur... Vous serez là, messieurs, dissimulés dans les taillis, à l'abri des tombes et attendant le comte... Soyez sans crainte, il viendra. Quand?... A quelle heure?... Je n'en sais rien au juste... Sans doute ce soir et il fera nuit au sortir de l'église... Avez-vous compris, mes gentilshommes?

Leur silence répondit pour eux; depuis trop longtemps, ils savaient ce qu'était une expédition nocturne avec Gonzague et l'importance capitale de celle-ci ne leur échappait pas.

— Vous faites la moue, messieurs, reprit le prince. C'est tant pis pour vous!... J'ai un registre, je vous l'ai dit déjà, dont la première page est pour moi, les autres pour vous; chacun a la sienne... En tête est inscrit ce que je vous ai donné; au-dessous ce que j'ai reçu de vous... Nous sommes loin de compte, mes-

sieurs mes amis, et si l'envie me prend de liquide soir, j'aimerais assez vous voir prêts à payer.

Sous ces paroles insolentes et railleuses, les ro s'inclinèrent. Ils le connaissaient le compte de Gon gue, et leur épée seule, mise à son service pour tou les besognes, était capable de le solder.

— Nous n'avons jamais marchandé, murmura No et notre marché vaut aujourd'hui comme hier... B pour les pages de Chaverny et de Navailles...

— Elles sont en suspens, répliqua vertement Gonz gue, nous les solderons comme les autres.

— Et nous avons signé les nôtres, repartit Nocé. S Votre Altesse a besoin d'une signature nouvelle...

— Pourquoi faire? railla Gonzague. Où seriez-vou demain, mes gentilshommes, si je vous disais à l'ins tant: " Votre compte est clos, mon registre est fermé je n'ai plus besoin de vos services?..." La potence vous guette. Oriol a déjà tâté de la Bastille et je suis seu à pouvoir vous en sauver, reconstituer votre fortune et la mienne... Il faut y songer à l'instant même.

— Quand vous voudrez, monseigneur, répliqua Montaubert.

Les roués étaient matés de nouveau, car leur maître avait dit vrai: ils n'étaient rien sans lui que des victimes désignées à la vindicte de la justice. Philippe de Mantoue eût peut-être été beaucoup moins sans leur nombre, mais ce n'était pas à lui à le dire.

Il promena sur eux tous un regard circulaire et reprit:

— L'heure du repos bien gagné est proche... Pas de faiblesses si vous voulez vivre et jouir de la victoire... Allez aiguiser vos épées et descendez dans le cimetière au premier son des cloches... Ne vous inquiétez pas si tout d'abord je ne suis pas avec vous, car moi aussi, je vous dis comme Lagardère: J'y serai!

Jadis, on n'avait guère sommeil les soirs de soupers

à la Folie-Gonzague. Cette nuit-là on n'y pensa pas davantage à dormir et l'on y réglait encore de graves détails quand l'aube parut, éclairant des visages blêmes. Cette fois au moins, les plaisirs de l'orgie n'y étaient pour rien.

. . . . . .

Ce matin-là, au petit lever de Son Altesse Royale, maître le Bréhant se montrait inflexible et n'admettait personne. Bien des nez de courtisans s'allongèrent en vain devant la porte fermée: Lagardère et Chaverny seuls étaient attendus sans témoins.

Il était bien rare de voir ainsi déserte la ruelle de Philippe d'Orléans, la seule qui eût résisté aux scrupules de Mme de Maintenon. Jusqu'au commencement de ce XVIIIe siècle, toutes les grandes dames, les princes et même les hommes de lettres recevaient chaque matin dans leur alcôve parfois jusqu'à cinquante personnes apportant les nouvelles de la ville et de la province, les caquetages, les bons mots et les médisances. Les poètes y lisaient leurs vers, les amoureux y soupiraient, on y comptait les rides de celle qui recevait et nombre de réputations y étaient mises en miettes.

Mme de Sévigné disait en parlant du père Maimbourg: "Il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises ruelles."

Mme de Rambouillet, elle avait sans doute quelque défaut à cacher, avait été la première à trouver peu séantes ces réunions dans l'alcôve d'une femme. La pruderie de Mme de Maintenon leur donna le coup de grâce. Dans les ruelles des hommes plus qu'ailleurs, on y médisait d'elle; elle vint à bout de les faire disparaître et, sous la régence de Philippe d'Orléans, il n'en restait plus qu'une: celle du Régent lui-même.

Elle était réputée à juste titre, tant pour ce qu'on y disait qu'en raison de son agencement intérieur.

Un immense paravent, tiré entre la porte et la che-

minée, formait comme une petite chambre dans la grande. Les colonnes dorées de l'alcôve soutenaient une sorte de dais orné d'allégories, peintes par Lancret et par Watteau, sur l'Amour, le Sommeil et le Rêve.

A l'entour, dans une pose souvent familière, interdite en tout autre lieu devant son Altesse, les seigneurs prenaient place dans des fauteuils, tandis que des chaises et des placets, sortes de tabourets bas et larges, disposés devant l'alcôve et en avant des colonnes, étaient réservés aux magistrats, hommes de lettres et ecclésiastiques.

Lagardère et Chaverny y furent introduits par une porte secrète et le prince leur tendit la main à tous deux :

— Bonne nouvelle, messieurs, leur dit-il. Sa Majesté et moi avons décidé hier soir de vous marier aujourd'hui même.

Puis ayant joui un instant de la stupéfaction peinte sur leur visage, il reprit :

— Les motifs vous en échappent ; je vais vous les dire. Cet après-midi doit avoir lieu aux Tuileries le lit de justice tenu par Sa Majesté pour la reconnaissance de sa majorité... Vous n'y serez pas, car vous aurez mieux à faire, mais toute l'élite du royaume doit y assister. Commencez-vous à comprendre, monsieur de Lagardère ?

— Peut-être, Monseigneur, répondit Henri ; mais je crains fort de me tromper...

— Ce en quoi vous avez grand tort, car au sortir des Tuileries Sa Majesté Louis XV et tous ceux qui seront avec s'en iront assister au mariage du comte de Lagardère et du marquis de Chaverny. Soyez prêts à six heures ; mais le roi le voulant ainsi, les deux principaux intéressés ne songeaient guère à discuter ses raisons.

— A propos, marquis, s'écria le duc d'Orléans en riant, ne sais-tu pas que tu viens de l'échapper belle ?... Je te donne en cent à deviner qui avait sollicité du roi

la faveur de bénir ton mariage?... Elle était accordée et peut-être n'eussé-je rien pu y faire...

Le ton gouailleur de Philippe mit aussitôt Chaverny sur la voie :

— Tous les prêtres sont bons, répondit-il, car ils sont les représentants de Dieu. Je n'en connais qu'un, indigne même de représenter le diable, car celui-ci n'en voudrait point : c'est le cardinal Dubois...

— Et je parle de lui, marquis.

— Grand merci, Monseigneur ! Votre Altesse n'aurait donc pas le moyen de l'envoyer passer deux ou trois jours à la Bastille?...

— Peste !... tu n es pas pour les demi-mesures... Mais, rassure-toi, marquis, Dubois est malade et fort empêché de te jouer ce tour.

— Alors que béni soit son mal, Monseigneur.

— Messieurs, conclut Philippe d'Orléans, c'est là tout ce que j'avais à vous dire en attendant ce soir.

V

LIT DE JUSTICE

Dès midi, les abords des Tuileries étaient interdi à tout ce qui n'était pas carrosses dorés, chaises à po teurs et autres véhicules de ce genre.

Le bon peuple de Paris n'avait garde de se plain dre des détours auxquels on l'obligeait, presque toute les rues étant barrées par des cordons de troupes.

Il était enchanté d'avoir changé de maître et de pos séder un roi tout neuf, gracieux, affable, et un peu ti mide, disait-on.

Capricieux et toujours disposé à se distraire à peu de frais, quand faire se pouvait, c'était aussi pour lui une occasion unique d'avoir la parade galonnée de la noblesse: les plus grands seigneurs de la Cour, en ha bits d'apparat; les cardinaux pourprés; les évêques et archevêques en robes violettes, non point pour cela plus modestes; les maréchaux et mestres de camp; les mi nistres, les gardes des sceaux, le prince de sang royal; l'Université, les pairs de France, le Parlement, les con seillers d'Etat, les chevaliers de l'Ordre, les mousque taires du roi, tout cela, pêle-mêle, se hâtant, se glissant, échangeant des saluts protecteurs, hautains ou obsé quieux, suivant le rang et la fortune, et s'engouffrant par les portes trop étroites des Tuileries.

Le roi Louis Quinzième tenait lit de justice et sa majorité, qui, en fait, datait de quelques jours, allait être proclamée, urbi et orbi, devant l'élite de la noblesse

française et les pouvoirs constiués en présence des ambassadeurs permanents des autres nations.

Sa Majesté était assise sur un trône élevé, surmonté d'un dais de velours bleu fleurdelisé. Elle avait à sa droite S. A. Royale le Régent, le duc de Bourbon, le duc du Maine, le comte de Toulouse, tous les princes du sang, en un mot, suivant leur ordre de préséance; à sa gauche, le grand chevalier, les ministres, S. Em. le cardinal Fleury, Dubois était absent, et les grands dignitaires du royaume. Partout ailleurs, sur des gradins plus ou moins élevés, chacun était placé suivant sa charge et son rang.

Cela ne ressemblait en rien aux lits de justice tenus par saint Louis sous le chêne de Vincennes, et dans toute l'assistance, il eût peut-être été difficile de trouver l'ombre même d'un bon sire de Joinville. Mais chaque chose a son temps et ce qui brille le plus n'est pas toujours ce qu'il y a de meilleur. Quand l'histoire juge, elle ne s'arrête pas au clinquant et va chercher le diamant à travers sa gangue. Louis XV, Fleury et bien d'autres y font piètre figure à côté de saint Louis et de Joinville.

Ce jour-là, on ne songeait guère aux temps lointains des Croisades et du chêne de Vincennes; les dames, auxquelles on avait réservé un vaste espace dans le pourtour, trouvaient à Sa Majesté fort bon air, la peau fine, l'ovale du visage régulier et le profil charmant.

Mais on était là pour des choses sérieuses, ou prétendues telles.

Le chancelier ouvrit la séance par un long discours dans lequel les lois divines et les lois monarchiques, agréablement commentées, aboutissaient à prouver que Dieu avait depuis longtemps prévu et ordonné qu'en ce jour même, 22 février 1723, un enfant encore bon à fouetter la veille, tiendrait en ses faibles mains le sort de vingt-cinq millions de créatures raisonnables.

Sa Grandeur n'en trouvait pas moins cela très logique et tout le monde avec elle. Elle profita donc des bonnes dispositions de l'assistance pour couvrir, au nom du roi, S. A. le Régent, de toutes sortes de louanges pour la façon dont il avait gouverné l'Etat pendant une période de sept années.

M. d'Armenonville prit la suite et renchérit encore, au point d'en arriver à prouver que les finances étaient des plus florissantes; l'Eglise au surplus se portait bien et tous les cousins et petits-cousins placés sur les trônes voisins ne songeaient pas à partir en guerre contre la France.

A vrai dire, il oublia, tout comme M. le chancelier, de s'appesantir sur les légèretés du Régent, et s'il parla de ses relations, ce fut tellement de celles qu'il avait su nouer sur les cours étrangères. Il glissa rapidement sur la banqueroute de l'honorable M. Law, ex-contrôleur général; ne parla en rien des dettes de Philippe d'Orléans, dont les finances, au rebours de celles de l'Etat, étaient des moins prospères, et, ne pensant pas un mot de ce qu'il disait, il n'en conclut pas moins que tout était pour le mieux dans la plus belle France du monde.

Dire que le roi s'amusait de toutes ces histoires serait peut-être exagéré. Il avait préféré de beaucoup celle du Masque de fer et davantage encore celle de Lagardère; aussi bien souvent M. d'Armenonville, se tournant vers lui, le trouva-t-il inattentif.

Quelques jours avant, il avait éprouvé orgueil et joie de devenir le maître. Aujourd'hui, malgré les moëlleux coussins sur lesquels il était assis, il commençait à trouver aux cérémonies royales en général, et aux lits de justice en particulier une vague analogie avec les pénitences infligées aux écoliers.

Néanmoins il se tenait très dignement sur son trône, ne prêtant qu'une oreille distraite à tous ces beaux discours et songeant surtout au mariage de Lagardère.

Il se demandait quelle formule il lui faudrait employer pour y convier tous les vieux barbons emmitouflés de fourrures et d'hermine qui avaient hâte sans doute de regagner leur logis et le coin du feu où chauffer leurs membres rhumatisants et goutteux.

Certainement, beaucoup de ces illustres débris devaient fort mal s'accommoder des courants d'air de l'église Saint-Magloire et, bien que tous portassent l'épée, à les voir si renfrognés, le malin petit roi constatait par avance, qu'en cas de lutte, bien peu seraient à même de la sortir du fourreau.

Ces réflexions étaient plutôt d'un enfant que d'un souverain, car à Louis XV il suffisait d'ordonner.

Il se consolait néanmoins à compter toutes les jeunes têtes qui prendraient aussitôt feu et flamme et le suivraient avec entrain, en laissant les podagres derrière.

Ainsi, grâce au remarquable discours de M. d'Armenonville dont il ne voulut pas entendre un traître mot, mais qui lui permit de s'isoler et de penser à ses propres affaires, le roi ne s'aperçut pas trop de la longueur du temps.

Il était bien près de cinq heures et c'était le moment des présentations.

Il a été décidé, en effet, que chacun viendrait se prosterner à tour de rôle aux pieds du roi et lui prêter serment de fidélité.

Les amis de Philippe d'Orléans escomptaient depuis longtemps les paroles qu'il prononcerait à leur égard en cette circonstance, et en augurant toutes sortes de faveurs pour l'avenir.

Louis XV les en tint quittes et après les avoir remerciés en quelques phrases courtes, apprises par cœur le matin avec l'aide du cardinal Fleury, il se pencha vers le Régent :

— Mon cousin, lui dit-il, veuillez instruire ces messieurs de notre désir.

Le duc d'Orléans se leva. Un grand silence se fi
L'assistance ne se doutait guère de ce qu'il allait dir
Les premiers mots stupéfièrent tout le monde. Il s'a
gissait de faire, au mariage de Lagardère, une mani
festation imposante et sans précédent dans l'histoire.

C'était l'agrément royal.

Les vieux crânes oscillèrent de droite à gauche; leurs
propriétaires ne pouvaient en croire leurs oreilles...

Le roi certes avait raison, à leurs yeux, mais tout cela
était si en dehors de l'étiquette et des usages de la cour
qu'ils en demeuraient stupéfaits, la bouche en O.

Par contre, tout un clan, formé des têtes les plus
fières et les plus audacieuses, était suspendu aux lèvres
de Philippe d'Orléans et se demandait si, après le
grand règne de Louis XV, allait en surgir un plus
grand encore, dont ce premier acte du jeune roi était
le prélude.

Tous connaissaient au moins les faits et gestes de La-
gardère et beaucoup le connaissaient lui-même. Le ma-
réchal de Berwick et le prince de Conti savaient à quoi
s'en tenir sur son compte; M. de Riom et les colonels
qui avaient guerroyé en Espagne eussent pu rensei-
gner les autres; le marquis de Saint-Aignan les y eût
aidés, de même que le maréchal d'Estrées; et si Mau-
rice de Saxe ne demandait rien, sa religion n'en était
pas moins suffisamment éditiée.

Si Philippe d'Orléans eût prié les amis de Gonzague
de lever la main, le total se fût chiffré par zéro. Et
pourtant devant ces trois cents personnes qui, derrière
le roi et le Régent, marchaient à la tête de la France,
Philippe de Mantoue aux abois allait tenter de consom-
mer son dernier crime.

En ce moment même il le préparait savamment, car
tout en ignorant quel cortège imposant et nombreux
allait amener avec lui le roi, s'il venait à Saint-Ma-

gloire, il ne s'en dissimulait pas moins les difficultés certaines.

Gonzague avait l'esprit organisé pour le mal et si parfois il faisait appel aux lumières de Peyrolles, son disciple en perfidie, ce n'était que dans les cas d'importance secondaire.

Quand la situation était grave, et jamais elle ne l'avait été davantage, il s'en rapportait à lui seul. Après avoir ourdi la trame, il ne se contentait plus alors de faire agir ses comparses : il agissait lui-même.

Ainsi avait-il fait dans les fossés de Caylus, puis le soir de l'enlèvement d'Aurore, une ou deux fois en Espagne et récemment à la foire de Saint-Germain.

Ce soir, il allait jouer son va-tout, c'était bien le moins qu'il eût mis la main à la pâte.

Il l'y mettait, pour l'instant, avec plus de duplicité encore que d'ardeur. Assis à sa table, il venait d'écrire deux billets très laconiques : deux ou trois mots seulement sur chacun d'eux.

Ce n'était pas son testament qu'il venait de faire là : il y eût eu plus de lignes et son paraphe au bout. Gonzague n'avait pas signé et l'écriture des deux n'était pas l'écriture habituelle du prince. Il l'avait si bien contrefaite qu'après l'avoir contemplée sur les deux feuillets séparés, il parut satisfait de lui-même et sourit comme on mord. La vie de deux êtres humains, peut-être plus, était sans doute à la merci des lignes tracées sur ces chiffons de papiers, vrais cartels de mort.

Il les plia en quatre, y mit une inscription et les glissa dans son pourpoint.

Gonzague était tout vêtu de noir. Il était sinistre, avec sa figure blême, tranchant sur ses vêtements aussi sombres que son âme.

Tout le jour, il avait arpenté sa chambre, venant s'asseoir, de temps en temps, posant son front dans le

creux de sa main et restant ainsi, de longs quart d'
re, à méditer sa vengeance, à distiller sa haine.

Faisait-il donc un retour sur lui-même, estiman
tâche trop lourde, calculant qu'il serait brisé? No
Pour cela, l'orgueil parlait trop haut chez lui et qu
on a, dans le crime, passé certaines limites, on ne
vient pas en arrière... Il faut aller toujours plus lo
descendre encore plus bas: le crime vous pousse
ceux-là seuls s'arrêtent que ronge le remords: le r
mords n'avait pas de prise sur Gonzague.

Parfois il songeait en voyant se plisser le front d
ses roués, car ceux-là y étaient encore accessibles. Alor
il les fouaillait de son mépris et de ses insolences, leu
montrant qu'il était trop tard pour se repentir, et le
entraînait de nouveau dans son sillage de sang. Nous
l'avons vu user de ce moyen le matin même.

Peyrolles seul, à ce point de vue, était digne de son
maître: il regardait vers l'avenir, sans jamais un re-
tour vers le passé. Ou si parfois il se remémorait le
chemin parcouru, c'était pour constater les ornières qui
l'avaient fait trébucher et les éviter désormais.

Dans cet après-midi, sorte de veillée des armes pour
Philippe de Mantoue, son lieutenant faisait auprès de
lui des apparitions fréquentes et le tenait au courant de
tout ce qui se passait au dehors.

Vers deux heures, l'intendant encadra sa silhouette
osseuse dont l'entrebâillement de la porte et regarda
méditer son maître. Celui-ci ne l'avait pas entendu ve-
nir; il restait plongé dans ses réflexions, la tête au
creux de ses main.

Peyrolles le contempla et son regard était éloquent.
Entre ces deux hommes liés par une longue suite de
crimes, il n'y avait ni affinité ni confiance. Si l'un
était le maître et l'autre le valet, c'est que celui-ci n'a-
vait pas encore trouvé le moyen de renverser les rôles
ou de n'avoir plus de maître. Il estimait n'avoir plus

guère à attendre pour en arriver là et sa bouche se contracta dans un sourire où se réfléta tout l'ignominieux état de son âme.

Gonzague avait devant lui un miroir d'argent. Il vit Peyrolles.

Le sourire de celui-ci creusa entre eux un irrévocable abîme et Philippe de Mantoue put s'assurer une fois de plus qu'on peut dompter les fauves, qu'on ne se les attache jamais. Tôt ou tard leur dent toujours prête à déchirer accomplit son œuvre et, plus le dompteur a été cruel, plus le déchiquetage est furieux.

Le prince comprit qu'à dater de cette minute, il devait compter avant tout et seulement sur lui-même.

Alors il releva la tête pour mettre un terme à cette scène muette et l'intendant, reprenant aussitôt son masque de plate obséquiosité, prévint son maître que des allées et venues inusitées se produisaient dans le quartier, surtout aux alentours de l'église Saint-Magloire. Le clergé était sur les dents : on voyait courir de tous côtés bedeaux et marguilliers, les bras chargés de cierges et, signe caractéristique, les mendiants s'abattaient autour du cimetière comme une nuée de corbeaux.

Il était de règle, en effet, les jours de mariage, de laisser approcher les mendiants du porche pour que la jeune épousée pût leur distribuer elle-même quelque monnaie. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'une de ces grandes unions de la noblesse où les églises étaient trop petites pour contenir les invités, une partie restant sur les marches, le portail grand ouvert, on avait soin de déblayer celles-ci d'avance de tous les grippe-sous, malingreux, faux boiteux et culs-de-jatte qui y étaient accourus en foule. On en tolerait seulement quelques-uns, privilégiés ou plus adroits, qui participaient aux largesses de la nouvelle épouse.

Ce n'était pas pour eux tout bénéfice, car il s'agissait de garder ce qu'ils avaient acquis. Sitôt la noce dispa-

rue, tous les mendiants évincés, embusqués aux al
tours, surgissaient brusquement afin de les dépouill
les coups de cannes et de béquilles pleuvaient drus co
me grêle; les culs-de-jatte retrouvaient l'usage de leu
jambes pour s'enfuir et ceux qui, l'instant d'avant,
faisaient passer pour borgnes, le devenaient réellem
d'un coup de poing.

Il eût été difficile de savoir qui leur avait donné
jour-là le mot d'ordre, car ils évitaient au contraire d
se communiquer entre eux la nouvelle de telles aubai
nes, mais c'était à croire que toute l'ancienne Cour de
Miracles avait pris rendez-vous à Saint-Magloire.

Quand Gonzague, quelques instant après, aperçut
toute cette racaille, il eut un sourire de satisfaction.

C'était là gens dont il pouvait se servir à l'occasion
et l'idée lui vint même aussitôt qu'il en emploierait au
moins un.

Deux heures passèrent: la nuit vient vite au mois de
février et dès quatre heures le pâle soleil d'hiver qui
s'était montré un instant pour faire honneur sans doute
à Louis XV, disparut pour laisser le ciel terne et gris;
bientôt même le crépuscule commença à s'épandre sur
la ville.

Au contraire, la nef de Saint-Magloire s'illumina de
milliers de bougies et de cierges, dont la lueur filtrait
à travers les vitraux enchâssés de plomb. Jamais la
vieille église n'avait été si resplendissante au dedans,
et le contraste était frappant de cette lumière émer-
geant comme un bouquet d'artifice parmi les ténèbres
qui commençaient à voiler les tombes du cimetière.

Philippe de Mantoue fixa son regard insolent sur le
portail béant et si vivement éclairé, puis il l'abaissa sur
les pierres noircies des vieilles sépultures.

— Il fait grand jour ,dit-il, dans le cœur d'Aurore
et dans celui d'Henri de Lagardère!... Il fait nuit
noire dans mon cœur!... Qui va triompher, de la lu-

mière ou des ténèbres?... Allez, messieurs, c'est l'heure!...

Un à un les roués se glissèrent dans le cul-de-sac et s'introduisirent dans l'enceinte du cimetière, par derrière l'abside; ils se cachèrent entre les mausolées au centre des massifs de cyprès et dans les recoins les plus sombres. Peyrolles avait fermé la marche.

Gonzague sortit peu après, ferma la porte à double tour et glissa la clef dans sa poche.

Puis il se dirigea vers l'un des mendiants, un jeune homme contrefaisant le boiteux et dont le visage patibulaire indiquait assez qu'il serait bon à toutes les besognes.

Leur entretien dura près d'un quart d'heure, et quand il fut terminé, le prince mit quelque chose dans la main du guenilleux: c'était le dernier louis d'or de Philippe de Mantoue et maintenant le pauvre diable était plus riche que le prince.

Il lui remit aussi les deux billets préparés par lui et, le mendiant s'étant faufilé dans l'église même, on entendit les pas d'une compagnie de gardes-françaises venant prendre le service d'ordre.

Gonzague s'enfonça dans les ténèbres, à travers le cimetière, et alla se poster auprès du tombeau de Philippe de Nevers, sa victime.

VI

DEPART POUR LES NOCES

En quittant le Régent le matin même aux Tuileries Lagardère et Chaverny étaient rentrés en toute hâte l'hôtel de Nevers.

Les deux amis n'avaient pas échangé une seule parole, tant ce qu'ils eussent pu dire eût été incapable d'exprimer leur bonheur commun.

En vain Aurore avait cherché à se faire à cette vie tourmentée. Ce n'était plus la petite jeune fille de la maison de la rue du Chantre, à laquelle maître Louis ne confiait rien de ses travaux et de ses peines. Maintenant, elle savait, hélas! quelle était la lutte entreprise par son fiancé, elle connaissait ses redoutables ennemis, les savait acharnés, persévérants, haineux, capables de tous les crimes, aussi éprouvait-elle une véritable angoisse à chaque nouvelle sortie de Lagardère.

Dans la solitude de la chambre où elle se confinait, une seule consolation lui restait: ses tourterelles, dont dame Françoise avait pris soin, alors que prisonnière de Gonzague, elle pleurait à Penadel-Cid.

Elle s'approcha de la cage où roucoulaient ces gentils oiseaux et se prit à leur chanter d'une voix mouillée par la tristesse:

I

Dans sa robe sombre,
S'avance la nuit;
Faisant place à l'ombre,

Le soleil s'enfuit.
Saluez encore,
Chers oiseaux mignons,
Le ciel qui se dore
Aux derniers rayons.

Gentilles tourterelles,
Roucoulez, roucoulez,
Aux gais rayons ensoleillés
Doucement réchauffez vos ailes.
Blancs amoureux aux cœurs fidèles,
Roucoulez, gentilles tourterelles.

Elle s'arrêta, regardant le couple qui se becquetait et reprit :

II

Le joli ménage
Qui chante toujours
Et même en sa cage,
Fête ses amours !
Comme vous heureuse,
Sans ma liberté,
Je bénis, joyeuse,
Ma captivité.
Gentilles tourterelles,
Roucoulez, roucoulez,
Aux gais rayons ensoleillés
Doucement réchauffez vos ailes.
Blancs amoureux aux cœurs fidèles,
Roucoulez, gentilles tourterelles. (1)

[1] "Le Bossu", opéra comique, paroles de A. Bocage et de A. Liorat, musique de Ch. Grisart.

Lorsque Henri revint, il la trouva écrivant à sa tal une nouvelle page de ses Mémoires et il se pencha po lire par-dessus son épaule. Elle n'eut aucun de c mouvements habituels aux jeunes filles qui confier à un cahier de papier leurs sentiments les plus intime et leurs plus chères espérances. Pour lui, pour lui seu plus encore que pour elle-même, elle avait rempli ce feuillets, exhalé des cris de triomphe et d'amour, pleu ré des larmes de désespoir et, naturellement, elle l laissa lire. Seulement, elle n'acheva pas la phrase com mencée et, levant sa tête blonde, elle tendit son front au bien-aimé.

Elle fut longue, cette caresse du baiser où tous deux mirent leur âme entière, si longue et si douce qu'Aurore en tressaillit et leva ses yeux interrogateurs.

Lagardère abaissa les siens sur les mots qu'elle venait de tracer. L'encre en était encore humide et, à certains endroits, éclaboussée d'une larme chère, une perle d'amour tombée sur la page.

"Je ne sais pourquoi je pleure aujourd'hui? écrivait la douce enfant. Henri était près de moi tout à l'heure, il y sera dans un instant; puis-je exiger davantage? N'est-ce pas trop de bonheur de le voir tous les jours, de me sentir bercée, bercée par sa tendresse? Il court des dangers et ne m'en parle jamais, c'est vrai; mais il m'a si bien habituée à le croire invulnérable que c'est folie de trembler.

"Eh bien! j'en arrive à me dire: C'est un héros, et les héros ne meurent pas! j'en arrive à reconnaître l'enfantillage d'un tel raisonnement et j'ai peur!

"Certes, j'ai eu de cruels moments de désespérance; j'ai douté de Dieu, du ciel, de tout... excepté de lui!... Ma confiance est si grande que je ne songe plus à demander quand s'accomplira notre union, puisque je le vois, que je l'entends, que je puis l'aimer et le bénir à chaque seconde de ma vie.

" C'est pourquoi je n'ai pas raison de pleurer, sinon de joie... A de certains moments même j'en suis inondée; il me semble qu'un grand bonheur plane au-dessus de ma tête, de la sienne, qu'enfin nous allons être heureux, non pas dans un avenir éloigné, mais bientôt, mais..."

C'est sur ce mot que la main d'Aurore s'était arrêtée, comme suspendue entre la réalité présente et le rêve entrevu...

D'un regard rapide, le comte avait parcouru ces quelques lignes sans quitter sa position; de sa main droite, il prit la petite main blanche qui tenait la plume suspendue au-dessus du papier et la guidant dans une pression douce mais irrésistible il lui fit compléter la phrase de cette façon:

"...Ce soir peut-être... Oui! ce soir, mon ami et moi serons irrévocablement unis devant Dieu et devant les hommes!..."

Un cri de joie monta du cœur d'Aurore et la pauvre enfant, chancelant sous le poids d'un incommensurable bonheur, tomba dans les bras de son fiancé.

— Est-ce vrai... Henri? est-ce bien vrai?... balbutia-t-elle, éperdue d'amour et de reconnaissance, dis, ne me trompes-tu pas, n'est-ce point une illusion, un mirage?...

— Chère enfant, fit-il, c'est vrai, je te le jure!...

— Oh!... répète-le.. dis-le-moi encore, dis-le-moi toujours!... Ce soir?... Est-ce possible?... Songes-tu que ce soir c'est dans quelques heures...

— C'est possible quand le roi le veut!... A six heures, nous serons côte à côte au pied de l'autel Saint-Magloire et, près de nous, Aurore, nous aurons l'insigne honneur de voir Sa Majesté Louis XV.

— A six heures! répéta-t-elle n'ayant retenu que ce membre de phrase. A six heures!... je ne puis douter de ta parole, Henri, car tu es la vérité même. Mais

c'est bien extraordinaire, avoue-le? Il me semble ê le jouet d'un rêve.

— Le rêve est pour moi seulement, murmura le co te comme se parlant à lui-même. Par ta naissance, p ton sang, ma chère Aurore, tu avais le droit de tout e pérer, de te permettre tous les espoirs... En était de même du Bossu de l'hôtel de Gonzague, pouvait- croire qu'un jour il posséderait ton cœur!...

— Mon cœur tout entier!

— Je le sais, enfant! Pour te remercier, une vie en tière de dévouement sera-t-elle suffisante!... Monse gneur le Régent m'a fait comte, moi, gentilhomme san ancêtres et sans parchemins, moi, le Petit Parisien, pres que l'enfant du hasard. Il m'a appelé son frère, mai c'est en souvenir de ton père, Philippe de Lorraine duc de Nevers, c'est pour honorer la mémoire de cette loyale victime que le roi, le duc d'Orléans, les princes et les princesses du sang, les ministres, les cardinaux et les maréchaux de France, tous les grands et la plus haute noblesse du royaume te feront cortège, s'inclineront devant ton front pur et ta robe blanche... Et moi, chère enfant, je ne verrai que toi, parce qu'il n'existe pour moi rien au monde que toi... et Dieu!

Il la prit dans ses bras, la pressa contre sa poitrine et dans une muette extase ils oublièrent tout le passé de luttes et de souffrances.

Une question pourtant venait aux lèvres de Mlle de Nevers. Elle n'eut pas besoin de la formuler.

— Oui!... fit-il, sois sans crainte, ma douce Aurore. L'heure est proche; mon serment sera tenu!

De son côté, Chaverny s'était mis à la recherche de Flor, qu'il avait fini par rejoindre dans le parc, et s'il n'avait pas eu à achever d'écrire une phrase des mémoires de sa fiancée, c'est que l'ex-gitana, positive avant tout, se fût bien gardée de confier à du papier les secrets de son cœur...

Qu'il y avait loin du petit marquis frivole et endiablé de jadis à celui d'aujourd'hui !... A l'école de Lagardère, ce maître unique, il avait appris à devenir un homme chevaleresque, plus sévère à lui-même qu'aux autres. Dans les beaux yeux noirs de dona Cruz, l'amie d'Henri, la sœur d'Aurore de Nevers, il avait lu le secret d'un bonheur qu'il n'eût jamais trouvé à la remorque de Gonzague. De s'être fourvoyé aux côtés du crime, il était devenu loyal; d'avoir trempé dans la boue, il avait compris que rien ne vaut l'eau pure.

Le marquis de Chaverny n'était plus un de ces roués batailleurs, bruyants et inutiles, dont fourmilla la Régence. Gentilhomme à la conscience nette, au bras solide, au jugement plein de droiture, il avait si bien mis de côté son ancien orgueil de petit-maître qu'il disait à qui voulait l'entendre :

— Le comte de Lagardère m'a arrêté au bord de l'ornière; mon plus beau titre de gloire est d'être son ami.

Dona Cruz, la petite bohémienne ramassée jadis par Henri sur les chemins d'Espagne et devenue presque une autre fille de Nevers, était, s'il est possible, encore plus fière du changement survenu dans le caractère de son marquis.

Lagardère avait entraîné Aurore au jardin. Il craignait qu'une trop forte joie lui fût nuisible après tant de mélancolie et voulait la distraire. Bientôt les deux couples se rencontrèrent. Les jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en proie à une émotion si vive qu'elles ne trouvaient pas autre chose à se dire que de répéter leurs noms. Toute leur joie intérieure se traduisait ainsi, par le rapprochement de leurs deux têtes également adorables, le contact de leurs poitrines dans lesquelles leurs deux cœurs battaient à l'unisson.

Elles fussent restées longtemps ainsi enlacées si le comte et le marquis ne les eussent arrachées à leurs transports.

— D'autres que nous, dit Henri, ont le droit de s'a
socier à notre bonheur et ils attendent. Ne soyons p
égoïstes. Allons donner à Mme de Nevers la bonne no
velle de la double union qui sera exécutée ce soir, av
l'agrément du roi.

Légères, le cœur en fête, les jeunes filles prirent l
devants, et gravirent en courant le grand escalier d
l'hôtel. Le comte et le marquis avaient peine à le
suivre.

Sans se faire annoncer, au profond ébahissement d
la vieille Madeleine Giraud, gardienne des convenances
ils pénétrèrent en coup de vent dans l'oratoire de la
duchesse où celle-ci, agenouillée devant le portrait en
pied du duc défunt, lui adressait des paroles de remem-
brance.

— Mère, dit Aurore en l'entourant de ses bras pour
la couvrir de caresses, fais trêve à ta douleur pour par-
tager la joie de tes enfants.

— Qu'y a-t-il et que voulez-vous dire? fit celle-ci
en se redressant après avoir donné un dernier regard au
portrait.

Lagardère s'inclina profondément devant elle et lui
baisa la main:

— Ma mère, prononça-t-il d'une voix respectueuse et
soumise, si vous jugez qu'aujourd'hui, comme le jour
où vous l'avez menée vous-même m'attendre au pied
de l'autel de Saint-Magloire, je suis digne encore d'être
l'époux de Mlle de Nevers, je vous demande de l'y con-
duire encore ce soir, où Sa Majesté le roi de France
veut bien nous attendre à six heures.

Mme de Nevers abaissa sur lui un regard tout plein
d'affection. L'expression de chagrin toujours empreinte
sur son visage disparut un instant:

— Mon fils, répondit-elle, aujourd'hui comme hier
et comme demain, soyez le gardien de ma chère Aurore.
Il y a vingt ans, je l'avais remise entre vos bras sans

vous connaître. Ce suprême lointain n'est pas pour vous blesser, car vous avez donné toute une vie pour racheter une seconde d'égarement... Du haut du ciel, Philippe me voit et se joint à moi pour crier: Comte, nul plus que vous est digne d'assurer le bonheur de cette enfant! Nous vous la donnons de tout cœur!

Elle les mit aux bras l'un de l'autre et tour à tour les baisa au front.

— Je ne doutais pas que vos promesses fussent sacrées, madame, reprit le comte. Mais, ajouta-t-il tandis qu'un nuage assombrissait son front, j'ai peur maintenant de passer à vos yeux pour un bravache dont les menaces ne peuvent être prises au sérieux. J'avais juré de venger Nevers et Gonzague respire encore!

A l'évocation de ce nom maudit, la duchesse eut un frémissement et pâlit, si tant est qu'on puisse pâlir encore quand tant d'années ont imprimé sur un visage le sceau de la douleur.

— Henri, dit-elle, j'ai trop bien appris à vous connaître pour douter. Je vous fais crédit de sa vie pour le temps que vous voudrez. Je suis sûre de n'avoir jamais à vous rappeler cette promesse... Ma cause et celle d'Aurore sont désormais la vôtre.

Aurore se suspendit au cou de la duchesse en s'écriant:

— Ce que tu dis là, mère, il me l'a dit tout à l'heure. Tu as raison d'avoir confiance en lui. La menace d'Henri n'est jamais vaine. Gonzague recrute chaque jour de nouveaux estafiers en constatant non sans effroi les vides que la mort fait dans leurs rangs. Ah! crois-moi, cette terreur quotidienne est pour le prince cent fois plus martyrisante qu'une fin rapide, et je suis intimement persuadée qu'il doit en être arrivé à désirer la mort, le trépas de ses valets lui indiquant trop bien le sort auquel il ne peut échapper.

— Vous voyez juste, ma chère Aurore, murmura le

comte. Cette fatigue dont vous parlez, cette appréhension qui pourchasse Gonzague est inévitablement un supplice au-dessus des forces humaines. Ce soir, peut-être, pour y mettre un terme, viendra-t-il me braver même devant le roi... Si le sang de Philippe de Mantoue venait à éclabousser votre robe de noce, craindriez-vous que ce soit un présage funeste?

Mlle de Nevers releva fièrement la tête:

— S'il en était ainsi, dit-elle, j'irais dès demain suspendre ma robe blanche en ex-voto à l'église Saint-Magloire et je m'écrierais: Dieu soit loué!... justice est faite.

— N'exposez pas votre vie ce soir, conseilla Mme de Nevers. Cependant, si l'assassin osait vous attaquer, tuez-le, dût la robe blanche d'Aurore être toute rouge du sang de ce monstre, dussiez-vous le jeter expirant sur le tombeau de sa victime.

Quelques instants après, dans le grand salon de l'hôtel, un vaste cercle était formé autour de la princesse, et, solennelle, bien qu'un sourire égayât son visage, elle faisait part à tous les assistants du double mariage dont la célébration devait avoir lieu le soir même.

Cette précipitation extraordinaire de la part de nos amoureux eût pu sembler surprenante à ceux qui connaissaient leur longue attente, si Mme de Nevers n'eût expliqué ce fait en le mettant sur le compte du bon plaisir du roi.

C'était la meilleure des raisons à invoquer et tous s'inclinèrent convaincus.

La douce Mélanie Liébault fut la première à quitter sa place pour aller embrasser Aurore et la féliciter. Elle comprenait bien, elle, la bourgeoise aimante, toute la somme de tendresse que méritait l'héroïque Lagardère.

Puis ce fut le tour de Jacinta.

Enfin, toutes portes ouvertes, les serviteurs dévoués

entrèrent, Madeleine Giraud, Antoine Laho et aussi la vieille Françoise dont le petit-fils exaltait, persuadé qu'il était pour beaucoup, avec l'aide de Pétronille, dans la réalisation de cet heureux événement. Pauvre Jean-Marie!

La joie de Cocardasse tenait du délire.

— Oïmé! ma caillou!... disait-il à son fidèle Normand. N'avais-je pas dit que nous serions de noce? Ah! caramba! bagasse! et capédédiou! faudra boire, mon bon!

— Pour cette fois, Cocardasse, je ne chercherai pas à t'en empêcher, car en Bretagne, m'a-t-on dit, le bonheur des époux est sensiblement diminué s'il ne se trouve, à leur noce, au moins un invité "chaud de boire."

— Ah! couquinasse, le beau pays... Pour que notre péquit il soit heureux, péchère! Cocardasse junior il se sent capable de se glisser comme un lansquenet!

La gaîté du frère Passepoil se teintait d'un peu de mélancolie. C'était certes très bien que ce fût le tour de Lagardère et celui de Chaverny... il y applaudissait de tout cœur... Mais quand donc viendrait le sien?... L'inflammable prévôt songeait à la plantureuse Mathurine avec laquelle il lui serait très doux d'aller aussi à Saint-Magloire, dût le roi de France ne pas y être.

Sur l'ordre de la duchesse, l'antique demeure des Lorraine-Nevers changea d'aspect. Les vantaux, depuis si longtemps fermés, s'ouvrirent au grand large et quelque chose du rayonnement intérieur se répandit sur sa façade, animant les vieux murs.

En effet, à bien examiner les maisons, on reconnaît que chacune a son langage propre, reflète en quelque sorte le caractère de ses habitants. Où était le deuil de Mme de Nevers, tout devait être fermé, froid comme l'était son cœur à elle.

Mais l'heure enfin venue de la résurrection, ce pal dont une veuve avait fait le tombeau de son bonhe pouvait s'ouvrir, comme son cœur, aux reflets les joi du dehors. Aussi fût-ce bientôt un va-et-vient à trave les mornes couloirs qui retentirent d'éclats de gaîté.

Force était aux deux fiancées de se dérober aux co pliments qui les assaillaient de toutes parts pour so ger à la toilette qu'elles allaient revêtir, et enfermée ensemble, elles restaient de longs instants à se conten pler, se demandant si elles vivaient dans un rêve, ou s la réalité était là, immanente et indiscutable, de leu bonheur chèrement acheté et si proche qu'elles n'osaien pas y croire.

Gonzague ne songea pas à profiter de cette circons tance, et ce fut miracle.

En cette heure d'émoi, il eût pu pénétrer à l'hôtel de Nevers sans être inquiété par personne, les gardiens fidèles s'étant éloignés, qui, pour préparer la fête, qui, pour se réjouir le verre en main. Cocardasse, comme bien on pense, était de ces derniers, il avait même entraîné avec lui Jean-Marie dans l'intention de le dresser à ce nouveau port. Pour ce qui est d'Henri et du marquis, ils étaient à parcourir la ville pour acheter à leurs fiancées de magnifiques parures.

Comme on le voit, la bande de Peyrolles eût pu pénétrer dans la place sans coup férir.

Des nuées de couturières, de bijoutiers, coiffeurs, parfumeurs, se présentèrent à l'hôtel, envoyés par le comte et le marquis. Quand ceux-ci revinrent, ils trouvèrent les deux jeunes filles parées pour l'autel, vêtues de leurs longues robes blanches, et belles comme le sont toutes, en ce jour, celles que l'amour transfigure, celles dont les lèvres ne murmurent qu'un mot, ce mot si doux même dans les langues les plus rudes.

Si les heures passaient lentement aux Tuileries, durant les longs discours du grand chancelier et de M.

d'Armenonville, combien brèves elles étaient à l'hôtel de Nevers!... Et tandis que Gonzague, attendant la nuit propice, profitait des ténèbres naissantes pour guider ses roués, l'épée en main, vers les plus sombres recoins du cimetière Saint-Magloire, Lagardère et Chaverny puisaient la lumière dans les regards de celles qu'ils aimaient et, de leurs doigts habitués aux besognes de guerre, achevaient de les parer.

Un peu après cinq heures du soir, trois carrosses de la cour pénétrèrent dans la cour d'honneur.

C'était une attention du roi. La galanterie de ce prince-enfant se montrait alors beaucoup plus raffinée qu'elle ne devait l'être, une fois l'âge venu.

Mme de Nevers monta dans le premier carrosse. Elle était toujours vêtue de noir, son deuil ne devant finir qu'avec sa vie; mais elle portait le front haut et la tête fière, consciente d'être approuvée par celui à qui elle obéissait, même au delà de la tombe.

Aurore et Flor prirent place auprès d'elle avec le comte de Lagardère et le marquis. Les autres carrosses s'emplirent successivement de tous ceux qui, ayant été à la peine, avaient contribué au triomphe. Il n'y avait plus de rang social. Passepoil avait lui-même choisi ses compagnons de route; il trônait entre Jacinta, la Basquaise et le belle Mme Liébault, et son visage jaune s'ensoleillait du reflet de celui de Mathurine, enfin retrouvée et placée en face de lui. Le cadet de Navailles avait pris autant de précaution pour mettre en voiture Françoise Berrichon et Madeleine Giraud, que si ces deux respectables dames eussent été duchesses de vingt-six quartiers.

— Té! ma caillou! disait le Gascon à son ami, Mlle Aurore elle a sa mère, mais le pétiou, eh donc! nous sommes sa seule famille?

Le cortège s'ébranla au claquement du fouet des postillons galonnés d'or et franchit à grand bruit la porte

massive auprès de laquelle, courbé en deux, saluait le Suisse, seul gardien laissé à l'hôtel. Tout d'abord quelques curieux se prirent à suivre les carrosses, sans savoir où ils allaient les mener, et par simple désœuvrement. Puis, le nom de Lagardère ayant été prononcé, chaque rue fournit un nouveau contingent à la suite des piétons, et ce fut un torrent humain qui se précipita vers Saint-Magloire.

Si les ivrognes ont un dieu, au dire du proverbe, les bavardes ne peuvent manquer d'en avoir un qui leur enseigne par avance le lieu où elles devront se rendre pour caqueter.

Immanquablament, nous eussions pu reconnaître au plus épais de la foule, nos commères de la rue du Chantre; elles clamaient toutes à la fois et se trouvaient avoir prédit le brillant avenir du mystérieux maître Louis. Comme autrefois, elles étaient venues là pour le voir mener au supplice et le charger de tous les crimes, elles s'y trouvaient maintenant dans l'intention de chanter ses louanges et célébrer son élèvement. L'opinion publique a de ces revirements soudains: celles qui eussent assisté avec le plus grand plaisir à une exécution jouaient des coudes pour être des premières à contempler le triomphe.

Béant, inondé de lumière projetée sur le visage de milliers de curieux, le porche de la petite église Saint-Magloire resplendissait et tout au fond scintillait l'autel, drapé de blanc, ceint de tout le clergé revêtu des plus riches ornements.

A l'extérieur de la nef, une haie de gardes-françaises jetait l'éclat de ses uniformes; les piques et les crosses sonnaient sur le sol; les carrosses s'arrêtèrent à la porte.

Comme Henri de Lagardère, donnant le bras à Mme de Nevers, gravissait lentement les marches, la sensation de deux lèvres se posant sur sa main lui fit baisser

les yeux. Sur le dernier degré était un pauvre vieux mendiant dont le regard fixé sur lui semblait resplendir d'une orgueilleuse admiration.

— Madame, vous permettez? fit Henri en s'arrêtant.

Et s'adressant au vieil indigent, il demanda :

— Qui es-tu?

— Moi, je vous ai bien reconnu, capitaine de Lagardère, chantonna la voix plaintive du pauvre. Je suis Carrigue.

— Toi, Carrigue? Ah! mon pauvre ami! Viens demain matin à l'hôtel, je te reprends avec moi. En attendant, sois heureux ce soir puisque je le suis moi-même.

Il lui tendit sa bourse; l'ancien chevau-léger la repoussa :

— Non, dit-il, votre main seulement, mon capitaine, et prenez garde à vous ce soir.

— Madame, dit Lagardère en reprenant sa marche, cet homme malheureux fut un vaillant soldat, et je l'avais sous mes ordres quand vous voulûtes bien faire un homme de cœur d'un officier frivole en remettant un enfant entre ses bras.

Carrigue, l'ancien sergent aux volontaires royaux avait surpris une bonne partie de la conversation échangée entre Gonzague et le mendiant qui avait réussi à pénétrer dans l'église, aussi veillait-il.

VII

L'ISSUE DE LA CEREMONIE

Les quatre fiancés dont le prêtre devait bénir l'union étaient agenouillés sur des coussins de velours au milieu du chœur; plus loin, derrière le balustre coupant la nef, priaient Mme de Nevers et Mélanie Liébault. La piété des autres témoins était moindre.

Tout à coup monta de la rue un bruit de voix qui s'engouffra sous la voûte. On entendit des pas de chevaux, des roulements de carrosses, le commandement bref des officiers à leurs hommes et, s'élevant à intervalles réguliers, des voix crièrent:

— Les mousquetaires! Les mousquetaires!

La foule était si compacte, si grand le nombre des voitures et le cortège si long qu'on avançait avec peine.

Le peuple de Paris ne s'attendait guère à voir si magnifique affluence, aussi, un héraut d'armes ayant lancé un cri: "Le roi, messieurs! Place au roi!" la cohue se pressa-t-elle plus fort pour voir descendre de carrosse ce souverain de la veille qu'accompagnaient le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le cardinal de Fleury et une nombreuse suite de princes et de princesses.

Une clameur d'allégresse jaillit de toutes les poitrines:

— Vive le roi!

Louis XV s'enhardit de ces ovations faites à sa petite personne et gentiment il salua. Alors tous ceux qui étaient là trépignèrent de joie et il sembla qu'une ère de bonheur s'ouvrait sur la France avec l'avènement de

ce prince auquel la passion populaire devait donner le nom de " Bien-Aimé."

Le clergé, rangé sur le seuil, attendait Sa Majesté et les cloches sonnèrent à toute volée. Elles chantaient Dieu, la royauté, la gloire de Lagardère; un seul homme, dissimulé à l'ombre du tombeau de Nevers, trouvait leur son odieux.

Le roi pénétra dans l'église. A sa suite, pendant près d'une demi-heure, on vit s'engager sous la baie lumineuse du porche, la longue théorie de ceux qui, après lui, tenaient dans leurs mains les destinées de la France; les ministres, les chefs suprêmes du Parlement et de l'armée, les sommités du clergé et de la magistrature, les hauts seigneurs portant en sautoir les grands cordons des ordres, le Conseil d'Etat en robe, tous ceux à qui était dévolu l'honneur de soutenir le trône de France, de porter l'épée ou la main de justice.

A la droite des fiancés, devant le banc d'œuvre dissimulé pour la circonstance et sous un dais de velours blanc fleurdelisé, un trône était dressé à l'intention de Louis XV, au pied du trône de Dieu. Avant d'y prendre place, le roi adressa un sourire au groupe formé par Lagardère et les siens.

Les prêtres entonnèrent les hymnes sacrées, égrenèrent dans la fumée de l'encens les psaumes d'allégresse; l'assistance se courba devant l'ostensoir d'or élevé au-dessus du tabernacle et, sur un signe de Louis XV, un diacre vint prendre son épée, une lame mince et souple dont la garde était enrichie de diamants, puis l'ayant sortie de son fourreau, il alla, après l'avoir baisée, la déposer sur l'autel.

Le curé de Saint-Magloire qui officiait, vieillard à la tête blanche, éleva deux doigts de sa main droite vers le ciel, bénit l'épée nue. Puis, la saisissant de la main gauche, il enfila sur la lame les quatre anneaux de Lagardère, d'Aurore, de Chaverny et de Flor et sa béné-

diction descendit de nouveau, unissant dans une mê prière ce qui était la force et la royauté de la tou puissance avec ce qui était la toute-puissance de l mour loyal et fort.

Puis, descendant les degrés de l'autel, le prêtre a porta les anneaux sur un plateau d'or. Le comte de L gardère en mit un au doigt d'Aurore, Chaverny, u autre au doigt de dona Cruz et ce fut Philippe d'Or léans qui présenta les deux autres à la veuve de Never pour qu'elle les mit elle-même aux mains loyales qu vaillamment avaient soutenu sa cause.

Ce n'étaient pas là cérémonies habituelles, mai Louis XV, qui se connaissait en rites, autorisait tou à cette heure. Le cardinal Fleury lui avait dit asse souvent: "Ce que Votre Majesté veut, Dieu le veut," pour qu'il n'en usât pas en cette circonstance.

On vit chose plus extraordinaire encore, quand le Régent amena le comte de Lagardère devant le prie-Dieu du roi et que celui-ci, reprenant sa propre épée des mains de l'officiant, la ceignit au flanc d'Henri, tandis que Philippe d'Orléans échangeait de même la sienne avec celle de Chaverny.

Aucun des assistants, même les maréchaux illustres, blanchis sous le harnais de guerre, dont les victoires avaient mis des lauriers au front de la France, n'eussent osé rêver tel honneur pour eux-mêmes.

Les têtes blanches, élevées aux suprêmes honneurs par le Roi-Soleil, ne l'avaient jamais vu glorifier un sujet de la sorte. Et pourtant nul ne songea que Louis XV outrepassait ses droits et les limites de la faveur; nul ne se crut rabaissé lui-même et conscient d'avoir mérité mieux ou même autant: Lagardère était Lagardère: il n'avait pas eu de devanciers, personne sans doute ne l'égalerait à l'avenir; ce que faisait Louis XV était bien fait!...

Un seul était confus de tant d'honneurs : c'était le comte lui-même...

Qu'avait-il donc fait pour mériter ainsi l'affection de son roi, l'estime de tous ?... S'il s'était institué le protecteur d'une enfant menacée, le défenseur d'une veuve éplorée, n'y trouvait-il pas aujourd'hui l'ultime récompense ?... S'il avait démasqué, pourchassé le crime, n'était-ce pas œuvre de justice et devoir d'honnête homme ?

Ce qu'il jugeait si simple pour lui était jugé sublime par les autres. S'il eût voulu s'en rendre compte, il lui eût suffi d'échanger un regard avec Mme de Nevers. Celle-là ne trouvait pas la récompense exagérée. A juste titre elle en était fière, non éblouie.

Il était une autre femme dont le visage rayonnait et qui s'abîmait dans une muette extase. Mélanie Liébault n'avait jamais prié avec une ferveur si grande, confondant dans ses invocations ardentes les deux couples dont le serment de dévouement, de fidélité et de tendresse était si ancien et tout à la fois si récent, et n'oubliant qu'elle seule.

Certaines âmes d'élite savent trouver encore pour elles-mêmes du bonheur dans le renoncement à ce qu'elles ont de plus cher : elles se sacrifient sans une arrière-pensée. C'est là une vertu qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Jamais un seul mot d'amour n'avait été prononcé entre la jeune femme et Lagardère ; ce qui les liait dans le passé et pour l'avenir, n'était qu'une amitié très loyale et très pure où le mal n'eût pu trouver racine.

Cependant, au moment de l'échange des anneaux, elle ne put s'empêcher d'élever à hauteur de ses lèvres sa main où brillait aussi une bague d'or glissée à son doigt par Lagardère lui-même. Elle la baisa avec passion et ferma les yeux pour vivre un instant son rêve, s'isolant ainsi de tout ce qui l'entourait et plongée, au

milieu de l'éblouissement des lumières, dans la n
mystérieuse et douce de son cœur.

Devant ses yeux repliés en une contemplation i
terne, Henri ne fut pas seul à passer dans sa glorieu
splendeur, elle vit aussi celle dont il était l'époux d
puis un instant, celle qui lui avait ouvert ses bras à ell
même en l'appelant : ma sœur.

Elle courba la tête, posa son front brûlant sur
dossier de son prie-Dieu et s'effaça toute devant le bo
heur de ceux qui l'admettaient à l'intimité de leur vi

Quand elle se releva, ses yeux eurent une expressio
de surprise, en apercevant, posé sur le feuillet de so
livre d'heures qui était resté ouvert sous ses doigts, u
papier plié en quatre dont elle ignorait la provenance

Son premier mouvement fut de le laisser tomber
terre sans avoir paru y prendre garde.

Il y avait autour d'elle quelques jeunes seigneurs e
l'un d'eux, frappé sans doute de sa beauté, avait pu
user de ce moyen de le lui dire. Elle le pensa et s'in-
digna qu'il eût choisi un tel lieu, une semblable cir-
constance et l'instant même où, plongé dans une médi-
tation profonde, elle était de tout son cœur et de toute
son âme avec les nouveaux époux.

Mais elle songea que le galant tentateur ne pouvait
savoir ce qui se passait en elle. Dans la crainte de ne
jamais la revoir ailleurs, ignorant que son mari était à
quelques pas derrière elle, il avait employé le seul
moyen qui fût à sa portée.

Il n'est jolie femme qui ne soit flattée d'être distin-
guée par un jeune homme d'agréable tournure et gen-
tilhomme à la suite du roi, à plus forte raison quand
cette jolie femme appartient à un Ambroise Liébault
et arrive de sa province. Sans être coquette, Mélanie
ne put s'empêcher cependant de sourire et la curiosité,
innée chez les filles d'Eve la poussa, non seulement à

ne pas jeter le papier, mais à le déplier en cachette pour le lire.

La lecture de ce poulet ne lui apporta sans doute pas ce qu'elle en attendait car sa joue devint livide.

Qu'était-ce?

Presque rien: cinq ou six lignes d'une écriture fine et serrée, inconnue d'elle, et dont les lettres se mirent à flamboyer devant ses yeux.

Elle eut grand'peine à lire jusqu'au bout, car un nuage obscurcissait sa vue, ses tempes et sa poitrine battaient avec force. Elle lut tout, cependant, puis glissant autour d'elle des regards inquiets, elle fit disparaître le billet dans son corsage.

De ce billet, voici quelle était la teneur:

" Vous ne me connaissez pas et vous n'avez pas à savoir qui je suis. Il me suffit à moi de ne pas ignorer que la vie du comte de Lagardère vous est aussi chère que la vôtre. Lorsque le roi et le duc d'Orléans s'apprêteront à se retirer, rendez-vous seule et en toute hâte au tombeau de Philippe de Nevers, en suivant le côté gauche de l'église... N'hésitez pas, il y va de son existence à lui! "

Hésiter?... L'en croyait-il donc capable, le mystérieux auteur de cet écrit? Il faisait appel à un sentiment secret dont elle croyait avoir suffisamment enterré les manifestations au plus profond d'elle-même. D'où tenait-il ce savoir et qui était-il?... Elle n'avait pas à le chercher puisqu'il l'avait dit; à coup sûr c'était un ami, et cet ami, désespérant de pouvoir arriver jusqu'au comte pour le prévenir, s'adressait à elle.

— Il y va de son existence! se répétait-elle avec une indescriptible émotion. Quoi qu'il arrive, je suis prête; j'irai au rendez-vous, dussé-je payer de ma vie le salut du comte.

La cérémonie fut longue à s'achever. Pendant toute

sa durée, la vaillante femme se crut comme sur des charbons ardents.

Louis XV se leva enfin, s'inclina devant l'autel, salua de la main les nouveaux époux et, au milieu de ses mousquetaires qui formaient la haie, suivi de Philippe d'Orléans et des princes, il se dirigea vers le portail.

Dès qu'elle eut vu ce mouvement s'esquisser, Mélanie Liébault se glissa à travers les rangs pressés et ce fut par miracle qu'elle pût parvenir jusqu'au porche avant le roi lui-même.

Arrivée là, sa taille svelte se détachant en ombre sur le fond lumineux de la nef, elle s'arrêta une seconde pour interroger le parvis autour d'elle. Elle ne vit rien sinon deux rangs de mendiants agenouillés sur les degrés et dans toutes les rues avoisinantes, des milliers de curieux contenus par les gardes-françaises.

Celui qui l'attendait ne pouvait être là.

Elle descendit rapidement les marches, traversa la cohue des mendiants et s'élança, de toute la vitesse de ses jambes, vers l'endroit indiqué.

Cependant, pour donner un dégagement plus facile à la foule massée dans l'église, on venait d'ouvrir une porte latérale, auprès de laquelle, pendant la cérémonie, s'étaient tenus les prévôts, Berrichon et Antoine Laho.

Frère Passepoil, nous ne pouvons faire passer ce Normand pour un saint, avait occupé les loisirs, à lui laissés par la cérémonie, en ne perdant pas des yeux Mme Liébault dont le physique lui agréait fort et pour laquelle il professait, sans oublier pour cela Mathurine, une dévotion analogue à celle vouée à Lagardère par la jeune femme.

Dans ces conditions, il lui avait été aisé de constater le trouble de Mélanie, sans pour cela en connaître la cause.

— Il faudra veiller sur elle, afin qu'il ne lui arrive rien de mauvais, s'était-il dit.

Il y veillait donc, sans oublier d'avoir toujours un œil ouvert sur les nouveaux époux et sur Mme de Nevers.

Dans sa logique de Normand, matois et rusé, l'absence de Gonzague ou de quelqu'un des siens ne lui disait rien de bon.

Aussi, par un pressentiment, qui puisait sa source dans sa défiance, s'attendait-il à ne pas voir le mariage s'achever sans un événement imprévu.

La précipitation mise par Mélanie, à gagner la porte principale, ne lui échappa pas plus que l'inquiétude peinte sur son visage.

Ce devait être là le prélude de faits très graves.

Il le conjectura.

Pourtant la pensée ne lui vint pas un seul instant qu'elle pouvait trahir Lagardère pour aller prévenir Gonzague et, suivant une notion plus exacte des choses, il fut persuadé qu'on venait de lui tendre un piège dans lequel elle allait tomber.

La petite porte s'étant ouverte devant lui, il dit à Laho de rester là et de veiller, lui recommandant de venir les chercher au plus vite s'il apercevait quelque chose d'anormal.

Puis il entraîna Cocardasse et Berrichon au dehors.

— Vite! vite! s'écria-t-il. suivons Mme Liébault.

La porte, par laquelle ils étaient sortis, s'ouvrant du côté opposé à celui vers lequel s'était dirigé la jeune femme. ils savaient ne pas devoir la trouver là.

Mais. comme ils n'avaient pas de temps à perdre, ils se précipitèrent tête baissée, de façon à contourner l'église, en passant devant le porche par où elle était sortie.

Sa Majesté arrivait en haut des marches avec le duc d'Orléans.

Tous deux s'arrêtèrent. en voyant courir ces trois hommes lancés à toute vitesse.

— Chasse-t-on de nuit? demanda le roi dont l'
meur était charmante.

— Je ne sais, Sire, répondit le prince le front pli-
Il me semble avoir reconnu l'un au moins des de
maîtres d'armes dévoués à Lagardère.

La foule des grands seigneurs et des dames évacua
lentement la nef.

Le comte et Chaverny se tenaient debout auprès
leurs femmes, attendant le moment propice pour le
donner le bras et les conduire à leurs carrosses, dès qu
Louis XV lui-même serait remonté dans le sien.

Un rayon de joie, une noble expression de fierté, i
luminaient la belle tête de Lagardère.

Enfin Mlle de Nevers lui appartenait; sa mère l
lui avait donnée et le ciel venait de consacrer cett
union depuis si longtemps attendue.

C'était le couronnement de son rêve, le fruit de se
peines à présent oubliées, le but accompli de sa vie.

Et cependant une sombre pensée traversa son esprit
Philippe de Mantoue l'avait mis au défi d'unir sa
destinée à celle de la fille de Nevers.

L'union était consommée, à la face de tous, Gonza-
gue excepté, car Gonzague n'avait pas osé venir.

Un sourire de mépris plissa les lèvres du comte.

Il toucha l'épaule d'Aurore qui se leva, rayonnante,
belle comme la plus belle des vierges, en sa longue robe
blanche.

Elle prit le bras de son mari et, suivis de Chaverny
et de Flor, ils descendirent à leur tour la nef jusqu'au
portail.

Leur surprise fut grande d'y voir arrêtés, Sa Majesté
et Son Altesse Royale.

— Attendez, leur dit Philippe d'Orléans. Il se passe,
aux alentours, une chose insolite; je vais envoyer des
gardes.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, un mendiant, le

même qui avait glissé le billet de Gonzague sur le livre d'heures de Mélanie Liébault, essaya de s'approcher du comte.

Il ne put y parvenir, les amis de celui-ci s'étant aussitôt groupés autour de lui après l'avertissement du prince.

Alors il manœuvra d'une autre façon, se faufila comme une couleuvre et réussit, en allongeant le bras, à introduire un fragment de papier dans la main d'Aurore elle-même.

Celle-ci se retourna brusquement à ce contact, mais elle ne vit rien autour d'elle, sinon des figures amies, et seulement alors elle s'aperçut qu'elle froissait dans ses doigts quelque chose.

Elle regarda, tendit le papier à son mari et sentit tressaillir celui-ci, dont le regard enflammé venait de parcourir les lignes écrites sur l'avis arrivé à sa destination de si étrange façon.

Toutes les têtes étaient tournées vers lui, y compris celle du roi; le comte, d'une voix frémissante de colère, se mit à lire tout haut:

"Lagardère, l'heure a sonné! Quand ce mot arrivera entre tes mains, j'aurai déjà fait une victime parmi les tiens... Tant pis, si je commence par les femmes; dans une seconde il sera trop tard pour sauver Mme Mélanie Liébault."

C'était signé:

"Gonzague."

VIII

APRES LES VALETS L'MAITRE!

Lagardère, après avoir lu, tendit anxieusement l'
reille.

Tout ceux qui l'environnaient, la poitrine haletant
demeurèrent muets en même temps.

Il y avait autour de lui de l'admiration et de l
crainte, car sa pâleur était telle, qu'on sentait gronde
en lui une de ses colères blanches, colères effroyable
auxquelles rien, jusqu'alors, n'avait pu résister.

Un cri d'angoisse, déchirant, lugubre, issu de la bou
che d'une femme, arriva du fond des ténèbres:

— Lagardère!... Au secours!

Ambroise Liébault tomba, défaillant, entre les bras
de Laho, en gémissant d'une voix étranglée:

— Ciel!... c'est ma femme qu'on égorge!...

Aurore avait blêmi.

Cependant, loin de trembler, écartant sa mère dont
les bras voulaient l'enserrer, les yeux étincelants de cou-
rage et de force surhumaine, elle étendit la main vers
l'endroit d'où étaient partis les appels et dit:

— Va, Henri!

Au loin, d'autres voix appelèrent:

— A nous!... A nous!...

— Ce doit être un piège, pensa tout haut le roi. Mon-
sieur de Lagardère, nous vous défendons d'y aller seul.

Mais peut-on arrêter la foudre?

La scène qui suivit n'eut pas la durée d'une seconde.

Après avoir serré sa femme sur sa poitrine, le comte

fit rentrer au fourreau, d'un geste hautain, vingt épées de gentilshommes qui voulaient être à ses côtés dans la lutte qu'on prévoyait.

— Pas ne m'est besoin d'aide, dit-il d'une voix calme. Des torches seulement... L'heure attendue depuis vingt ans va sonner.

Et s'inclinant devant le roi, qui voulait s'opposer à ce qu'il croyait être une folie, il prononça lentement :

— Que Votre Majesté me pardonne !

Alors, l'épée haute, traversant les groupes pressés sur le parvis, à la façon d'un boulet, il disparut dans la nuit.

Et un frisson courut sur l'épiderme de tous, en l'entendant adjurer le mort dont le tombeau était proche.

— Regarde-moi, Nevers !... J'y suis !... J'y suis !...

— Que Votre Majesté le laisse faire, murmura le duc d'Orléans à l'oreille du roi. L'épée qu'elle vient de lui donner va recevoir le baptême du sang et servir à une noble cause.

Louis XV avait les lèvres serrées. Machinalement, sa main se portait à la garde de son épée. N'eût été la majesté et le sang-froid auxquels l'astreignait son rang, il eût tiré son arme, l'héroïsme étant contagieux.

En un instant, l'église, naguère si brillamment illuminée, était devenue sombre, tous, gentilshommes et magistrats, prêtres et grandes dames, ayant été dégarnir les candélabres de leurs lampes et de leurs flambeaux. Philippe d'Orléans saisit une torche aux mains d'un mousquetaire et, l'élevant au-dessus de sa tête, il dit à haute voix, pour être entendu de tous :

— Si Votre Majesté veut voir comment se venge un homme de cœur, elle n'a qu'à venir.

Eclairant la marche de Louis XV et suivi de plus de trois cents personnes, le prince descendit les degrés de l'église Saint-Magloire et s'engagea dans le cimetière.

Mélanie Liébault, cherchant à se reconnaître dans le

dédale des allées et des sépultures, fouillant des ye l'obscurité presque complète et se guidant avec pei vers le tombeau de Nevers, avait senti tout à coup u puissante étreinte enserrer ses bras et paralyser s mouvements.

En même temps, une main vigoureuse s'était abatt sur ses lèvres l'empêchant de crier. Pour l'instant, el devait encore se taire; dans quelques minutes, on l forcerait à appeler malgré elle.

Plusieurs hommes venaient de surgir autour d'elle elle pouvait compter leurs silhouettes dans l'ombre: il étaient sept. Ils la couchèrent sur le sol, après l'avoi bâillonnée, et veillèrent silencieux.

Ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'étaient pas seuls dans le cimetière. Le sable des allées criait sous des pas précipités.

Peyrolles arracha le bâillon de sa victime:

— Appelle maintenant le roi, gronda-t-il d'une voix sourde. Nous sommes ici pour le tuer...

Infernal génie du mal, le factotum de Gonzague avait fort bien deviné qu'il lui serait difficile de faire appeler le comte par cette petite bourgeoise si celle-ci pouvait le croire en danger. Aussi avait-il inventé cette fabuleuse menace de régicide, sachant Lagardère seul capable d'accourir le premier à son secours.

Cependant Mme Liébault serra les lèvres.

Croyant savoir maintenant quelle était l'auguste victime pour laquelle avait été dressé ce guet-apens, sa résolution fut de mourir plutôt que de desserrer les dents.

Cet héroïsme imprévu exaspéra Peyrolles; ses poings se crispèrent de rage:

— Vipère, tu crieras quand même, rugit-il en tirant son poignard.

La jeune femme vit luire la lame et ne fit pas un mouvement.

Mais les pas se rapprochaient très vite. Il lui sem-

bla entendre un juron de Cocardasse. Alors, par un effort surhumain, repoussant l'homme qui la maintenait étendue à terre elle se trouva debout.

— Ce sont eux, ils nous cherchent, grommela l'intendant. Heureusement, ce bavard Cocardasse trahit toujours sa présence.

— Où est le prince?... demanda Nocé.

— A son poste!... Vous le verrez quand il faudra... En garde, messieurs, voici le choc.

Et comme M. de Peyrolles allait se préparer lui-même à chercher la position la moins dangereuse, il aperçut Mélanie qui d'un mouvement rapide avait rassemblé ses jupes et commençait à fuir...

D'un bond, il fut sur elle.

— Tais-toi, maintenant, gronda-t-il en lui donnant de son poignard dans la poitrine.

La jeune femme tomba sur la pierre angulaire d'un mausolée, mais, miracle d'énergie, à présent qu'on lui ordonnait de se taire, se figurant le roi en danger, elle comprima sa blessure de ses deux mains et lança cet appel:

— Lagardère!... Au secours!

C'avait été, on le sait, le premier cri entendu par Henri et ceux qui l'entouraient.

Il avait frappé douloureusement aussi les oreilles des prévôts:

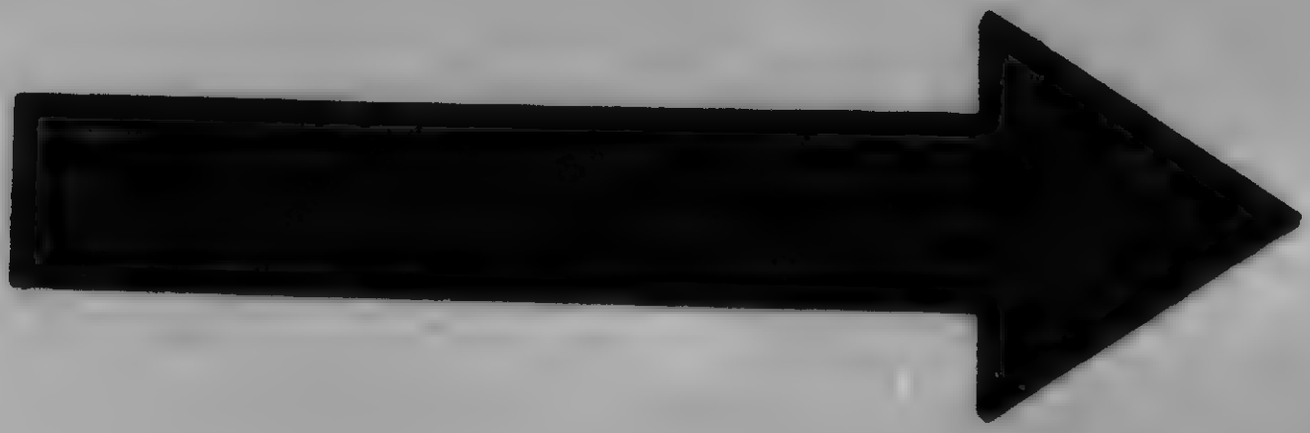
— Sandiou!... hurla Cocardasse en bondissant, nous arrivons trop tard!...

— C'est à savoir, se contenta de répondre Passepoil.

Et les deux braves reprirent leur course, buttant contre les croix, se choquant aux entourages des sépultures, glissant sur les dalles et se relevant pour courir encore.

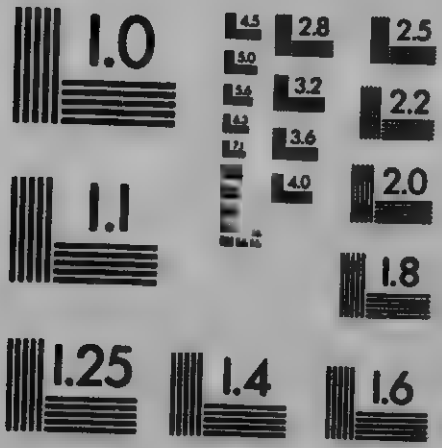
Enfin, ils arrivèrent.

Un corps de femme était étendu sur le sol et, derrière, sept lames se rangeaient en ligne. Il faisait nuit



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

noire, mais quelques rares points lumineux indiquai
les lames d'acier.

Dans les ténèbres, les prévôts virent s'estomper seu
ment une barrière humaine. Ils savaient de quels cor
elle était faite. Pour tuer, il n'est pas besoin d'y
clair, et, quand même il est des coups qui portent, ceu
qui tombent trouvent moins étarnge le passage de
lumière aux ténèbres éternelles. C'était le principe d
Gascon, jamais sérieux.

Ce fut alors qu'à leur tour, les prévôts crièrent en
semble :

— A nous!... A nous!...

Ils n'avaient pas le droit de tuer Gonzague san
qu'Henri fût là et ils savaient bien qu'il allait venir.
En attendant, il leur était bien permis d'éclaircir le
rangs des sous-ordres.

Ramassés en boule, la garde bien assurée dans la
main, ils se ruèrent à l'assaut du mur vivant.

Les épées se choquèrent dans la nuit. Des étincelle
jaillirent des lames et des yeux. L'obscurité était si
épaisse que les adversaires se trouvaient parfois corps
à corps et n'osaient frapper par crainte de toucher un
ami.

Seul de tous, ne pouvant se taire, Cocardasse indi-
quait sa présence en lançant de vibrants jurons.

En élève respectueux, de temps à autre, Jean-Marie
Berrichon essayait bien aussi de faire chorus, mais à la
sourdine, car il préférait se taire comme Passepoil, son
autre maître.

A cinquante pas plus loin, Philippe de Mantoue, ac-
coudé à une balustrade de fer forgé, écoutait le bruit
de la lutte et demeurait immobile. Aux voix il s'était
bien rendu compte que Lagardère n'était pas encore là,
et il désirait se conserver pour cet unique adversaire.

La nécropole s'emplissait de bruit. De tous côtés on
voyait courir des torches; elles approchaient. Soudain

les prévôts ressentirent une commotion. Un ouragan venait de tomber près d'eux.

— A la rescousse mon péquiou! hurla le Gascon enthousiasmé.

— J'y suis! répondit Lagardère dont la voix avait des sonorités de métal.

Et il ajouta en tombant en garde:

— Entends-moi, Nevers, et regarde ton vengeur.

Chaverny accourait. La mêlée devint terrible. Ceux qui les avaient suivis avec des torches étaient encore loin derrière.

Philippe de Mantoue dégaina, mais il resta en place. D'après les ordres donnés, ses roués devaient se rabattre sur lui, amener le comte peu à peu jusqu'à portée de son épée. Lui s'était réservé de surgir au dernier moment pour donner le coup fatal, par devant ou par derrière.

A l'endroit pourtant où avait lieu le combat, des hommes tombaient. Taranne avait été le premier; bientôt de Batz s'abattit sur la face, les bras en croix, en lançant un "sacrament!" d'agonie.

Oriol défendait sa peau et pour la première fois de sa vie peut-être il était brave; la bravoure du désespoir, engendrée par la peur!

A la lueur d'une torche qui s'avançait, il vit devant sa poitrine la pointe de Berrichon et la menace lui parut si proche que, pour ne pas mourir encore, il trouva le moyen de tuer. Le pauvre petit Jean-Marie oscilla sur lui-même et s'abattit, la gorge traversée de part en part par la lame naguère vierge de l'adorateur de la Nivelle.

Françoise Berrichon avait bien souvent répété à son petit-fils que le métier de prévôt est un mauvais métier... On n'évite pas son sort.

Les flambeaux étaient encore trop loin, mais les assaillants commençaient à se voir en formes indécises.

Montaubert croula en râlant et Peyrolles agonisan s'effondra en travers, avec un bruit d'os qui se ch quent.

Passepoil avait vu tomber Berrichon; il le vengea e clouant au sol l'ex-traitant qui eût de beaucoup préfé ré rester à la Bastille. Chaverny venait d'envoyer L Vallade rejoindre ses ancêtres.

Tous les roués de Gonzague étaient couchés entre le tombes.

Cocardasse les compta du doigt et dit:

— Ils sont six... Le compte y est!

— Ah! gronda le comte, lui seul manque... Faites silence et laissez-le venir.

Sur son ordre, Passepoil se porta en arrière pour arrêter les porteurs de torches. Pendant ce temps, penché sur le corps de Mme Liébault, Henri posait la main sur son corsage taché de sang, à la place où devait battre son cœur.

— Elle vit! murmura-t-il en se redressant.

En avant, la nuit était opaque; Lagardère attendit quelques minutes, s'avança de dix pas et prêta l'oreille. Quelqu'un marchait tout près, il l'eût juré. Dans le profond silence il pouvait compter les pas de celui qui s'avançait vers lui d'une marche tâtonnante.

Gonzague, n'entendant plus rien, s'était inquiété. Pourquoi ses roués ne l'avaient-ils pas rejoint?

Les minutes lui paraissant longues comme des siècles, il quitta sa place, fit quelques pas avec précaution. Il croyait voir de tous côtés ses compagnons debout. Chaque tronc d'arbre prenait pour lui une forme humaine.

— Holà! Peyrolles! fit-il à voix basse, est-ce donc fini déjà?

Le silence lui répondit. Il donna du pommeau de son épée contre cette forme sombre qu'il avait prise pour

le factorum. L'épée rencontra le bois vermoulu d'un cyprès mort.

— N'y a-t-il personne? reprit-il, sont-ils partis sans moi?

Il crut entendre une voix qui répondait non; mais il n'était pas sûr parce que son pied faisait crier des feuilles sèches. Une seconde rumeur naissait un peu plus loin, s'enflait du côté du porche de Saint-Magloire et de la rue des Deux-Eglises. Un blasphème s'étouffa dans la bouche de Gonzague.

— Je vais savoir! s'écria-t-il en faisant un mouvement pour se diriger vers le bruit.

Mais devant lui se dressa une grande ombre, et cette fois ce n'était pas un arbre mort. L'ombre avait à la main une épée nue.

— Où sont-ils? où sont les autres? demanda Gonzague, où est Peyrolles?

L'épée de l'inconnu s'abaissa pour montrer le pied du mur de la chapelle et il dit:

— Peyrolles est là!

Gonzague se pencha et poussa un grand cri. Sa main venait de toucher le sang chaud.

— Montaubert est là! continua l'inconnu en montrant un massif de cyprès.

— Mort aussi? râla Gonzague.

— Mort aussi!

Et, poussant du pied un corps inerte qui était entre lui et Gonzague:

— Taranne est là... mort aussi!

La rumeur grandissait. De tous côtés on entendait des pas qui approchaient et la lueur des torches apparaissait derrière les tombes.

— Lagardère serait-il donc embusqué quelque part? fit Gonzague dont les dents grinçaient.

Il recula d'un pas pour fuir sans doute, mais une

rouge clarté brilla derrière lui, éclairant en plein tou à coup le visage de Lagardère.

Il se retourna et vit Chaverny et Cocardasse. Passe poil faisait signe à ceux qui portaient des torches d'ap procher.

Les cadavres sortirent de l'ombre.

Des flots de lumière jaillirent et Gonzague reconnut le duc d'Orléans, un flambeau à la main, conduisant le roi de France. Derrière eux tous ceux qui avaient assisté au mariage.

Il entendit le prince qui disait :

— Que personne ne franchisse les murs de cette enceinte !... Des gardes partout !

— Par la mort-Dieu ! fit Gonzague qui eut un rire convulsif, on nous octroie le champ clos, comme au temps de la chevalerie !... Philippe d'Orléans n'est plus Régent : il ordonne et toujours l'enfantelet obéit... mais une fois en sa vie, il se souvient qu'il est fils de preux ! soit ! attendons les juges du camp !

En parlant ainsi, traîtreusement, et tandis que Lagardère répondait : "Soit, attendons." Gonzague, se fendant à l'improviste, lui porta sa rapière au creux de l'estomac.

Mais une épée, dans de certaines mains, est comme un être vivant qui a son instinct de défense.

L'épée de Lagardère se releva, para et riposta.

La poitrine de Gonzague rendit un son métallique. Il portait toujours sous ses vêtements une cotte de mailles : elle avait fait son effet. L'épée de Lagardère, qui était l'épée du roi de France, un bijou d'enfant, vola en éclats.

Sans reculer d'une semelle, le comte évita d'un haut-le-corps le choc déloyal de son adversaire, qui passa outre dans son élan. Lagardère prenait en même temps la rapière de Cocardasse, que celui-ci tenait par la pointe.

Il la connaissait : c'était lui qui en avait trempé et ciselé la garde à Pampelune, quand il s'appelait don Luiz el Cincelador, et il se souvenait avoir dit jadis à Cocardasse :

— Garde-la-moi ; un jour je te la demanderai.

Dans ce mouvement, les deux champions avaient changé de place : Lagardère avait derrière lui Chaverny et les deux maîtres d'armes ; Gonzague, que son élan avait porté presque en face de la chapelle funèbre, tournait le dos à Sa Majesté et à Son Altesse Royale, qui approchaient avec leur suite.

Les deux adversaires se remirent en garde. Ce Gonzague était une rude lame et n'avait à couvrir que sa tête, mais Lagardère semblait jouer avec lui. A la seconde passe, la rapière de Gonzague sauta hors de sa main.

Comme il se baissait pour la ramasser, Lagardère mit le pied dessus.

— Ah ! comte !... fit le roi.

— Sire, répondit Lagardère, nos ancêtres nommaient cela le jugement de Dieu. Nous n'avons plus la foi, mais l'incrédulité ne tue pas plus Dieu que l'aveuglement n'éteint le soleil.

Philippe d'Orléans parlait bas avec le roi, les princes et les ministres.

— Il n'est pas bon, dit le président de Lamoignon lui-même, que cette tête de prince tombe sur l'échafaud.

— Voici le tombeau de Nevers, reprit Henri, et l'expiation promise ne lui manquera pas. L'amende honorable est due. Ce n'est pas mon poing tombant sous le glaive de la justice qui la donnera, comme celui-ci l'espérait : une main ne suffit pas, il faut un homme !

Il ramassa l'épée de Gonzague.

— Que faites-vous ? demanda encore le roi.

— Majesté, répliqua Lagardère, cette épée a frappé

Nevers; je la reconnais... cette épée va punir l'assassin de Nevers!

Il jeta la rapière de Cocardasse aux pieds de Gonzague, qui la saisit en frémissant.

— As pas pur! grommela Cocardasse, auquel cet échange fit faire la grimace. Le troisième coup abat le coq.

Tous ceux qui, l'après-midi, avaient assisté au lit de justice aux Tuileries, par le roi Louis XV, étaient là rangés en cercle; c'était un lit de justice autrement grandiose, celui qui se tenait à cette heure dans le cimetière Saint-Magloire.

Les champions tombèrent en garde et le Régent lui-même leva sa torche plus haut pour éclairer le combat. Philippe d'Orléans voulait montrer au roi les visages des deux adversaires pendant la lutte.

— Attention à la cuirasse! murmura Passepoil derrière Lagardère.

Il n'était pas besoin. Lagardère s'était transfiguré tout à coup. Sa haute taille se développait dans toute sa richesse; le vent déployait les belles masses de sa chevelure et ses yeux lançaient des éclairs.

Il fit reculer Gonzague jusqu'à la porte de la chapelle.

Puis son épée flamboya en décrivant ce cercle rapide que donne la riposte de prime.

— La botte de Nevers! firent ensemble les deux maîtres d'armes.

Et le Gascon ajouta plus bas:

— Après les valets, le maître!... Le pitchoun il l'avait bien dit.

Gonzague s'en alla rouler mort aux pieds de la statue de Philippe de Lorraine avec un trou sanglant au front.

Mme la duchesse de Nevers et Flor, la nouvelle Mme de Chaverny, soutenaient Aurore qui elle aussi avait

voulu voir l'issue du combat. A quelques pas de là, un chirurgien bandait la blessure de Mélanie Liébault.

Lagardère se tenait debout au milieu des groupes, les yeux fixés sur la face convulsée de son ennemi mort.

— Henri, dit la duchesse, voici la fille de Nevers, votre femme. Unis au pied de son tombeau, je vous bénis.

Le jeune roi Louis XV prit la main d'Aurore, la baisa et la mit dans la main d'Henri. Il était trop ému pour pouvoir prononcer une parole.

Philippe d'Orléans contempla quelques instants la statue de marbre sous laquelle dormait éternellement celui qui avait été le compagnon de sa jeunesse.

Puis il serra la main du comte et, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, il lui dit ce seul mot :

— Merci.

Lagardère à son tour posa son regard sur l'image et l'y tint pendant quelques secondes étrangement fixé.

Enfin il l'en détacha pour le lever vers le ciel, et brisant sur son genou l'épée encore rouge du sang de Gonzague, il en jeta les tronçons au pied du mausolée en prononçant d'une voix vibrante :

— Grâce à Dieu, Nevers, j'ai tenu mon serment !

FIN DE LA CHASSE AUX TRAITRES.

LE

Sergent Belle-Epée

LE FILS DE LAGARDERE

PREMIERE PARTIE

LE SERGENT BELLE-EPEE

I

EN CHASSE

L'heureuse issue de la bataille de Fontenoy venait de faire tomber en notre pouvoir les plus belles et les plus riches villes de Flandres.

Aussitôt la paix conclue (août 1745) Louis XV, délaissant momentanément les plaisirs de la Cour, s'était empressé d'accourir visiter nos nouvelles conquêtes afin de juger par lui-même de leur importance.

Puis, impatient de se retrouver aux pieds de madame d'Etioles, sa nouvelle favorite, l'amoureux monarque était reparti en toute diligence pour Paris.

L'armée s'était alors établie près d'Ostende, comme étant l'endroit qui lui offrait le plus d'avantages pour camper jusqu'à l'hiver sur le théâtre de ses exploits.

Jours de liesse pour les soldats qui, après la campagne fatigante qu'ils venaient de tenir, pouvaient enfin

reprendre un peu haleine et jouir d'un repos bien
gné.

Mais s'ils avaient ainsi le loisir de se livrer s
contrainte aux nombreuses distractions de la vie
camps, un léger oubli commis par le roi, avant son
part, jetait une ombre au milieu de cette riante ex
tence.

Louis qui, en effet, s'était occupé avec la plus gran
sollicitude d'assurer le bien vivre aux officiers de to
grades, avait totalement négligé d'agir de même e
vers les troupes. De sorte que ces dernières n'éta
payées que très irrégulièrement, c'est-à-dire suivant
bon plaisir des Intendants de la guerre, et n'ayant pl
la ressource de réquisitionner comme au temps des ho
tilités, se trouvaient assez souvent réduites à la portio
congrue et quelquefois même à moins.

Aussi les hommes, lorsque leurs dents devenaien
trop longues, usaient-ils d'expédients divers pour s
procurer le nécessaire.

Un de ceux auxquels, dans ces phases critiques, il
avaient recours le plus fréquemment était la chasse.

Les environs récélaient du gibier en grande quantit
et quelques grains de plomb suffisaient pour garni
abondamment les bissacs.

Seulement, comme à l'époque où commence cett
histoire, il y avait déjà deux mois qu'on courait le
bois et les plaines limitrophes, ceux-ci, à peu prè
dépeuplés de leurs hôtes fourrés ou emplumés ne four-
nissaient plus qu'un maigre contingent de provision
et, la plupart du temps, les chasseurs, pour ne pas ren-
trer bredouilles étaient forcés de pousser au loin.

Tous n'en avaient pas le courage et beaucoup en-
core risquaient la chance dans les parages les plus pro-
ches, heureux quand ils parvenaient à tirer quelque
malheureuse bête égarée sous leurs pas.

Un soir du mois d'octobre, un soldat, voulant tenter

un de ces hasards cynégétiques, quittait le camps vers sept heures de relevée et s'engageait sur la route qui conduit d'Ostende à Dendermonde.

C'était un homme de haute taille, à la moustache rude et grisonnante et dont les traits ne manquaient pas d'énergie.

Il était assez bizarrement accoutré.

Son vêtement, se composait d'une veste à plastron de cuir roux, d'un haut de chausses en gros draps gris rapiécé en maints endroits, de fortes bottes qui lui montaient jusqu'au-dessus des genoux et, enfin, d'un feutre à larges bords dont la ganse maintenant une plume de corbeau dressée fièrement vers le ciel.

En outre, à son flanc, battait une longue et solide rapière dont l'extrémité traînait sur le sol en sonnant la ferraille, et dans son ceinturon était passé un de ces pistolets à canon évasé, alors fort à la mode.

Cet équipement hétéroclite sentait le soudard d'une lieue, mais seyait si parfaitement à celui qui le portait qu'on eût eu de la peine à se figurer l'un sans l'autre.

Ce soldat, disons-le tout de suite, n'était rien moins que mons Cocardasse *junior*, maître en fait d'armes et expert en coups subtils et bottes secrètes.

Pour le moment, Cocardasse n'exerçait pas sa noble profession. Des raisons que nous connaîtrons plus tard l'avaient obligé à se mettre au service du roi de France, et depuis tantôt trois ans il guerroyait le ci de là, enrôlé dans les armées à titre de volontaire.

Donc notre homme suivait la route en question, se dirigeant ostensiblement vers un petit bois de chênes qu'on apercevait à une courte distance et qui venait presque en bordure du chemin.

Cette route était une véritable voie flamande. De chaque côté s'alternaient à l'infini des houblonnières et des carrés d'orges en pleine maturité qui dégageaient

d'âcres senteurs bien faites pour réjouir l'odorat tout bon habitant des Flandres.

Mais Cocardasse, né sur les bords de la Gironde, goûtait guère ces parfums essentiellement locaux.

Les narines pincées, la lèvre dédaigneuse, il se blait même en être offusqué et c'était d'un regard m prisant qu'il contemplait ces richesses de la nature.

— Les triples sots, finit-il par murmurer à un m ment, — comme s'il n'auraient pas mieux fait de pla ter de la belle et bonne vigne, au lieu de toutes c herbes puantes et inutiles.

Et il accélera son allure afin que ses sens n'eussent souffrir que le moins longtemps possible.

Bientôt il atteignit les premiers arbres du bois.

— Allons, dit-il alors à mi-voix en s'arrêtant et tirant son pistolet de sa ceinture, — tâchons d'être plu heureux qu'hier, car mon estomac *il* se sent aussi vi que la cervelle de M. de Soubise, et s'il me fallait jeû ner encore aujourd'hui j'aimerais mieux, je crois, a ler couper quelques paires d'oreilles à ces couquinass d'Ostendais pour en faire un plat de ma façon.

Sur ce, il glissa une balle dans le canon de son arm et reprenant sa marche en avant il ajouta :

— Chien de pays! Jamais rien à se mettre sous l dent, pas la plus petite goutte de liquide à ingurgiter si ce n'est de l'eau claire ou cette boisson jaune et amè re comme chicotin, dont la vue seule me donne des nau sées!....

Ah! pauvre Cocardasse! que de franches lippées il te faudra faire à ton retour en France pour oublier ce mauvais temps! Que de fines fioles de Bourgogne il te faudra accoler pour....

Il n'acheva pas sa phrase et demeura soudain en arrêt les yeux fixés à terre à dix pas devant lui.

Il venait d'apercevoir sur la lisière de la chênaie un

superbe garenne qui, sans souci de son voisinage, broutait tranquillement une touffe de fenouil.

— Té vé! exclama-t-il en sourdine pendant que sa bouche se fendait en un large sourire, — voilà une bestiole qui, je pense, remplacera avantageusement les oies de Messieurs les bourgeois d'Ostende...

Attends un peu, mon mignoun, je vais te faire cadeau d'une dragée que tu n'auras pas besoin de croquer.

Et aussitôt braquant son pistolet sur le rongeur, il l'ajusta avec soin; puis pressa la détente.

Mais à cet instant précis une détonation, précédant celle de son arme d'un quart de seconde à peine, se fit entendre à l'intérieur du bois.

— Qué! un camarade qui chasse aussi par là, fit-il un peu surpris. — Eh! bien! se reprit-il satisfait, je lui souhaite ma chance... et surtout mon coup d'œil, car le pauvret il a été joliment touché, me semble.

En effet, le garenne gisait sur le sol, la tête fracassée et se débattait dans les derniers spasmes de l'agonie.

Cocardasse s'avança alors pour ramasser son butin.

Déjà il se baissait pour s'en saisir, lorsqu'une main s'abattit sur la bête avant la sienne, en même temps qu'une voix disait:

— Eh! l'ami! laissez donc ce gibier, je vous prie; vous n'y avez aucun droit, puisque c'est moi qui l'ai jeté bas.

— Vivadious! s'écria Cocardasse stupéfait en relevant la tête pour voir quel était l'audacieux qui osait lui disputer le fruit de sa chasse.

Devant lui se tenait un jeune homme d'une figure charmante, et auquel l'uniforme des gardes françaises, dont les manches portaient de luisants galons de sergent, allait à miracle.

Il le considéra un moment séduit par sa gracieuse mine et par sa prestance toute martiale.

— Qué! le pitchoun, il est gentil, ma foi, fit-il en forme de réfexion.

Puis s'adressant au nouveau venu :

— Que vous soutenez, jeune homme, que c'est vous qui avez tué cette bête?

— Je le soutiens.

— Cornebiou!

— Vous dites?

— Je dis : le petit il a de l'aplomb!

— C'est vous, l'ancien, qui paraissez en avoir joliment, répliqua le sergent amusé par les manières de son interlocuteur.

— Vér! il me plaît, continua Cocardasse d'un ton goguenard... Faites savoir un peu à l'ancien comment vous avez occis la bestiole.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas, s'empressa de dire le jeune homme auquel l'ironie, qui perçait dans les dernières paroles du soudard, n'avait pas échappé; — cependant je veux bien vous apprendre que j'étais dans le bois à une quinzaine de pas d'ici quand j'ai aperçu ce garenne qu'immédiatement j'ai tiré.

Donc il m'appartient et je l'emporte.

Ce disant, il s'empara de la bête et se disposa à partir.

Cocardasse se souvint alors du coup de pistolet qui avait précédé le sien et qui rendait fort plausible l'explication donnée par le garde française. Mais lui aussi avait tiré le garenne et, en conséquence, y avait également des droits.

Il arrêta donc le sergent au premier pas.

— Eh! camarade, pas si vite, bagasse!... Si vous étiez ici près dans le bois quand vous avez envoyé une prune à la bête, moi j'étais ici près sur cette route quand je lui ai fait pareil cadeau. Seulement, vous, rien ne prouve que vous l'ayez touchée.

— Et vous, qu'est-ce qui le prouve?

— Qui le prouve! s'écria le gascon, choqué qu'un soldat de l'armée française pût ainsi mettre en doute son savoir. Mordious! le petit *il* a dit qui le prouve?

Ce doute le mortifiait, le froissait presque.

Mais après réflexion, il ajouta:

— As pas pur! Je vais vous le montrer, ce qui le prouve... D'abord, où l'avez-vous visée?

— A la tête.

— Moi de même que diantre!... Comme elle était placée, votre balle a dû lui entrer par derrière entre les deux oreilles et la mienne du côté droit près de l'œil; en convenez-vous?

— Oui, ce doit être ainsi.

— Vérifions, eh donc!

Ils examinèrent alors le chef de leur victime; mais il était à ce point mutilé qu'ils ne purent décider s'il avait été mis en l'état par une balle, ou par deux, d'autant plus qu'il ne recélait aucun projectile.

— On ne peut voir comme cela, dit Cocardasse, — ce n'est qu'une bouillie. Il ne me reste plus qu'à vous prouver que je suis sûr de ne pas avoir perdu mon plomb.

Aussitôt, rechargeant son pistolet, il indiqua au jeune homme un gland qui pendait à une dizaine de mètres devant eux.

— Vous le voyez bien, n'est-ce pas, il n'est pas gros et plus éloigné de moi que ne l'était le garenne; malgré cela je vais l'abattre avec autant de facilité que s'il se trouvait au bout de mon canon.

A ce dernier mot le coup partit et le gland fut enlevé.

— Hé! est-ce une preuve assez concluante, garçon? fit le soudard triomphant.

Au lieu de répondre le garde française rechargea son arme à son tour, puis, quand elle fut prête, il montra à

Cocardasse, au-dessus de la place qu'avait occupée gland, une feuille détachée des autres et dont le pédo cule était à peine visible.

— Regardez, lui dit-il.

Et sans presque prendre le temps de viser, il fit jou la détente.

Instantanément la feuille, séparée de son attach tomba à terre en tournoyant.

Le vieux soldat n'avait pu retenir une exclamatio admirative devant cette merveilleuse adresse.

— Pécaïré! s'écria-t-il; — votre preuve vaut l mienne, garçon, et je n'enlève plus la moindre contesta tion; nous avons sûrement occis la bête tous les deux.. Mais, en ce cas, à qui est-elle?

— A nous deux, parbleu!

— C'est bien ce que je pense. Toutefois, nous ne pouvons la couper par le milieu comme nous ferions d'une motte de beurre.

— Pourquoi pas?

— Non; de quoi aurions-nous l'air en rentrant au camp chacun avec un demi-garenne?

— C'est vrai, constata le jeune homme en souriant. — cela paraîtrait quelque peu singulier et les camarades pourraient rire à nos dépens.

— Précisément, appuya le soudard qui avait son idée. — Tenez, mon raisonnement *il* va vous proposer un moyen de trancher le différend.

— Dites.

— Voilà! Nous allons tirer une botte; le premier qui piquera l'autre aura droit à la bête entière.

Je dois vous avouer que moi je suis prévôt et qu'en cette qualité je manis assez gentiment l'épée. Mais, d'après ce que je viens de voir, je ne doute pas que vous ne me donniez hardiment la réplique, car on n'est pas adroit comme vous l'êtes aux armes à feu sans l'être passablement aux armes blanches.

Si je me trompe, eh donc! nous chercherons autre chose.

— Vous ne vous trompez pas, l'ancien, et j'accepte votre proposition.

Permettez-moi une observation cependant: si nous nous piquons tous les deux ensemble, ce qui peut très bien arriver, comment ferons-nous? Nous ne serons pas plus avancés qu'auparavant.

— Couquine de sort! je ne songeais point à cela, repartit Cocardasse que cette hypothèse embarrassait.

Bast! ajouta-il après un instant, — si la chose elle a lieu, nous recommencerons, bagasse! jusqu'à ce que l'un de nous deux soit touché avant l'autre.

Ça va-t-il?

— Ça va, fit le jeune homme.

Puis poussant du pied le garenne entre eux deux:

— A qui l'aura! dit-il sur un ton plaisant.

— A qui l'aura! répéta sérieusement Cocardasse. — Et attention surtout à ne pas nous embrocher; une simple saignée de santé, pas davantage, hein?

— Entendu.

— As pas pur! En garde, ma caillou.

Immédiatement leurs épées se croisèrent.

Cocardasse, ainsi qu'il s'en était vanté, était une maîtresse lame et s'il avait porté ce défi au garde française c'était avec la conviction bien méridionale de triompher aisément.

— Pécaïré! se disait-il, si habile qu'il puisse être, ce blanc bec, n'a pas comme moi quarante ans d'expérience.

Je vais donc terminer au plus vite en lui décochant un de ces coups subtils qu'affectionnait mon petit prévot, Amable Passepoil... Ah! le traître!...

Il s'agit bonnement de saisir l'occasion.

Mais dès qu'il eut essayé quelques passes avec son

adversaire, il dut en rabattre de beaucoup et recon
tre qu'il allait avoir à compter avec lui.

Le sergent, en effet, possédait un jeu très fin, t
serré, dénotant une excellente méthode et une étu
consommée du maniement de l'épée.

Il avait, surtout, une vivacité de main extraordinai
qui démontait totalement le vieux bretteur; d'auta
plus que, ne cherchant pas à attaquer et se bornant
rester sur la défensive, ce dernier ne pouvait juger
sa force réelle en escrime.

— Morblious! jura le maître en fait d'armes à par
lui. — je n'aurais jamais cru avoir tant de mal avec c
petit. Voilà dix minutes qu'il me tient en haleine
sans que j'aie pu le trouver une seule fois en défaut
D'où diable sort-il?

Et l'impatience finissait par le gagner, il redoubla
de vigueur, déployant toutes les ressources de son art
et mettant en avant ses ruses les plus compliquées.

II

COUP DE POIGNARD ET COUP D'EPEE

Pendant que nos deux chasseurs de rencontre étaient ainsi actionnés à s'escrimer, dans le bois, derrière eux, se passait une chose assez étrange.

Courbé jusqu'à terre et se dissimulant avec soin, un homme s'approchait peu à peu du lieu où ils s'évertuaient.

C'était un individu à mine sinistre et qui, à en juger par l'adresse avec laquelle il se glissait sans bruit au milieu des obstacles de toutes sortes placés sur son chemin, devait avoir l'habitude des embûches et des guets-apens.

Le soleil qui déclinait rapidement ne jetait plus déjà que des rayons obliques et s'il faisait encore suffisamment clair sur la route, la chênaie commençait à se remplir d'ombre.

L'homme, mettant à profit cette demi-obscurité, s'avançait de plus en plus vers les combattants, bien trop occupés pour s'apercevoir de sa présence.

Depuis un moment le garde française, se départant de sa réserve, avait presque pris l'offensive et en faisait voir de rudes au gascon.

Son épée voltigeait de tous côtés avec une légèreté prestigieuse et le soudard n'avait bien juste que le temps d'arriver à la parade.

A plusieurs reprises, même, il lui avait semblé que le jeune homme aurait pu mettre sa pointe en contact

avec son épiderme, mais qu'il s'était abstenu comme le coup qui se présentait ne fût pas digne de lui.

Cela faisait enrager le vieux soldat qui, malgré haute opinion qu'il avait de lui-même, ne pouvait s'e pêcher de constater qu'on l'épargnait et se voyait p suite obligé de reconnaître un maître en ce " pitchoun au menton à peine duveté.

Certes oui, un maître!

Jamais encore il n'avait vu autant d'élégance un à une telle science des armes. Pas une faute, pas u mouvement inutile: tout était admirablement calcul et exécuté.

Qu'était-ce donc que ce virtuose de la lame dont jusqu'alors, il n'avait point entendu parler?

D'ordinaire, cependant, les tireurs de cette force on une réputation quasi-universelle.

— Faudra voir, pensa-t-il. — Voilà un garçon qu'i est bon d'avoir pour compagnon. Troun de diou!

Ah! ça, l'ancien, lui demanda tout à coup le jeune homme, — vous ne voulez donc pas devenir le propriétaire de la bête?

— Mordious! si je le veux?

Et il avoua ingénument:

— C'est vous qui ne m'en fournissez guère l'occasion. pécaïré!

— Ah! dame, je me défends.

— Je m'en aperçois... Eh donc! d'une jolie façon même, gémit Cocardasse qui craignait de perdre maintenant la propriété du garenne!

— Vous trouvez?

— Capédédious! je le trouve! et serais curieux de savoir quel a été votre prévôt?

— Il n'y a pas de secret: c'est un certain Amable Passepoil.

— Passepoil! exclama Cocardasse. — Qué! ça ne m'étonne plus alors... Très fort, Passepoil... trè-

fort!... Un vieil ami... mon second... comme qui dirait mon bras gauche.

Mais, en ce cas, garçon, il a dû vous montrer une botte secrète que nous connaissons tous deux: la botte de....

— ... Nevers! acheva le sergent. Parbleu! oui... Tenez, la voici....

Et, rapide comme l'éclair, l'épée du jeune homme fouetta vigoureusement celle de Cocardasse, puis après une feinte subtile que celui-ci n'eut pas le temps de déjouer, alla se planter juste entre ses deux sourcils, en ne lui faisant, toutefois qu'une piqûre insignifiante.

— Sandious! Caramba! Troun de l'air! enfila le soudard qui était tout étourdi du choc et pivotait involontairement sur les talons, — c'est bien ça!...

Toujours superbe cette fameuse botte!... on en voit tous les cierges de ses funérailles... ajouta-t-il en se frottant les yeux devant lesquels dansaient mille étincelles. — Allons, garçon, la bête est à vous... vous l'avez loyalement gagnée...

Topez là, donc... et bon appétit...

Sur ce, la vue encore brouillée, il tendit la main en avant, sollicitant celle du sergent.

Mais ne ressentant aucune étreinte, il s'empressa de chasser les derniers voiles qui obscurcissaient son regard et, à son grand étonnement, aperçut son vainqueur adossé à un arbre, pâle comme un spectre et sur le point de défaillir.

Il courut à lui.

— Eh! qu'avez-vous? lui demanda-t-il, ne comprenant rien au malise subit auquel il paraissait être en proie; — vous aurais-je transpercé sans le savoir?

Le garde française fit un signe de tête négatif et chercha à porter sa main droite derrière son épaule gauche.

Cocardasse contournant aussitôt le jeune homme re-

marqua alors que la tunique était fendue dans le dos sur une étendue de plusieurs centimètres et que de l'ouverture s'échappait du sang en abondance.

— Sandious! Que veut dire ceci? s'écria-t-il. — Un assassin... caché là... dans le bois... pendant que nous nous battions...

— Un assassin?...

— Oui... heureusement que son coup a porté à faux... Mais de grâce... arrêtez le sang si vous pouvez... je sens mes forces diminuer...

— C'est juste; au lieu de causer, tâchons d'abord de boucher ce trou. Attendez, je me connais un peu en la matière, je vais voir tout de suite ce qu'il en retourne.

Faisant alors fléchir doucement le jeune homme sur les genoux, il l'assit au pied de l'arbre, déboutonna promptement son habit et mit l'épaule atteinte à nu.

La blessure était longue comme le doigt environ, et placée au-dessous de l'omoplate.

Le vieux soldat déchira une partie du linge qu'il avait sur lui et étancha le sang qui continuait à couler.

Il fut assez longtemps avant de pouvoir se rendre maître de l'hémorragie. Enfin, y étant parvenu, il se mit à examiner la plaie avec attention.

Au bout d'une minute:

— Remuez le bras, commanda-t-il au blessé.

Celui-ci obéit.

— Va bien, de ce côté, reprit le praticien improvisé en voyant le membre désigné se mouvoir facilement.— A présent, respirez fort, très fort.

Le jeune homme obéit derechef.

— Fait mal?

— Non.

— Pas de gargouillements dans les poumons, comme une bouteille que l'on viderait?

— Non... rien.

— Alors, vivadious! dit joyeusement Cocardasse;— ce n'est qu'une simple boutonnière et un peu de *rouget* de perdu. Je vais pour le moment vous appliquer quelques feuilles fraîches là dessus, puis, ce soir ou demain, à votre idée, vous irez trouver le chirurgien de votre régiment et cet homme il vous recoudra complètement le cuir.

Il fit comme il venait de dire et bientôt le jeune homme éprouva un grand soulagement.

— Merci, mon brave, dit-il quand le pansement fut achevé et qu'il eut réendossé sa tunique, — je me sens renaître.

En effet, les couleurs lui revenaient aux joues et ses yeux reprenaient leur vivacité.

— Pouvez-vous marcher? lui demanda le vieux soldat.

— Certainement; ce n'a été qu'un affaiblissement passager: mais maintenant c'est fini... voyez!...

Et assez vivement il se mit debout sans aucune aide.

— Parfait, dit Cocardasse, — vous voilà gaillard comme devant.

— C'est vrai, repartit le sergent, — me revoici tout à fait dans mon assiette. Je crois même que cette blessure a eu une action bienfaisante sur moi.

— Bah!

— Oui, je n'avais auparavant qu'une faim relative, tandis qu'à présent j'ai un appétit d'enfer.

— Eh donc! vous avez là de quoi le satisfaire, murmura le vieux prévôt en jetant un regard de regret sur le garenne, car lui aussi se sentait l'estomac horriblement creux.

— C'est ce à quoi je suis en train de songer; cette bête va me procurer un excellent souper... Quel festin je vais faire, ajouta malignement le jeune homme qui avait surpris le coup d'œil désespéré de celui qu'il appelait l'ancien.

— Je n'en doute pas, reprit celui-ci en s'efforçant d dissimuler son dépit. — Voyons, je ne veux point re tarder davantage le plaisir que vous vous promettez e vais vous quitter.

Seulement, ne pourriez-vous, avant que je ne m'éloi gne, me donner quelques explications au sujet de l tentative dont vous venez d'être victime?

Me semble que vous prenez la chose bien philosophi- quement.

Le visage du jeune homme se rembrunit un instant.

— Cela, répondit-il — est toute une histoire qui ne saurait être racontée succinctement, attendu qu'elle comporte nombre de faits et d'aventures auxquels je n'ai jamais rien pu comprendre.

— Vraiment!

— Hélas! oui.

Puis après une courte pause, le sergent reprit:

— Tenez, l'ancien, sans savoir qui vous êtes, vous avez une physionomie qui m'est sympathique. Voici ce que je vous propose:

Nous pouvons aller déguster ce garenne dans une auberge quelconque — car vous ne supposez pas que je veuille vous priver de la part qui vous en revient — et pendant que nous serons à table je vous ferai le récit de ma vie qui, jusqu'à ce jour, n'a été qu'un long mystère.

Acceptez-vous?

— Bagasse! si j'accepte! répliqua vivement Cocardasse, aléché par la double perspective d'un bon repas et d'une histoire intéressante.

— En avant, donc.

— En avant! je vais vous conduire à un endroit où nous pourrons causer tout à notre aise.

— Où cela?

— Pas bien loin d'ici, au tournant de la route. Il y

a là une auberge que je connais et où nous serons comme chez nous.

Mais, au préalable, je ne vous cacherai point, camarade, qu'aujourd'hui mes poches sont totalement veuves de numéraire et que, aussi mince que soit la dépense que nous aurons à faire, il ne faudra pas moins la payer.

— Les miennes ne sont guère garnies, non plus; cependant elles recèlent encore un écu d'argent et quelques deniers.

Peut-être sera-ce suffisant pour solder notre écot?

— Certes oui; cela nous permettra même de nous offrir un flacon de vin au lieu de cette lavasse amère qu'ils boivent dans ce pays.

— Comment, il y a du vin par ici?

— Cela vous étonne, hein?

— Beaucoup, car je croyais le vin totalement inconnu dans la contrée, c'est vainement, en effet, que j'ai cherché à en voir la couleur depuis notre arrivée en Flandre.

Votre aubergisté est sans doute Français?

— Du tout, Flamand, pur sang, au contraire.

— Alors je ne m'explique pas trop...

— Voici comment cela se fait. Vous connaissez, n'est-ce pas, messire Scaëfflander, le bourgmestre d'Ostende?

— Un gros gaillard à la figure plus rouge que braise et qui, lorsqu'il marche, paraît toujours être en désaccord avec la ligné droite?

— C'est son portrait frappant, pitchouen; un bon vivant, quoi! Eh! bien, figurez-vous que sa femme a eu la fantaisie, il y a cinq ou six ans, de se faire enlever par un capitaine du régiment de Gascogne qui passait par là et rentrait en France. Le bourgmestre, vexé de ce manque d'égards envers sa considérable personne, se mit immédiatement à la poursuite des tour-

tereaux qu'on lui avait assuré être réfugiés à Paris. Mais comme on ne fait pas d'une traite une aussi longue route sans que ça vous dessèche le gosier, à peine dans la capitale, notre homme songea aussitôt à se désaltérer et, à cet effet, entra dans le premier cabaret qu'il rencontra.

Il faut vous dire que ce malheureux n'avait jamais bu une goutte de vin. Dès qu'il en eut absorbé une couple de brocs, il ressentit un effet si agréable qu'il ne voulut plus quitter l'endroit où l'on éprouvait une telle félicité et resta à boire huit jours de suite sans désemparer.

Après quoi, ne songeant pas plus à sa moitié qu'à une fiole vide, il reprit le chemin d'Ostende en compagnie de quelques fûts de Bourgogne destinés à remplacer dans sa cave les tonneaux de faro, pour lequel il avait désormais un profond dégoût.

— Mais, dit le jeune homme, — jusqu'à présent, je ne vois pas bien le rapport...

— Attendez... Depuis ce temps, tous les ans régulièrement, messire Scaëfflander fait venir de France une douzaine de feuillettes des meilleurs crûs pour sa consommation personnelle.

— Douze feuillettes pour lui seul?

— Eh! oui, me semble que ce n'est pas exagéré.

— Hum! c'est affaire d'appréciation.

— Remarquez, observa Cocardasse, — que je dis feuillettes et non pas muids.

— Oui, oui, j'entends.

— Or, les rouliers qui conduisent le précieux liquide à destination ayant coutume, avant d'entrer en ville, de s'arrêter un moment à l'auberge où nous nous rendons, le bonhomme Picavez, profite de la circonstance pour aller faire une visite à la voiture et tirer de chaque pièce dix à quinze bouteilles...

— Ah! ah! je comprends... le coquin!...

— . . . Qu'il vend ensuite très cher aux quelques rares amateurs qui se trouvent à Ostende.

— Mais alors nous ne sommes pas assez en fonds pour nous payer ce régal?

— Tout de même, vu que connaissant la chose, je glisserai à ce sujet un mot à l'oreille du bonhomme afin d'obtenir un fort rabais; laissez-moi faire, bagasse! et vous verrez.

III

L'AUBERGE DES TROIS AIGLONS

Tout en causant les deux hommes s'étaient mis en route et, comme la nuit était venue, ils marchaient au milieu du chemin par crainte d'une nouvelle embuscade.

Le sergent ne paraissait nullement souffrir de sa blessure et suivait d'un pas alerte son compagnon dont les longues jambes arpentaient rapidement le terrain.

Depuis un moment, l'atmosphère qui, jusque'là, s'était maintenue d'une grande limpidité se chargeait de vapeurs et devenait opacité de mauvais augure.

La journée, d'ailleurs, avait été relativement chaude et tout annonçait l'approche d'un de ces violents orages d'automne qui sont d'autant plus à redouter qu'ils sont moins prévus.

— Eh ! garçon, fit Cocardasse en remarquant ces symptômes peu rassurants, — ne musons pas si nous voulons éviter d'être aspergés ; voilà que ça chauffe ferme là-haut...

— Bah ! répliqua le jeune homme avec insouciance, — quand nous serions un peu arrosés, le mal ne serait pas bien grand.

— Je ne suis point de votre avis, cornebiou ! car je n'aime l'eau d'aucune façon, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur.

Et pour prouver son dire, le soudard accentua son allure, sur laquelle dut se régler celle du sergent.

Mais, quoi que fissent les deux soldats, bientôt de larges gouttes vinrent s'écraser sur la poussière du chemin, pendant que le ciel commençait à se zébrer de sillons de feu et à retentir de grondements sinistres.

— Miledious, exclama Cocardasse, — il ne nous fallait plus que dix minutes pour être arrivés.

— Ce qui fait que nous n'avons que dix minutes à être mouillés, repartit le sergent toujours en belle humeur.

— C'est encore trop!...

Ah! couquinasses, ajouta-t-il en levant la tête vers les nuages auxquels il montra le poing; — si vous n'êtiez pas si [illegible]ut!...

Quelques gouttes de pluie qui pénétrèrent dans sa bouche lui firent rabaisser vivement le chef.

— Dioubibane! proféra-t-il en crachant à plusieurs reprises, — c'est donc une journée de malheur?... Jamais mon gosier *il* n'avait subi pareille injure...

— Ne vous exaspérez pas, l'ancien, vous allez pouvoir le laver tout à l'heure dans un sang généreux.

— J'y compte bien... Ma langue elle va se baigner dans un jus de Bourgogne ou de Gironde, car ces trois gouttes m'ont brûlé comme du feu.

L'orage dont la violence augmentait d'instant en instant ne tarda pas à acquérir son maximum d'intensité. Alors les lourdes nuées déversèrent des torrents d'eau et la foudre éclata sans interruption, embrasant l'espace d'éclairs éblouissants.

En présence de ce cataclysme, les deux hommes qui étaient déjà passé du pas ordinaire au pas accéléré prirent cette fois le pas de course afin d'être plus tôt à couvert.

Ainsi que l'avait annoncé Cocardasse, dès qu'ils eurent tournée le coude de la route, ils aperçurent près de là une auberge dont la masse grise se profilait sur l'horizon.

Ils se dirigèrent vers elle; mais, au moment de l'a teindre, ils distinguèrent au loin la silhouette d'u voiture dont les évolutions singulières fixèrent le attention.

Au lieu de suivre la ligne droite, ils la voyaient zi zaguer en tous sens et, parfois, s'incliner si fort sur côté qu'elle semblait près de verser. En outre elle s rapprochait avec une telle vitesse qu'on l'eût dite tra née par des coursiers ailés.

Pendant qu'ils étaient à se demander ce que cela pou vait signifier, un éclair fulgurant venant à illumine les alentours, les fit assister à un spectacle terrifiant.

Deux chevaux fougueux, attelés à une chaise de poste, avaient pris le mors aux dents, effrayés sans doute par l'orage, et l'écume à la bouche, l'œil enflammé, bondissaient en avant, lancés dans un galop infernal.

Sur l'un d'eux, un postillon, tirant sur les guides à les rompre, faisait d'inutiles efforts pour maîtriser les bêtes furieuses, en même temps qu'à une des portières apparaissait un visage d'homme aux traits crispés par l'angoisse.

A cette vue, Cocardasse et le sergent comprirent quel était leur devoir.

— Restez où vous êtes, dit le jeune homme au vieux soldat, — moi je vais aller me placer de l'autre côté de la route et lorsque la chaise passera devant nous, nous nous élancerons ensemble sur l'attelage.

— On comprend, eh donc! approuva le soudard.

Et comme le garenne n'avait rien à voir dans l'affaire, il le déposa précieusement à terre, hors de toute atteinte.

Dix secondes ne s'étaient pas écoulées que le véhicule arrivait sur eux comme une trombe.

Tous deux, alors se précipitèrent sur les chevaux. Malheureusement, en prenant son élan, Cocardasse

posa son pied à faux sur le sol détrempé, perdit son aplomb, et, après avoir oscillé deux ou trois fois, finit par s'échouer dans la boue où il demeura étendu, sacrant et jurant en vrai diable.

Le sergent, lui, plus heureux, ou plus adroit, réussit à saisir par les naseaux un des animaux emportés et s'y suspendit en les comprimant de toutes ses forces.

Cette manœuvre n'eut d'abord pour résultat que de redoubler la rage du cheval, dont le galop désordonné devint encore plus furieux et qui, par de puissants écarts, chercha à se débarrasser de son fardeau humain.

Mais la poigne de fer du garde française semblait soudée aux narines de la bête affolée, et à chaque nouvelle secousse les doigts s'incrustaient plus avant dans sa chair.

Une cinquantaine de toises furent ainsi parcourues, durant lesquelles le jeune homme manqua vingt fois être mis en pièces.

Enfin, épuisé, à court de souffle, l'animal fléchit soudain sur ses jarrets et s'abattit d'un bloc, entraînant son compagnon dans sa chute.

Il était temps que cet arrêt eût lieu.

En effet, au même instant, un coup de tonnerre plus violent que les autres déchirait l'air de sa crépitante décharge et l'énorme tronc d'un chêne centenaire bordant la route, coupé par la foudre dans toute sa hauteur, s'abattait par moitié, avec un assourdissant fracas, sur les chevaux qu'il tuait net en les écrasant affreusement.

Un pas de plus et c'était la voiture qui recevait cette masse considérable sous laquelle elle eût été inévitablement broyée, ainsi que ceux qui l'occupaient.

Par un hasard providentiel ni le sergent ni le postillon ne furent atteints par les maîtresses branches qui les recouvrirent simplement d'un fouillis de rameaux et de feuillage d'où ils parvinrent à se dégager sans

trop de peine, tout étonnés de se trouver sains et saufs.

Pendant qu'ils se remettaient sur pieds, descendirent de la chaise un gentilhomme et deux dames; celles-ci encore sous l'impression de la frayeur qu'elles venaient d'éprouver, se raidissaient pour ne pas défaillir.

Le gentilhomme les rassura par de douces paroles puis s'avança vers le sergent.

— Votre nom, mon ami, lui demanda-t-il, que je sache à qui nous devons la vie?

— Philippe, sergent au 3e régiment de gardes françaises, répondit le jeune homme.

— Bien, j'espère vous donner sous peu des marques efficaces de ma reconnaissance. En attendant, permettez-moi de vous louer hautement du courage que vous avez déployé en la circonstance. Cela dénote une âme d'une trempe supérieure.

—N'êtes-vous point de mon avis, ma chère Flore? ajouta le gentilhomme en s'adressant à l'une des deux dames.

— Absolument, approuva celle-ci, — et votre action, Monsieur, est au-dessus de tout éloge, car vous vous êtes exposé aux plus grands dangers pour nous sauver. Aussi ne l'oublierons-nous jamais et chercherons-nous par tous les moyens à acquitter la dette que nous venons de contracter envers vous.

Confus de ces louanges qu'il jugeait fort exagérées, le sergent ne savait quelle contenance tenir et était assez embarrassé de sa personne.

Un incident vint heureusement faire diversion à cette scène.

Jusque-là tout s'était passé en pleine obscurité, les lanternes de la voiture se trouvant depuis longtemps éteintes par suite des soubresauts qu'elles avaient eu à subir; mais le postillon en ayant rallumé une et s'étant avancé par le groupe pour prendre des ordres, chacun des personnages fut éclairé d'une vive lumière.

Le sergent put alors constater que les deux dames étaient extrêmement jolies et avaient entre elles une grande ressemblance, bien que l'un fût déjà à l'âge incertain de la femme et que l'autre sortît à peine de l'adolescence.

Cette dernière, surtout, réunissait tant de grâces et d'attraits que le jeune homme en demeura sous le charme et s'oublia à la considérer dans une muette contemplation, le cœur soudain envahi par un sentiment inconnu.

De son côté, à la vue de la fière beauté du garde française, la demoiselle parut ressentir une émotion profonde, car son visage se teignit aussitôt d'un vif incarnat et son sein se souleva à coups précipités.

Mais ce trouble extérieur chez tous deux ne fut que passager.

Comme par une entente tacite, redoutant qu'on ne lût sur leurs traits ce qui se passait en eux, ils reprirent promptement, non sans effort, une physionomie impassible et indifférente.

— Voyons, Champagne, dit le gentilhomme au postillon, — puisqu'il ne nous est pas possible de gagner Ostende ce soir, il faudrait essayer de trouver un gîte pour la nuit. Mets-toi donc en campagne et cherche-nous une habitation hospitalière dans le voisinage.

Le postillon se disposait à partir pour exécuter cet ordre quand le sergent prit la parole :

— Monsieur, dit-il, — il y a tout près d'ici sur la route, une auberge d'assez bonne apparence. Peut-être pourriez-vous vous en contenter jusqu'à demain.

— Une auberge ! Parbleu ! voilà notre affaire. Quelle qu'elle soit, nous nous en arrangerons.

Voulez-vous nous y mener ?

— Très volontiers.

Et tous allaient se mettre en marche, quand une voix les arrêta court.

— Qué! M. de Chaverny! disait cette voix. — Serv teur!... monsieur le marquis! Madame la marquise!.. Demoiselle!... mes hommages!...

— Cocardasse! s'écrièrent à la fois M. de Chavern et les deux dames, — car c'était lui accompagné de s femme et de sa fille — en voyant apparaître le soudard

— Lui-même! fit le vieux soldat qui le feutre à l main se courba en demi-cercle.

— Et d'où sortez-vous, grand Dieu! mons Cocardasse! interrogea la marquise. — Voici bien longtemps qu'on n'a entendu parler de vous?

— C'est vrai, madame Flor. — Quant à vous dire d'où je sors.... Eh donc! voyez!

Parlant ainsi, le prévôt vint se placer dans le rayon lumineux de la lanterne tenue par Champagne en jetant un regard piteux sur sa personne.

Chacun porta les yeux sur lui et quoique la situation ne fût pas à la gaieté, le rire détendit tous les visages.

Le corps de Cocardasse ne formait plus qu'une masse grisâtre sous laquelle il disparaissait complétement.

Le long de ses bras, de son torse, de ses cuisses, découlaient des ruisselets de limon qui allaient se perdre dans l'entonnoir de ses bottes, elles-mêmes non mieux traitées que le reste.

Enfin, il n'était pas jusqu'à sa figure qui ne fût couverte de nombreuses maculatures du plus bizarre effet.

— Que t'est-il donc arrivé, lui demanda M. de Chaverny, — et quelle étrange embrassade as-tu donnée à notre mère commune pour qu'elle t'ait laissé de telles marques d'attachement?

— Ce qui m'est arrivé, sandious! Vais vous le dire... J'étais avec ce pitchoun sur la route et allais comme lui me jeter sur vos chevaux, quand à la suite d'une

biscorne que fait mon pied je trébuche et perds le centre.

Lors je vire à droite, puis à gauche, je reviens en avant, puis en arrière et, en fin de compte, vais faire la carpe au milieu du chemin... Bagasse!... Avez compris?

— Parfaitement! dit le marquis. — Mais tu connais donc ce sergent que tu étais avec lui?

— Et! je crois bien... depuis deux heures, au moins. Nous avons même fait connaissance d'une drôle de façon.

Figurez-vous que le couquinasse...

— Maître Cocardasse, interrompit la marquise, — vous plairait-il de nous raconter cela une autre fois? Ma fille et moi sommes brisées et il nous tarde d'être à l'abri pour pouvoir nous reposer.

— A votre service, madame Flor.

— Alors vite à l'auberge, commanda M. de Chaverny qui donna le signal du départ.

Bientôt on arriva à l'auberge en question.

Elle avait pour enseigne *Au Trois Aiglons,* ainsi que l'indiquait une vaste plaque de zinc, au milieu de laquelle étaient peints trois gros volatiles, genre canards, groupés dans une façon de hotte, comme s'ils allaient être portés au marché.

Le maître de l'endroit, gros Wallon joufflu, au cheveu filasse, prévenu par le postillon de la venue de ses maîtres s'avança à la rencontre des voyageurs en se livrant à une série de courbettes plus obséquieuses les unes que les autres.

— As-tu de quoi nous loger pour la nuit, bon-homme? interrogea M. de Chaverny.

— Certainement, monseigneur, j'ai au premier un appartement complet, répondit l'aubergiste dans un jargon mi-français, mi-flamand.

— Eh! bien, fais-nous y promptement monter.

— Veuillez me faire l'honneur de me suivre, je v vous y conduire moi-même.

Et ouvrant une porte, située à côté de l'entrée pr cipale de l'auberge, le bonhomme précéda ses hôtes.

Avant de pénétrer, M. de Chaverny et la marqu se retournèrent pour dire quelques dernières paro gracieuses au sergent et l'informer qu'ils désiraient revoir le plus tôt possible, mais ils ne l'aperçurent poi non plus que Cocardasse.

Celui-ci et le jeune homme se tenaient à l'écart, l' pour ne pas se montrer en si brillante compagnie da l'état fangeux où il était, l'autre pour s'épargner nouvelles protestations de reconnaissance qui offu quaient sa modestie.

— Où diable sont-ils tous deux? fit M. de Chaverny —ils ont disparu comme des ombres.

— J'aurais pourtant bien voulu adresser encore u dernier remerciement à ce jeune militaire, dit la mar quise, — nous le quittons, ce me semble, un peu bru quement.

— Il se sera sans doute éloigné de crainte d'être im- portun, repartit le marquis, — mais nous le retrouve- rons par Cocardasse qui doit être avec lui; n'ayez au- cune appréhension à ce sujet, ma chère Flor.

Et ils suivirent l'aubergiste.

Le logement où celui-ci les conduisit se trouvait dans une partie retirée de l'auberge. Il n'offrait pas un as- pect des plus luxueux, tant s'en faut; cependant comme il valait toujours mieux que la belle étoile, nos voya- geurs en prirent possession sans la moindre récrimina- tion.

D'ailleurs, peu leur importait: ils étaient harassé- et n'aspiraient qu'à se livrer au repos.

Le postillon, lui, s'était dirigé sur Ostende, d'abord pour prévenir les gens du marquis et de la marquise.

qui avaient pris les devants et étaient arrivés dans la journée à la ville, de ne pas avoir à s'inquiéter de l'absence de leurs maîtres; ensuite pour être en mesure de se pourvoir le lendemain, dès la prmière heure, d'un nouvel attelage et surtout d'une nouvelle voiture, la sienne ayant été mise complètement hors de service.

Le local inférieur de l'auberge se composait de deux salles; l'une donnant sur la route et qui était la salle commune ou le cabaret, l'autre lui faisant suite et ayant accès sur une cour close de murs peu élevés.

Cette dernière servait de salle réservée.

Cocardasse et le sergent ayant attendu que M. et madame de Chaverny fussent montés avec leur fille, entrèrent à leur tour aux *Trois Aiglons.*

Le soudard, aidé du jeune homme, avait fait disparaître en partie les traces de sa chute et, ma foi, ce qu'il en restait était plutôt pour ajouter au pittoresque de son costume.

Bien entendu, en homme de précaution, il avait ramassé le garenne que nous l'avons vu déposer à terre avec soin au moment où il allait s'élancer sur les chevaux.

La première salle était occupée par sept individus, vêtus du costume des voituriers flamands dont un ample et long manteau leur descendant jusqu'aux pieds, formait le principal accessoire.

Attablés devant d'énormes brocs de faro et fumant de longues pipes de terre brune, aucun d'eux ne parut s'apercevoir de la présence des nouveaux venus.

— Holà! maître Picavez! commanda Cocardasse en mettant le garenne sous le nez de l'aubergiste qui, congédié par M. de Chaverny, venait de rentrer dans le cabaret, — accommodez-nous cette bête et rondement, nous avons une faim de tous les diables.

— Bien, messieurs les soldats, dit l'aubergiste, — une petite demi-heure seulement et ce sera prêt.

Puis après avoir donné le garenne à une servante :

— Dois-je, en attendant, reprit-il, vous servir quelque chose? J'ai là d'excellent faro.

— Pouah! fit le soudard avec dégoût. — Couquin! ne nous montrez jamais la couleur de cette tisane, cela il me donne des nausées.

— Vous êtes difficile, répliqua maître Picavez d'un ton piqué; — mon faro n'est pas une tisane, c'est de la belle et bonne bière à double brasse dont on fait grand cas dans le pays. Demandez plutôt à ces messieurs qui s'en régalent depuis le tantôt.

— Heu! ça ne m'étonne point... ces "gensses!..." prononça Cocardasse en dévisageant d'un regard dédaigneux les consommateurs; — que voulez-vous que ça boive autre chose!...

A ces paroles pleines d'insolence, il y eut comme un frémissement de colère parmi les voituriers, dont plusieurs portèrent vivement la main sous leur manteau.

Mais sur un signe que fit l'un d'eux, tous reprirent aussitôt leur attitude placide.

— Vous allez nous apporter, ordonna le soudard, — un fin flacon de Bourgogne que nous entamerons pour prendre patience; voilà la seule boisson qui convienne à des gosiers français.

— Je vais vous servir, Messieurs; toutefois je crois bon de vous prévenir que mon vin coûte cher: il ne vaut pas moins de trente sols la bouteille, monnaie de France. Vous comprenez, les frais de voyage, les impositions, les droits de gabelle, etc..., m'obligent à le vendre ce prix.

— Eh! oui, nous comprenons, repartit Cocardasse, Puis plus bas:

— Dites donc, bonhomme, est-ce que messire Scaëffander, n'y est pas pour quelque chose dans ces frais de voyage, ces impositions et ces etc...

— Qu'entendez-vous par là? exclama maître Picavez interdit.

— Hé rien, ma caillou! Si ce n'est que vous pourriez sans vous faire beaucoup de tort, me sembl' abaisser un peu votre prix.

L'aubergiste parut perplexe et, instinctivement, jeta un regard circulaire pour voir si quelque oreille indiscrète n'était pas à portée.

Mais n'apercevant personne autre que les voituriers qui n'avaient d'attention que pour leurs pots et leurs pipes, il répliqua à voix contenue:

— Je veux bien, Messieurs, faire un sacrifice en votre faveur... quoique je ne sache pas du tout ce que vous vouliez dire... je vous l'assure; je vous laisserai donc la bouteille à vingt sols.

— A quinze.

— Non, à vingt.

— A quinze, vous dis-je.

— Je ne puis réellement, messieurs les soldats, je paye tout si cher.

— Pas le vin, eh donc! fit Cocardasse avec un cligement d'œil, accompagné d'un sourire ironique.

Maître Picavez fit une grimace, poussa un soupir douloureux et gémit presque:

— Allons, soit! ce ne sera que quinze sols; mais c'est bien parce que vous êtes des militaires... autrement...

— Ne larmoyez point, bonhomme, interrompit le soudard d'un ton gouailleur. — Tenez, pour reconnaître votre amabilité, nous consentons à en prendre deux flacons au lieu d'un, ça fait que comme ça vous pourrez vous rattraper de votre perte. Nous sommes de bonne pâte, hein?

L'aubergiste pensa qu'il ne gagnerait rien à discuter plus longtemps; aussi se contenta-t-il de répondre:

— Bien, Messieurs, vous aurez vos deux bouteilles, je vais vous les envoyer tout de suite.

Et il s'éclipsa prestement de crainte qu'on ne lui demandât une nouvelle réduction.

Pendant ce temps les deux soldats voulant être seuls pour causer plus à l'aise, entraient dans la seconde salle et s'installaient à une table placée près d'une fenêtre ouverte donnant sur la cour.

Bientôt une servante leur apportait les bouteilles commandées, des gobelets et un flambeau.

Cocardasse fit d'un coup de pouce sauter un bouchon et versa deux pleins-bords.

— A votre santé, pitchoun, dit-il.

— A la vôtre, l'ancien, renvoya le jeune homme.

Quand les gobelets eurent été reposés complètement à sec sur la table, ce dernier reprit :

— Dites-moi, camarade, tout à l'heure, pour la première fois, j'ai entendu prononcer votre nom : seriez-vous donc ce Cocardasse dont Passepoil m'a si souvent parlé et qui a été au service d'un certain chevalier de Lagardère, créé plus tard comte de Lagardère, lors de son mariage avec la fille de Philippe de Nevers ?

— Eh ! oui, je suis ce Cocardasse... Cocardasse "junior..."

— "Junior ?"

— Toujours, bagasse ! Ah ! Passepoil il vous a souvent parlé de moi ?... Et qu'est-il devenu, ce cher ami ?

C'était, je me souviens, un garçon qui ne manquait pas de qualités, mais il avait un défaut capital qui les gâtait toutes : il préférait les femmes au vin, ce qui l'entraînait à commettre chaque jour d'énormes bêtises.

Aussi n'en ai-je jamais pu faire rien qui vaille et ai-je fini par l'abandonner à son malheureux sort.

Il y a longtemps de cela ; or depuis que je l'ai quitté je n'ai jamais eu de ses nouvelles, et tétebiou ! ça me chagrine.

— Je vais vous enlever cette peine. Amable Passepoil est actuellement maître d'armes à Paris où il tient une salle près du petit Châtelet.

Il est marié et a un fils qui va aujourd'hui sur ses dix-neuf ans.

— Ah! misère! je me doutais bien qu'il tournerait mal. Ma foi, tant pis pour lui, je l'avais pourtant assez mis en garde contre le conjungo et, en définitive, il n'a que ce qu'il mérite.

A votre santé, garçon!...

— A la vôtre, l'ancien.

— Et le petit Passepoil, a-t-il hérité de la sottise de son auteur?

— Non, lui c'est une autre passion: il n'aime que les écus.

— Cela ne vaut pas mieux. Décidément les Passepoil sont de tristes "gensses." Mais le clampin, joue-t-il un peu de la brette, au moins?

— Certes, il est presque aussi fort que son père, vous pourrez d'ailleurs vous en assurer par vous-même, car il est ici à l'armée. Il s'est engagé avec moi et fait partie de ma compagnie. C'est un très brave garçon avec lequel je suis lié de grande amitié, quoiqu'il ait des idées tout à fait opposées aux miennes au point de vue de l'argent.

— Qué! je tirerai volontiers une botte avec lui. Cela me rappellera le temps où mon petit prévôt et moi nous escrimions ensemble... En avons fait de ces parties, tous les deux!

Il a dû vous en toucher un mot, hein!

— Oui, oui. Il m'a même raconté les exploits que vous aviez accomplis et il ne tarissait pas sur les innombrables talents dont vous étiez pourvu.

— Ah! ma caillou! quel brave cœur! il savait me rendre justice.

— Et pleinement, même. Il ne vous reprochait qu'
seul défaut.

— Bah !

— Celui d'aimer un peu trop à caresser la bouteil
Ventre de biche ! me disait-il, Cocardasse avait bea
coup de moyens, mais son amour exagéré pour le v
et son indifférence presque complète pour le sexe l'o
toujours arrêté sur le chemin des honneurs.

Cependait, ajoutait-il, je n'ai cessé de lui faire d
observations à ce sujet ; malheureusement il n'a jama
voulu m'écouter et a continué de persévérer dans s
erreur.

J'ai donc dû lui laisser suivre la mauvaise route da
laquelle il s'était engagé et me détacher de lui.

— Il disait cela, le pauvre ? Sûrement les cotillon
ils avaient fini par lui brouiller la cervelle ; ce qui m
le prouve c'est cette folie qu'il a faite de prendre femm
le triple sot ! Quand on en vient là c'est qu'on est bie
bas.

N'êtes-vous point de mon avis ?

— Absolument, répondit le jeune homme en souriant

A cet instant une servante qui fit son entrée, portan
le garenne accommodé en civet, coupa court à leurs
propos.

— Ah ! enfin !... exclamèrent à la fois les deux sol-
dats dont l'appétit n'avait fait que croître avec l'attente.

Et, sans plus de préambule, ils attaquèrent vaillam-
ment le plat.

La sauce en était peut-être un peu longue, certains
morceaux trop cuits et d'autres pas assez, mais eu égard
à la rapidité avec laquelle avait été confectionné ce plat,
ils auraient réellement eu mauvaise grâce à se plaindre ;
aussi s'en gardèrent-ils bien et ne s'occupèrent-ils qu'à
jouer des mâchoires à qui mieux mieux ; ce dont ils
s'acquittèrent avec tant de conscience qu'en moins d'un

qu art d'heure il ne restait plus du civet que quelques vagues et rares débris.

Une large rasade qu'ils burent d'un trait termina le repas.

— Maintenant, camarade, dit Cocardasse en se renversant sur le dossier de son siège et en mettant ses pouces dans les entournures de son pourpoint, — puisque nous sommes ici bien tranquilles et bien seuls, vous plairait-il de me conter votre histoire, ainsi que l'avez promis?

— Je ne demande pas mieux, l'ancien. Peut-être vous intéressera-t-elle et peut-être aussi y verrez-vous plus clair que moi dans l'étrange imbroglio qui la compose.

—Allez, garçon, je vous écoute. Nous avons du temps devant nous et vous pouvez la narrer tout au long... ça aide à la digestion, eh donc!

— Je dois d'abord vous apprendre, commença le sergent, — que je ne sais pas quel est mon nom.

— Vous n'avez pas de nom?

— Ou, du moins, celui que j'ai n'est qu'un prénom. Je me nomme en effet simplement Philippe.

— Mais celui de votre famille?

— Je n'ai point de famille.

— Té! c'est comme moi, fit naïvement le vieux prévôt.

Du moins, se reprit-il vivement, — je n'en ai plus, bagasse!...

Ah! pauvre pitchoun! comment donc cela se fait-il?

— C'est là le mystère de ma vie... et je n'ai jamais pu le percer...

— Et ce n'est pas aujourd'hui que tu le perceras... sergent Belle-Epée! cria un personnage apparaissant soudain sur le seuil de la salle, dont la porte venait de s'ouvrir violemment.

— Mathias Knauss!... exclama le sergent à l'aspect

de l'inconnu. — Ah ! je comprends maintenant le cou de poignard que j'ai reçu dans le bois.

— Belle-Epée ! criait en même temps Cocardasse. — Voilà un nom et il me plaît, capédédious !

— A moi, vous autres ! commanda le nouveau ven en se précipitant dans la pièce suivi des sept pseudo voituriers qui avaient jeté leurs manteaux et se mon traient maintenant en costume de reîtres.

A peine entrés, les agresseurs se séparèrent en deu bandes égales dont l'une attaqua le sergent et l'autre le vieux soldat.

— Sandièous ! jura ce dernier, dès qu'il eut reconnu de quoi il s'agissait. — Ils veulent nous estourbir le pitchoun et moi !...

Pétronille, ma belle, ajouta-t-il en dégaînant sa longue rapière, — voilà de l'ouvrage pour toi.

Et tombant en garde sur-le-champ, il se plaça près du jeune homme qui, lui aussi, avait vivement mis l'épée à la main.

IV

UNE FIERE LAME

Mais, avant de poursuivre, il nous est nécessaire de remonter à une demi-heure de là, c'est-à-dire au moment où les deux soldats s'attablaient ensemble.

A ce moment un homme qui, depuis deux ou trois minutes rôdait autour de l'auberge, se décidait à y entrer et allait rejoindre les consommateurs que Cocardasse avait dédaigneusement appelés "ces gensses," les seuls, du reste, qui fussent dans la salle.

Cet homme portait l'uniforme des compagnies franches allemandes.

— Eh bien! Mathias, et ton individu... as-tu réussi?... lui demanda en employant l'idiôme germanique l'un des consommateurs qui semblait avoir une priorité sur ses compagnons.

— Malheureusement non, répondit-il dans la même langue.

— Ah!

— Je ne l'ai que légèrement blessé.

— Il s'est donc défendu?

— Il ne m'a même pas vu.

— Alors tu t'y es mal pris?

— Je m'y suis pris aussi bien que je pouvais m'y prendre, mais le hasard m'a fait échouer.

— Le hasard?

— Oui, tu vas voir comment, Hermann.

Sachant qu'il allait chasser, je l'avais suivi à la piste depuis le camp et étais parvenu, sans qu'il se doutât

de ma présence, à entrer avec lui dans le petit bois d chênes, situé ici près sur le bord de la route.

Je pouvais, de la porte, épier à l'aise tous ses mouvements en me dissimulant derrière les arbres et le buissons et, par suite, saisir l'instant propice pour m'élancer sur lui à l'improviste.

Le jour, qui baissait, couvrait d'ailleurs ma march d'une ombre protectrice et me permettait de diminuer peu à peu la distance qui nous séparait. Je pensais donc que je n'avais pas longtemps à attendre cet instant... et j'avais raison.

Tout à coup, en effet, il s'arrêta, mit en joue et, presque sans viser lâcha son coup sur un garenne tapi à une dizaine de pas de là.

Bon, c'est le moment, me dis-je en le voyant se diriger vers la bête qui gisait étendue sur l'herbe; pendant qu'il sera occupé à la relever et à l'examiner, comme tout chasseur fait du gibier qu'il a abattu, je m'approcherai tout doucement et une fois à la portée lui planterai mon poignard entre les deux épaules.

J'avais déjà sorti mon arme de sa gaîne et me disposais à avancer quand, juste comme il allait ramasser le garenne, un grand escogriffe, sorti de je ne sais où, le prévient et veut s'en emparer.

Mon homme réclame, le grand escogriffe en fait autant, soutenant que c'est lui qui l'a tiré et les voilà qui se prennent à discuter pour savoir à qui appartient le défunt.

Cela dure quelque temps; ils s'amusent même à abattre des objets placés au loin pour prouver chacun leur adresse et, finalement, ne parvenant pas à s'entendre, décident de trancher la question au premier sang.

Sur quoi, ils engagent le fer incontinent et se mettent à ferrailler à qui mieux mieux.

Cette circonstance dérangeait fort mon plan, car en

cherchant à me glisser derrière le sergent je risquais d'être aperçu de son adversaire qui, naturellement, lui faisait face.

Néanmoins, l'obscurité aidant, je résolus de tenter quand même l'aventure.

Pour cela je laissai d'abord mes deux gaillards bien engager le combat, et lorsque je jugeai que je pouvais m'approcher sans crainte je rampai vers eux à travers les hautes herbes.

Arrivé tout auprès, et masqué par une touffe de fougères, je pris mes mesures avec soin, puis, d'un seul élan, bondissant en arrière, je levai le bras et frappai.

J'avais visé mon homme entre les deux omoplates, à la base du col; mais à la seconde même où mon bras s'abaissait, il se fendait à fond, c'est-à-dire se dérobait à mon arme, et celle-ci, portant à faux, ne le touchait qu'au bas de l'épaule, sans presque pénétrer dans les chairs.

Le coup était manqué et il ne me restait plus qu'à fuir, ce que je fis aussitôt en donnant à ma course la plus grande vitesse possible.

Quoique je fusse certain que ni lui ni son adversaire ne m'avaient vu, je ne m'arrêtai cependant qu'après avoir franchi un assez grand espace et lorsque je n'eus plus à redouter la moindre poursuite.

Là, je me mis à réfléchir sur le moyen que je devais employer pour réparer ma maladresse, ou plutôt mon peu de chance, et le résultat de mes réflexions fut que ce moyen était d'avoir recours à vous.

Je sortis donc du bois pour venir ici vous chercher et essayer tous ensemble de lui tendre une embuscade avant qu'il n'ait eu le temps de regagner le camp : mais, comme je tournais le coude de la route je l'aperçus accompagné du grand escogriffe poussant la porte de cette auberge... où il vient d'entrer avec lui il n'y a pas cinq minutes.

— Bah! fit celui que Mathias Knauss appelait Hermann, — c'est un des deux individus qui sont là dans cette salle?

— Oui, le plus jeune.

— En ce cas, rien n'est perdu, il s'est fait prendre lui-même.

— Evidemment, ce qui simplifie poliment notre besogne. Seulement comme il y a lieu de croire que son compagnon ne l'abandonnera pas et se mettra aussi de la partie, il faudra, par contre, travailler double.

— Eh bien! on travaillera double. Ce serait bien le diable si à nous huit nous ne parvenions point à avoir raison de ce blanc bec et de ce vieux barbon.

— Der teufel! Ne nous y fions pas trop; le vieux barbon a encore la poigne solide et n'est pas à dédaigner, autant que j'ai pu en juger lors de son assaut avec le sergent sur la lisière du bois.

Quant au jeune coq, comme j'ai déjà eu affaire à lui trois fois, je sais à quoi m'en tenir sur son compte.

C'est un démon et si on peut l'attaquer seul par derrière, il faut être plusieurs pour lui faire face.

— Allons donc!

— Oui; aussi est-ce pour cela que, au cas où je le manquerais, je vous ai apostés ici afin de vous avoir sous la main pour le prendre de front.

— Eh bien! nous sommes prêts. Faut-il commencer la danse?

— Non, pas tout de suite.

D'après ce que j'ai pu voir du dehors en regardant par dessus les murs de la cour, ils sont en train de causer et de boire.

Laissons-les continuer parce que quand le vin leur aura porté à la tête, nous en viendrons plus facilement à bout.

— Mais c'est qu'ils vont souper aussi; ils ont donné

leur gibier à cuire et on va le leur apporter bientôt; ça empêchera peut-être l'effet de la boisson.

— Au contraire, ça les alourdira davantage. Patientons donc jusqu'à ce qu'ils en soient à la digestion.

— Comme tu voudras, Mathias.

— Nous procéderons de la façon suivante: aussitôt en face d'eux, nous nous diviserons en deux groupes; l'un qui sera commandé par toi, Hermann, se chargera du vieux; l'autre, à la tête duquel je serai, courra sus au sergent.

Puis une fois que vous aurez eu raison de votre homme, ce qui ne devra pas vous demander beaucoup de temps, vous nous rejoindrez pour en finir plus vite avec le nôtre qui, lui, nous donnera du fil à retordre.

— Entendu.

Sur ce, les reîtres avaient recommencé à absorber force faro en attendant que Mathias Knauss réclamât leur concours.

Ce dernier, après avoir laissé écouler une demi-heure environ, pensant que le moment d'agir n'était pas loin, s'était approché de la porte de la salle réservée et, à travers le trou de la serrure, avait aperçu les deux soldats venant d'achever leur repas.

Il avait même saisi les premiers mots de l'histoire que le jeune homme se disposait à raconter.

C'est alors que faisant signe à ses acolytes, il était apparu avec eux sur le seuil de la pièce, pendant que l'aubergiste et la servante, terrifiés de ce qu'ils voyaient, allaient se cacher au fin fond de la cave.

Comme on l'a vu, Cocardasse et le sergent se trouvaient chacun aux prises avec quatre gredins, Mathias Knauss dirigeant ceux qui avaient assailli celui-ci.

En les voyant venir, l'épée de Philippe avait sauté d'elle-même hors du fourreau.

Il reçut l'attaque en attaquant lui-même et son pre-

mier élan fut si impétueux que, tout d'abord, les agresseurs rompirent de plusieurs pas.

Mais ils revinrent immédiatement à la rescousse et ce fut alors un cliquetis, un crépitement ininterrompu entremêlé d'étincelles qui jaillissaient sans cesse du heurt des fers.

La lame du garde française était fée: on eût dit qu'il avait dix bras pour la tenir.

C'était un véritable éblouissement, un vertige.

Une minute passa sans que le sang eût encore été répandu.

Mais, tout à coup, un cri d'angoisse retentit, accompagné du bruit de la chute d'un corps sur le plancher.

Un des reîtres venait d'avoir le front troué.

— Et d'un!... fit le jeune homme.

— Tartèfle! jura Mathias — nous ne sommes plus que trois. Attention, camarades, prenez-le de flanc, moi je reste de front.

Les deux hommes obéirent et se portèrent à droite et à gauche du sergent.

Il est probable qu'ils l'auraient tourné s'ils l'avaient pu, mais comme il avait eu la précaution de s'adosser au mur, cela ne leur fut pas permis.

Cette nouvelle disposition lui était néanmoins des plus désavantageuse, car pour rencontrer les armes de ses ennemis et arriver à temps à s'en garer, il devait constamment décrire avec la sienne un arc d'une amplitude extrême et déployer le double de vigueur.

Toutefois, il était si prompt, si agile; il possédait si à fond la science de l'escrime qu'il devinait pour ainsi dire les coups, de quelque côté qu'ils vinssent, et se trouvait toujours à la parade.

— Lâches! leur cria-t-il, — vous n'osez donc pas m'assassiner de face!

— On fait ce qu'on peut, ricana Mathias.

L'adversaire de gauche était celui qui lui donnait

le plus de tablature, sa défense étant forcément plus molle de ce côté.

Aussi résolut-il d'en finir tout de suite avec lui.

Faisant alors semblant de le dédaigner, comme s'il ne valait pas la peine qu'on s'occupât de lui, il parut ne s'inquiéter exclusivement que des deux autres.

Mais au moment où le reître, voulant mettre à profit ce qu'il prenait pour un instant d'oubli, allait le percer de son fer, il fit une brusque volte, puis, avant qu'il n'eût pu se garder, lui clouait furieusement sa pointe entre les deux yeux, et l'envoyait rouler inanimé sur le sol.

— Et de deux!... dit-il.

— Capédédious! hurla Cocardasse sans abandonner son jeu. — Belle-Epée, vous donne une leç[illegible] nille; ne faut plus faire la paresseuse, eh donc!

Knauss proféra un nouveau juron et jeta des regards anxieux vers ceux qui étaient aux prises avec le vieux prévôt pour voir s'il n'y aurait point quelque secours à attendre d'eux.

Mais le soulard se défendait, lui aussi, avec une grande habileté et ne leur laissait aucun repos.

Sa façon de procéder, par exemple, n'était pas tout à fait la même que celle du jeune homme.

Solidement campé sur ses jarrets, les jambes écartées à la distance réglementaire, le torse droit et effacé dans la position académique, ainsi qu'un maître d'armes en train de donner une leçon, il soutenait l'assaut avec un calme parfait.

Il agrémentait même " son jeu " de réflexions variées faites à haute voix.

— Hé! racailles! disait-il aux Germains, — vous vous êtes donc foulé le poignet à lever votre pinte que vous l'avez si raide?

Allons, un peu plus de souplesse et surtout moins de roulis; on croirait que vous naviguez déjà sur les ga-

lères, où vous ne pouvez manquer d'aller un jour, si Pétronille "elle" le permet, bien entendu.

As pas pur! mes agneaux, je vais vous dégourdir bientôt...

Malheureusement il parlait mieux qu'il n'agissait, car il n'avait pu encore se débarrasser d'aucun de ces agneaux, alors que le garde française en était déjà à son deuxième adversaire.

Toutefois, il ne devait pas tarder à faire prendre à l'un d'eux la mesure du sol.

Mais ce ne fut pas de sa rapière qu'il se servit pour accomplir cet exploit.

Celui auquel Knauss avait donné le nom d'Hermann, ayant par mégarde laissé échapper son épée, se baissa précipitamment pour la ramasser, et dans le mouvement qu'il fit à cet effet, avança sans s'en apercevoir sa tête à portée de la jambe droite de Cocardasse.

Le prévôt eut alors une inspiration soudaine.

Levant brusquement le pied à la hauteur du chef du Teuton, il lui asséna au milieu un si formidable coup du talon de sa lourde botte, que le misérable, le crâne complètement défoncé, s'écrasa à terre, anéanti, foudroyé.

Cette manœuvre avait été exécutée avec tant de promptitude que les autres n'avaient pu, ni la prévoir, ni s'y opposer.

— Et d'un! dit-il à son tour.

Puis il ajouta avec un gros rire:

— Vivadious! que dis-tu de celle-là, Pétronille? Voilà que Cocardasse il a trouvé une "bott." lui aussi, et qui vaut celle de Nevers... Bagasse!

A qui le tour?

— A moi!... A l'aide!... ou je suis perdu! cria tout à coup Mathias.

Il restait seul devant le jeune homme dont l'épée toujours brillante, sauf à sa pointe, qui avait à peine

une ou deux lignes de sang, venait de trouer le crâne d'un troisième bandit.

Les reîtres, abandonnant aussitôt Cocardasse, s'élancèrent vers Knause.

Il était temps.

Le coquin, pris de panique, ne se défendait plus qu'instinctivement et ils arrivèrent juste pour parer le coup qui lui était destiné.

Stupéfait et sensiblement vexé du peu de cas qu'on semblait faire de lui, Cocardasse accourut près du sergent et la lutte reprit de plus belle entre les deux soldats et trois des Allemands.

Prudemment, Mathias s'était en effet retranché derrière ses hommes et se contentait maintenant de les stimuler de la voix, n'osant plus se mettre en ligne avec eux.

Ce renfort inattendu n'effraya pas le sergent.

Comme la première fois, il fondit sur les bandits et, comme la première fois aussi, les refoula sous son élan.

Par malheur, son épée étant venue à s'engager dans la garde de celle d'un reître, il fit un si brusque effort pour la retirer qu'elle se brisa net, près de la coquille, ne lui laissant au poing qu'un tronçon de quelques pouces.

Il recula, rugissant de se voir désormais sans défense.

— Désarmé! cria Mathias triomphant. — Il est à nous!... Il est à nous!... à Belle-Epée, mes amis!... à Belle-Epée!...

Et, n'ayant plus rien à craindre, il s'avança pour prendre part au meurtre du jeune homme.

Cocardasse voulut se jeter au devant de celui-ci pour le protéger, mais il en fut empêché par un Teuton qui lui barra le passage et l'obligea à se défendre lui-même, pendant que les autres fonçaient sur son compagnon.

Le sergent se vit perdu.

Néanmoins, résolu à lutter jusqu'à son dernier souffle, il empoigna à pleines mains deux des fers qui le menaçaient et les manœuvra de façon à s'en faire un bouclier contre le troisième, qui était celui de Knauss et cherchait sa gorge.

Il avait encore un espoir.

C'était que Cocardasse réussit à se débarrasser promptement de son homme afin qu'il pût lui passer sa rapière, ce qui lui rendrait sur-le-champ tous ses avantages.

Mais tiendrait-il assez longtemps pour que cet espoir se réalisât?

D'autant plus que sa blessure qui s'était enflammée pendant l'action lui causait d'atroces douleurs.

Une demi-minute!... un siècle! s'écoula dans cette terrible appréhension...

Et le prévôt avait toujours à se défendre.

Malgré sa vigueur, Philippe sentait maintenant l'épuisement le gagner, et ses doigts dans lesquels entrait le tranchant des lames, se desserraient graduellemnt.

Knauss, furieux de cette résistance désespérée et craignant qu'elle ne finît par tourner contre lui, résolut d'y mettre un terme par un de ces coups qui lui étaient familiers.

S'écartant du groupe, il se baissa doucement, rampa à la faveur de l'ombre jusque derrière le jeune homme et, tirant son poignard, visa sa victime au flanc.

Déjà l'arme touchait presque à son but et la mort du sergent était imminente, quand un cri retentit dans la salle, suivi aussitôt du nom de "Philippe!" prononcé avec un accent de terreur indicible.

En même temps, à quelques pas des combattants, au pied de l'escalier conduisant à l'étage supérieur, surgissait une femme, une jeune fille qui, à peine vêtue, les cheveux défaits, les yeux hagards, les traits convulsés par l'épouvante, désignait de son bras nu, projeté

dans la direction du garde française, le misérable prêt à l'assassiner.

Cette étrange apparition produisit un tel effet sur tous les assistants qu'ils en demeurèrent chacun comme figés dans la position où ils se trouvaient.

Mais le sergent, reprenant le premier sa présence d'esprit, et comprenant le geste de la jeune fille, fit un brusque saut de côté pour se mettre hors de la portée du traître qu'il devinait.

Puis, le cœur fermé à toute pitié, il ramassa avec la promptitude de l'éclair l'épée d'un des reîtres morts et, avant que le coquin n'ait pu se relever, l'en traversa d'outre en outre.

Ensuite, animé d'une ardeur nouvelle, il revint à ses deux derniers agresseurs auxquels il ne tarda pas à faire subir le sort de leurs compagnons.

Il lui semblait que ses forces venaient de se décupler tout à coup.

Et lorsqu'à nouveau il jeta les yeux vers l'endroit où s'était montrée la jeune fille, dans laquelle il avait reconnu mademoiselle de Chaverny, ses regards rencontrèrent le vide et c'est vainement qu'ils la cherchèrent de toutes parts.

Comme un génie bienfaisant, elle lui était apparue pour le sauver, puis, sa mission remplie, s'était évanouie ainsi qu'une vision.

Pendant qu'il méditait sur cet événement, qui faisait naître en lui les pensées les plus diverses, Cocardasse ayant enfin réussi à envoyer son reître boire du faro dans un monde meilleur, vint le toucher à l'épaule et lui demanda:

— Eh! camarade, à quoi songez-vous, je vous prie?

Le jeune homme tiré de ses réflexions par cette question se tourna vers le vieux soldat et répondit:

— A une foule de choses, l'ancien... mais ce serait trop long à vous expliquer.

Dites-moi seulement : c'était bien mademoiselle de Chaverny qui était là, il n'y a qu'un instant ?

— Eh ! oui, c'était la demoiselle du marquis ; j'ai même été assez interloqué de sa présence au milieu de nous.

— Ainsi c'est à elle que je dois de ne pas avoir été lâchement assassiné par ce misérable ! dit le sergent comme en "a parte."

— Sûrement, j'ai vu la chose du coin de l'œil, et ma foi, elle ne pouvait arriver plus à point.

Mais par quel hasard est-elle survenue de la sorte ? On jurerait qu'elle a deviné que vous aviez besoin de son secours.

— Oui, par quel hasard ! répéta le jeune homme, qui n'osait croire à ce qu'une voix intérieure lui murmurait tout bas.

— Puis votre nom qu'elle a prononcé ?

— C'est vrai... elle a prononcé mon nom.

— Comme si elle vous connaissait de longue date. Cela est vraiment curieux, hein ! pitchoun ? observa le soudard avec un sourire légèrement railleur qui signifiait que peut-être il ne lui serait pas trop difficile de trouver le mot de l'énigme.

Le sergent, qui vit ce sourire et en saisit le sous-entendu, rougit comme une jouvencelle.

Cependant, ne voulant pas laisser le prévôt s'engager plus avant dans cette voie d'insinuations, il s'empressa de rompre la conversation.

— Si vous m'en croyez, l'ancien, reprit-il, — nous ne nous occuperons pas davantage — quant à présent, du moins — de ce singulier incident dont la cause nous échappe, et nous nous préparerons à rentrer au camp...

Voulez-vous régler la dépense ? ajouta-t-il en remettant à Cocardasse l'unique pièce d'argent qu'il avait dans sa poche.

Le prévôt comprit la réserve du jeune homme et n'insista pas.

— Vous avez raison, garçon, rentrons au camp. D'ailleurs, puisqu'il n'y a plus ni à boire ni à se battre, nous n'avons que faire ici.

Ils passèrent alors dans la première salle, où ils ne virent personne.

— Holà! bonhomme Picavez, appela le Gascon, — où êtes-vous qu'on paye son dû?

— Me voici, Messieurs, répondit l'hôte qui à cet appel et n'entendant plus aucun tumulte se décida à remonter de sa cave suivi de la servante.

— Té! vous étiez chez les taupes? fit le vieux soldat. — Vivadious! je suis aise de voir un gaillard de votre espèce. C'est sans doute le faro qui vous rend brave comme ça, hein?

— Vous me devez un petit écu, se contenta de répliquer maître Picavez, sans relever l'apostrophe du soudard.

— Le voilà, dit Cocardasse... et, par dessus le marché nous vous donnons de quoi engraisser vos orges.

Allez voir un peu dans la seconde pièce le joli cadeau que nous vous faisons; vous y trouverez huit Teutons qui ne boiront plus de bière de longtemps. Eh donc!

Se tournant vers le sergent:

— Maintenant, en route, camarade; il est tard et nous avons un bon bout de chemin à faire avant d'être chez nous.

Dès que les deux soldats furent partis, maître Picavez et la servante se risquèrent sur le seuil de la salle où avait eu lieu le combat et y plongèrent des regards apeurés.

Les corps des reîtres s'allongeaient sur le sol dans une pose déjà rigide.

Machinalement, l'aubergiste les compta des yeux.

— Tiens! Il n'y en a que sept! fit-il étonné.

— Vous devez en oublier un... Ces messieurs ont dit huit, répartit la servante prise d'admiration pour les auteurs de cette formidable tuerie.

Et elle-même les compta.

— C'est pourtant vrai! constata-t-elle, — il n'y en a que sept.

Tout à coup l'aubergiste eut un sursaut d'effroi.

— N'entends-tu rien, Brigitte? interrogea-t-il.

— Non, que voulez-vous que j'entende?

— On a remué dans la cour!...

— Vous croyez?

— Oui... comme on si grimpait au mur.

— Vous vous serez trompé. Au reste, allez vous en assurer.

— Viens avec moi.

— Je veux bien.

Munis d'une résine, le bonhomme et Brigitte se rendirent à l'endroit suspect, non sans trembler fort l'un et l'autre.

Cette cour, rappelons-le, était de petite dimension et close de murs peu élevés.

Tous deux, se serrant les coudes, l'explorèrent minutieusement et n'y découvrirent âme qui vive.

Rassurés et riant de leurs craintes, ils se disposaient à rentrer, quand les rayons du luminaire firent jaillir de l'ombre une traînée rouge qui, partant de la fenêtre, aboutissait au pied d'un des murs, le long duquel elle montait jusqu'au sommet.

Un rapide examen leur fit reconnaître que c'était du sang encore tout humide.

Ils comprirent alors pourquoi il n'y avait que sept corps dans la salle.

L'un des reîtres, au lieu de subir le sort de ses complices, qui étaient morts sur le coup, n'avait été évidemment que blessé et, après avoir attendu le départ des

deux soldats, s'était enfui par la cour dont il avait escaladé l'enceinte.

— Eh bien! que le coquin aille se faire pendre ailleurs, conclut le bonhomme; — puisqu'il en a réchappé, j'aime autant le savoir hors de chez moi.

Pour ce qui est des autres, je vais m'arranger de manière à ce qu'ils soient enterrés dans mon champ d'orge.

Comme l'a dit le vieux militaire: ça lui servira d'engrais... et ça me rattrapera de mon faro qu'ils ont bu toute la journée sans me payer.

Nous croyons devoir faire connaître maintenant ce qui avait amené mademoiselle de Chaverny à paraître inopinément sur la scène du drame.

Si le sommeil était venu clore promptement les paupières du marquis et de la marquise, il n'en avait pas été de même pour elle.

Depuis sa rencontre avec le sergent, l'image de celui-ci était restée profondément gravée en son esprit.

Sans cesse, elle revoyait la virile beauté de son visage dont elle se complaisait à se rappeler les moindres détails, et se sentait attirée vers lui comme par un fluide, un magnétisme peu à peu de tout son être.

C'était la première fois que la vue d'un homme produisait sur elle une semblable impression.

Puis ce nom de "Philippe" lui revenait en mémoire et elle laissait ses lèvres le susurrer pour mieux en saisir la consonnance qui lui paraissait avoir une douceur infinie.

Ce nom, d'ailleurs, lui rappelait un pauvre enfant qu'elle avait connu étant toute petite, le fils de la comtesse Aurore de Lagardère.

Deux ans plus tôt, elle en frissonnait encore, elle avait revu cet enfant, mais, il était dans son cercueil!

Et, sans savoir pourquoi, sous le seul nom de Philippe son cœur confondait deux êtres: le petit disparu et le beau sergent.

Quand un cœur de dix-sept ans se met à parler, adieu, bien entendu, repos et sommeil.

Aussi aurait-elle volontiers passé la nuit à écouter les jolies choses qu'il lui disait, si un bruit d'épées se choquant violemment ne fût venu soudain frapper son oreille.

Effrayée, elle avait écouté, et prise d'une inquiétude dont elle ne s'expliquait pas la cause, s'était levée, enveloppée d'une mante à la hâte, et, sortant de sa chambre avec précaution, avait marché du côté d'où provenait le bruit.

Une force irrésistible la poussait.

Après avoir suivi un long corridor qui contournait tout l'intérieur de l'auberge, elle avait abouti à un escalier, l'avait descendu et était, pour ainsi dire, tombée au milieu des combattants.

Son arrivée avait eu lieu juste au moment où Mathias Knauss s'apprêtait à poignarder le sergent par derrière.

Alors, en voyant l'imminence du danger qui menaçait celui qu'elle aimait déjà, et ne sachant comment l'en prévenir, elle n'avait trouvé qu'un mot à lui jeter... et c'était son nom.

Mais, consciente aussitôt de l'étrangeté de sa conduite, elle s'était enfuie précipitamment et avait regagné sa couche dans laquelle elle s'était blottie, éperdue.

Le marquis et la marquise, qui occupaient une chambre contiguë à la sienne, avaient continué à dormir d'un sommeil paisible, sans avoir le moindre soupçon de la fugue nocturne de leur enfant.

V

L'ENFANT DE LA TEMPETE

Au sortir de l'auberge, Cocardasse et le sergent Philippe prirent la direction du camp.

L'atmosphère était redevenue limpide et de nombreuses étoiles brillaient au firmament.

— Pitchoun ! dit le prévôt, — laissez-moi vous féliciter de la façon dont vous avez besogné contre ces têtes carrées.

Corbiou ! C'était merveille de vous voir leur tailler la peau, et vous me rappeliez tout à fait mon Petit Parisien Lagardère... vous savez, celui avec qui nous étions jadis, Passepoil et moi ?

— Oui, je sais ; mais votre comparaison est exagérée. D'après ce que m'a raconté Amable, ce Lagardère était extraordinaire ; il paraît que personne ne pouvait lui résister et qu'il se débarrassait en un instant de tous ceux qui se hasardaient à l'attaquer.

— Eh ! me semble que ces racailles n'ont pas eu beaucoup le temps de rire avant d'être occis ; pour sûr, il n'aurait pas mieux fait lui-même.

Encore une fois, compliments...

Et touchant sa rapière :

— Désormais, Pétronille ma belle, vous aurez un modèle de plus, car Belle-Epée vaut Lagardère, capédédious !

— Allons soit, repartit le jeune homme gaîment, — je suis un second Lagardère... puisque vous y tenez...

Mais, ceci admis, voulez-vous que je vous raconte

mon histoire dont je vous avais à peine dit quelques mots quand nous avons été si soudainement assaillis?

— J'allais vous le demander; je ne l'en trouverai que plus intéressante maintenant.

— Alors écoutez; elle vous expliquera le coup de poignard que j'ai reçu dans le bois et l'attentat de ces bandits, qui y fait suite naturellement.

Comme dans le récit qui va suivre, le jeune sergent eut plusieurs fois l'occasion de glisser sur des faits trop à sa louange pour que sa modestie osât s'en parer, nous allons nous substituer à lui afin de ne rien passer sous silence.

Aussi loin que Philippe remontât dans ses souvenirs, c'est-à-dire dans ses souvenirs précis, — on verra par la suite pourquoi est faite cette restriction — il se revoyait dans une pauvre cabane située proche de la mer et formant la dernière habitation d'une petite bourgade qu'il sut plus tard être Saint-Valery-en-Caux sur la côte normande.

Cette cabane appartenait à un vieux ménage de pêcheurs qu'on nommait le père et la mère Moutier.

Philippe avait trois ans à trois ans et demi.

Les deux vieillards qu'il appelait, lui, papa Jean et maman Madeleine, étaient d'excellentes gens qui lui marquaient beaucoup d'intérêt, et il crut longtemps qu'ils étaient ses parents.

Il avait pour compagne une fillette à peu près de son âge, petite fille des bonnes gens, et qui était l'enfant de leur fils décédé.

Elle avait nom Marine.

La pauvre mignonne ayant perdu son père et sa mère, avait été recueillie par les vieux qui faisaient tout leur possible pour remplacer près d'elle ceux qui lui manquaient.

Marine et Philippe étaient amis inséparables et si l'amitié de la première devait ainsi qu'on le verra, se

changer par la suite en un sentiment plus tendre, le second devait toujours l'aimer comme une sœur chérie.

Jusqu'à l'âge de dix ans, les deux enfants vécurent heureux sans l'ombre d'un souci.

Mais peu après sa dixième année, une conversation que Philippe surprit sans le vouloir entre le père et la mère Moutier et la révélation qu'elle amena de faits le concernant, vinrent troubler profondément sa quiétude et lui ouvrir des horizons qu'il ne soupçonnait pas auparavant.

Voici comment cela arriva :

Une après-midi de septembre, sachant faire plaisir aux deux vieux, le petit garçon leur annonça qu'il partait cueillir quelques douzaines d'huîtres sur un banc qui se trouvait à une lieue et demie de la cabane et que, par conséquent, il ne rentrerait qu'à la brune.

Les bonnes gens le remercièrent de son attention et le prévinrent, à leur tour, qu'ils profiteraient de cette absence pour aller dans l'intérieur du village, en compagnie de Marine, vendre le poisson pris à la dernière pêche.

La chose ainsi entendue, muni d'une petite hotte pour mettre ses huîtres, le garçon fila en suivant le bord de la mer, laquelle était déjà aux trois quarts retirée.

Il avait calculé qu'elle le serait entièrement quand il arriverait au banc, ce qui lui permettrait de prendre tout le temps voulu pour faire sa récolte.

Mais, à mi-chemin, il fut arrêté par un singulier spectacle qui avait lieu en plein vent, sur une roche plate toute couverte d'algues et de varechs.

Là, un énorme homard et un crabe de la grande espèce, — un tourteau — étaient tous deux aux prises.

Quoique Philippe fût déjà très sérieux pour son âge, il se sentit intéressé par ce duel épique et resta quel-

ques instants à contempler cette bataille d'un genre particulir.

Cependant, songeant tout à coup que les deux crustacés pouvaient s'entremutiler horriblement, ce qui n'aurait pas fait son affaire, car ils valaient pour le moins un écu chacun, il intervint pour mettre le holà ! Et après s'être d'abord emparé du tourteau qui alla voir au fond de sa hotte ce qui s'y passait, il en fit autant du homard et le suspendit, lui, à l'extérieur, afin d'éviter une reprise d'hostilités à huit clos.

Dans la vie d'un enfant, le plus léger incident prend parfois les proportions considérables d'un grand événement et plus tard il aime à se rappeler certaines dates qui sont comme les jalons de sa jeunesse.

Certes, Philippe n'attachait pas à sa trouvaille plus d'importance qu'elle n'en avait, et pourtant, sans qu'il pût s'en douter, cette double capture, qui le mit alors dans l'impossibilité d'aller jusqu'au banc d'huîtres, devait être la cause et le point de départ d'une série de découvertes particulièrement intéressantes pour lui.

Tout fier, il reprit le chemin de la maison, pensant avec raison que les vieux seraient bien plus heureux de ce butin inattendu que de quelques douzaines de mollusques.

A son retour au logis, les Moutier n'étaient pas encore revenus au village.

Ne sachant que faire en les attendant, le jeune garçon alla s'installer dans une vieille barque échouée sur la plage et à demi démolie, qui servait au père Moutier à mettre ses engins de pêche et autres objets de toute sorte qui eussent encombré la cabane.

Il plaça ses prisonniers en lieu sûr, et s'étant couché sur le dos au fond du bateau, s'occupa, pour tuer le temps, à regarder les nuages courir dans le ciel.

Mais cette occupation n'étant pas des plus récréati-

vés, ses paupières se fermèrent peu à peu, et bientôt, il s'endormit d'un profond sommeil.

Ce voyage vers le pays du rêve dura longtemps et se serait peut-être fort avant dans la soirée prolongé, si un bruit de voix arrivant jusqu'aux oreilles de Philippe ne l'avait tiré soudain de la torpeur dans laquelle il était plongé.

Il rouvrit les yeux et constata avec surprise que la nuit était entièrement tombée.

Les voix semblaient partir de l'endroit même où il était et il n'eut pas de peine à les reconnaître pour être celles du pêcheur et de sa femme.

La mère Moutier disait justement :

— C'est bien singulier qu'il ne soit pas encore rentré.

— Oui, c'est singulier, répliqua le père Moutier, — et je cherche quelle peut être la cause de son retard. Pourvu qu'il n'ait pas commis d'imprudence.

— Tu me fais frémir, Jean ; ce banc n'est cependant pas dangereux.

— Non, c'est vrai ; du moins pas pour les grandes personnes. Mais, tu sais, les enfants sont si imprévoyants.

Ils se turent.

Philippe allait sauter hors de sa cachette et faire cesser ainsi l'inquiétude des bonnes gens, lorsque maman Madeleine reprenant la conversation, une curiosité inexplicable poussa l'enfant à rester aux écoutes.

Pour mieux entendre, même, il se haussa doucement de façon à ce que sa tête dépassât un peu le bordage, ce qui lui permit de voir les deux vieux assis sur le sable et adossés à l'embarcation.

Il comprit qu'ils s'étaient placés là pour attendre son retour, tout en se garantissant, au moyen de cet abri, du vent du soir qui commençait à souffler.

— Pauvre petit, reprit la mère Moutier, — ce serait bien malheureux qu'il lui fût arrivé quelque chose...

après le terrible danger auquel il a échappé il y a sept ans!

— Oh! oui, ce serait malheureux, car bien que ce ne soit pas notre enfant, nous l'aimons tout autant que s'il l'était réellement, répliqua le bonhomme.

— Pour sûr, je n'aimerais pas mieux le frère de Marine!... Et dire que nous ne savons rien de lui...

— Et que nous n'en saurons peut-être jamais rien, *l'Anglais* ne nous ayant révélé que son prénom "Philippe."

Le petit écouteur fut si fortement troublé par ces paroles qu'involontairement, d'un brusque mouvement il trahit sa présence.

— Comment! tu étais là? s'écria le père Moutier, en l'apercevant; — et nous qui étions si inquiets!...

Puis pris d'une pensée, il lui demanda:

— Alors, tu as entendu?

Trop ému pour pouvoir parler, l'enfant fit un signe affirmatif.

Les deux vieux se consultèrent du regard et comme embarrassés.

— Allons, finit par lui dire papa Jean, — puisque tu as, sans le vouloir, surpris une partie d'un secret que nous avions l'intention de te laisser encore ignorer, tu vas tout apprendre. Aussi bien, fallait-il que tu fusses instruit un jour ou l'autre...

Rentrons.

Quand tous trois eurent regagné la cabane et après s'être assuré que Marine dormait, le père Moutier commença:

— Tu sais donc, maintenant Philippe, que tu n'es pas notre fils et que nous sommes seulement tes parents adoptifs.

— Oh! quel malheur! s'écria le petit en se jetant à leur cou, le visage ruisselant de larmes, car il les aimait de tout son cœur.

— C'est un malheur pour nous, continua le vieux, — mais, pour toi, c'est peut-être un bonheur. Tu vas comprendre tout à l'heure pourquoi je dis cela. Ecoute-moi donc, afin que ce que je vais te raconter reste gravé dans ta mémoire et puisse te servir plus tard à rechercher tes véritables parents.

" Il y a sept ans environ, par une nuit de novembre, s'éleva sur nos côtes une tempête effroyable. La mer, démontée, lançait ses vagues à une hauteur prodigieuse et venait battre les falaises avec une telle violence qu'elle semblait vouloir les renverser.

" Depuis de longues années on n'avait assisté à un pareil déchaînement des éléments. Heureusement cette tempête avait été prévue, et aucun des pêcheurs de S.-Valery ne se trouvait au large quand elle éclata.

" Par le fait, on était tranquille dans le pays, et, comme on ne craignait pour la vie de personne, chacun s'était renfermé chez soi, goûtant près du foyer le plaisir de se sentir à l'abri et en complète sécurité.

" Madeleine et moi avions fait comme tout le monde.

" Mais, notre cabane étant plus près de la mer que celle des autres pêcheurs, l'embrun des lames venait frapper notre toit avec un crépitement de grêle; les grondements de l'Océan en folie nous parvenaient plus distinctement et nous faisaient parfois sursauter de frayeur malgré la certitude où nous étions de ne courir aucun risque.

" Il y avait déjà deux heures que durait la tourmente quand, soudain, nous crûmes percevoir des cris, des appels désespérés. D'abord, nous pensâmes nous tromper. Qui donc aurait été assez audacieux pour braver la tempête? Nous savions que ça ne pouvait être quelqu'un de chez nous. D'un autre côté, Saint-Valery n'étant pas un port, il nous était impossible de supposer qu'un bâtiment quelconque cherchât à y aborder.

" Pendant que nous nous regardions anxieux, ma femme et moi, de nouveaux cris retentirent et cette fois si perçants que nous ne pûmes plus douter qu'un ou plusieurs de nos semblables se trouvaient en péril.

" Alors, sans hésiter, je sortis et m'avançai vers la mer, que je scrutai aussi loin que ma vue pouvait porter.

" Madeleine m'avait suivi et se serrait contre moi, car le vent soufflait en foudre avec une violence telle qu'en nous aidant mutuellement, nous avions encore un mal infini à nous tenir debout.

— " Vois-tu quelque chose, Jean? me demanda-t-elle.

— " Non, lui répondis-je, — j'ai beau regarder partout, je ne distingue absolument rien.

" A cela, il n'y avait rien d'étonnant, la nuit étant d'un noir d'encre et la mer ayant pu enlever les fanaux d'appliqué du navire en détresse, si toutefois les cris perçus venaient d'un navire.

" D'ailleurs les appels avaient cessé complètement.

" — Les malheureux auront été engloutis, reprit Madeleine : — demain nous retrouverons leurs cadavres sur la plage. Pauvres gens!... Allons, rentrons, va, ajouta-t-elle, nous risquons d'être emportés par un paquet de mer.

" Elle venait à peine de prononcer ce dernier mot qu'une vague énorme, haute comme une maison, arriva sur nous avec une vitesse vertigineuse et, avant que nous ayons pu la fuir, nous enveloppa et nous abattit si rudement sur le sol que nous en demeurâmes étourdis et à demi suffoqués.

" En même temps, un horrible craquement se faisait entendre à peu de distance.

" Lorsque nous fûmes parvenus à nous relever, nous regardâmes vers l'endroit où s'était produit ce craquement et nous vîmes alors, à notre grande stupéfaction, une barque couchée sur le flanc et aux trois quarts bri-

sée par le choc qu'elle venait de subir contre les galets.

" Nous y courûmes et découvrîmes parmi les débris un homme tenant un enfant serré contre lui.

" Tous deux étaient évanouis.

" Après beaucoup d'efforts, nous réussîmes à les retirer de la barque et les transportâmes dans notre cabane.

" Madeleine s'occupa aussitôt de l'enfant, moi je donnai des soins à l'homme.

" Ce fut le petit qui revint le premier à la vie.

" Dès que ses yeux se rouvrirent, d'instinct il chercha un refuge dans les bras de ma femme et s'y blottit en poussant des gémissements d'effroi.

" Par un hasard qui tenait du miracle, il n'était que très légèrement contusionné et nous fûmes tout de suite rassurés sur son compte.

" Au contraire, l'homme était couvert d'affreuses blessures que lui avaient faites en se brisant les membrures de la barque.

" Sa tête était en sang et il avait la poitrine ouverte en plusieurs endroits par des éclats de bois qui y étaient restés fichés.

" Je vis sur-le-champ qu'il n'y avait pour lui aucun espoir.

" Cela ne m'empêcha point, comme bien tu penses, de lui donner tous les soins nécessaires.

" Ce ne fut qu'au bout de deux heures seulement qu'il reprit connaissance.

" — Le *boy*... où est le *boy*?... demanda-t-il dès qu'il put parler et avec un fort accent d'Outre-Manche.

" — Il est ici, près de vous, sain et sauf, lui répondis-je comprenant qu'il parlait de l'enfant.

" Vous-même ne courez plus aucun danger, ajoutai-je espérant lui cacher son état.

" — Ah!... il vit... merci... merci..., dit-il. — Je peux mourir maintenant.

" — Non, vous ne mourrez pas, repris-je — on vous soignera, et vos blessures guériront.

" — Si... si... je vais mourir... je le sens... je le sais; — mais auparavant il faut que vous sachiez le nom du *boy*... il s'appelle Philippe... Philippe...

" Il répéta deux fois ce nom, paraissant en chercher un autre dans sa mémoire.

" — Philippe qui?... demandai-je en essayant de l'aider.

" Est-ce votre fils?

" Il eut un sourire navré.

" — *No*, — pas mon fils... C'est le fils de... de... attendez... le fils de...

" La crispation de ses traits me montrait les efforts qu'il faisait pour se souvenir.

" Evidemment une lacune s'était produite dans son cerveau ébranlé et le nom du père de l'enfant lui échappait.

" A la fin, comprenant sans doute qu'il ne parviendrait pas à se le rappeler, il mit la main sur son pourpoint, en disant:

" — Là!... là... papiers... pour le *boy*!...

" — Bon, bon, ne vous inquiétez pas, dis-je, — si vous avez des papiers concernant l'enfant, nous y trouverons certainement son nom de famille.

" Cette assurance parut le tranquilliser et dès lors il garda le silence.

" Dans l'intention de le soulager, j'essayai de retirer quelques-uns des éclats de bois enfoncés dans ses chairs. J'y réussis d'abord assez facilement, et je remarquai avec joie qu'à chacun d'eux que j'enlevais, une expression de bien-être se peignait sur ses traits.

" Mais comme je venais d'en saisir un et que je faisais effort pour l'attirer au dehors, je vis soudain le malheureux se dresser sur son séant, jeter vivement ses deux mains à sa gorge; puis, presque aussitôt retomber

lourdement en arrière, en rendant par la bouche un flot de sang noir qui jaillit jusqu'à moi.

" C'était fini; avec ce sang s'en était allée sa vie et après une dernière convulsion qui le secoua des pieds à la tête, il demeura immobile pour toujours.

" Quand nous eûmes surmonté, Madeleine et moi, l'émotion que nous avait causée la mort de ce pauvre homme, nous cherchâmes dans ses vêtements les papiers qu'il nous avait dit y être. Mais nous eûmes beau en explorer minutieusement toutes les poches, aucune d'elles ne les contenait; non plus, d'ailleurs, que ses doublures dont, par surcroît de précaution, nous passâmes l'inspection.

" Supposant, alors, qu'ils étaient peut-être tombés dans la barque par suite des secousses que l'infortuné avait eu à supporter durant la tempête, et surtout par suite de la dernière, la plus terrible de toutes, nous résolûmes, dès qu'il ferait jour, de pousser nos recherches de ce côté.

" Ce que nous fîmes, en effet, dès la première heure.

" Hélas! Cela ne nous avança pas davantage. Malgré tout le soin avec lequel nous visitâmes l'intérieur du bateau, nous ne découvrîmes absolument rien.

" Nous dûmes en prendre notre parti.

" Dans la matinée, j'allai faire ma déclaration aux autorités de Saint-Valéry et racontai exactement les événements qui avaient eu lieu dans la nuit.

" On vint à ma cabane, on se livra à de nouvelles recherches, mais sans plus de succès que nous: on tenta même de tirer de l'enfant quelque éclaircissement. Tout fut inutile et le mystère qui planait sur ce sombre drame ne put être pénétré.

" Il en résulta que le défunt fut enterré sous la rubrique "inconnu."

" Quand au petit, comme je manifestais le désir de le garder, on consentit à me le laisser.

" Et voilà comment, mon cher Philippe, il se fait que tu es avec nous depuis sept ans. Car tu as deviné, je n'en doute pas, que c'est toi l'enfant de la tempête.

" Nous ne savons donc pas qui tu es, et nous n'en saurons probablement jamais rien, celui que nous nommons l'*Anglais* étant mort sans avoir pu parler.

" Si ton instruction a été plus soignée que celle de Marine, tu le dois au bon curé de Saint-Valéry qui, reconnaissant en toi un être moins grossièrement façonné que nous autres, s'est institué d'office ton professeur.

" Maintenant si tu veux voir la barque dans laquelle tu as abordé ici, c'est celle qui est là, échouée sur la plage et que j'ai rafistolée tant bien que mal ; elle n'est plus bonne à rien si ce n'est à mettre, tu le sais, mes filets et mes autres engins de pêche."

VI

CHEZ PASSEPOIL

Le récit du père Moutier causa à Philippe une émotion inexprimable.

Il n'aurait pu se définir au juste ce qu'il ressentait. C'était comme une sourde angoisse qui l'étreignait, comme un vide qui venait de se faire en lui.

Ainsi les deux pauvres vieux qu'il avait toujours cru être son père et sa mère lui étaient totalement étrangers, au point de vue des liens du sang.

Quels étaient donc ses parents, alors?

Cette question eut pour conséquence de le reporter vers le passé auquel il n'avait jamais songé, et aussitôt se formèrent dans son esprit des images confuses se rattachant à une autre existence que celle qu'il avait menée jusqu'à ce jour.

Cependant, il avait beau réfléchir et mettre son esprit à la torture pour fixer le moindre contour de ces images, il ne pouvait y parvenir.

C'étaient des impressions fugitives qui naissaient et mouraient instantanément sans laisser de trace.

Cela lui causait une telle fatigue que des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Allons, dit le père Moutier, en voyant le travail cérébral auquel il se livrait, — ne force pas ta mémoire comme ça, petit. Si elle est rebelle à présent, peut-être te fournira-t-elle par la suite des indices suffisants pour te permettre de reconstituer une partie de ta première enfance. Sur ce, va te coucher, mon gar-

çon, et tâche de te reposer, car tu parais en avoir grand besoin...

Dans son petit lit, d'autres images vinrent troubler le sommeil de l'enfant.

Il pensait au bon curé qui s'était chargé de faire son éducation. Il revoyait le parloir du presbytère, — sa salle d'études — et, à la muraille, pendue juste en face de lui, une grande épée flamboyante.

C'était le dernier souvenir mondain du bon prêtre qui avait servi le roi comme capitaine aux chasseurs de Conti et ne s'était fait soldat de Dieu qu'après avoir perdu son bras gauche sur un champ de bataille.

Sans savoir pourquoi, sans comprendre le mobile qui le poussait, l'enfant jeté par une nuit de tempête sur la côte normande avait pris goût à suivre ses leçons, rien que par ce qu'il éprouvait une sorte de frémissement joyeux à voir cette épée flamboyer.

A plusieurs reprises même, il avait eu l'audace de demander à son professeur de lui en enseigner le maniement mais celui-ci s'y était toujours refusé en riant.

A dater du soir de la révélation, la vie de Philippe ne fut pas la même et il considéra toutes les choses sous un aspect nouveau.

Nous ne saurions dire que l'orgueil trouva place en son cœur, cependant, parfois, il lui paraissait qu'il n'était pas né pour le métier de pêcheur.

Il n'en continuait pas moins à avoir une grande affection pour le père et la mère Moutier, mais ce n'était pas la même qu'auparavant; elle avait changé d'objectif.

Ne pouvant plus les aimer comme les auteurs de ses jours, il les aimait pour la tendresse, les soins dont ils l'avaient constamment entouré... et certes les bonnes gens n'eurent pas à s'apercevoir de la différence.

Le temps marcha.

Depuis qu'il connaissait l'histoire de la barque

échouée, il prenait souvent fantaisie à Philippe d'y passer, tout en travaillant, une heure ou deux à rêver aux événements dont lui avait fait part le vieux pêcheur.

Un matin qu'il y était à raccommoder des filets, il arriva que la navette s'échappa de ses mains et, par suite du mouvement qu'il fit pour la rattraper, alla se ficher assez rudement dans une petite gerçure formée par la séparation de la carlingue et du premier clain.

Il voulut la reprendre, mais elle était si bien engagée dans sa prison qu'il reconnut ne pouvoir l'en retirer qu'en élargissant celle-ci davantage.

S'armant alors d'un morceau de bois et s'en servant comme d'un coin, il l'introduisit entre les planches et frappa dessus avec un galet en guise de marteau.

L'opération réussit à merveille et le petit travailleur rentra en possession de sa navette qui tomba par la partie inférieure de l'ouverture.

Mais elle ne tomba pas seule; avec elle un papier glissa, un papier plié en quatre.

Machinalement, l'enfant le ramassa et l'ouvrit...

Sauf une signature placée au bas, et si effacée, si rongée par l'eau de la mer ou du ciel qu'on ne la distinguait pour ainsi dire plus, ce papier était net de toute écriture.

Se souvenant des pièces dont, avant de mourir, avait parlé *l'Anglais*, son compagnon de naufrage, pièces qu'on n'avait pu retrouver, malgré les minutieuses recherches effectuées aussi bien sur lui que dans la barque, Philippe courut porter sa trouvaille au père Moutier en lui expliquant d'où elle venait.

Le vieux pêcheur tourna et retourna la feuille en tous sens, l'examina avec le plus grand soin, et, de même que celui qui l'avait trouvé, n'y découvrant pas autre chose que la signature en question, il la lui rendit en disant que ce n'était qu'un chiffon de papier

sans valeur, apporté, sans doute, par le vent et qu'il pouvait jeter ou déchirer à son gré sans se faire le moindre tort.

Un peu déconcerté, le petit garçon s'en retourna sur la plage, froissa la feuille, la lança à la mer et reprit tranquillement son travail sans plus s'en occuper.

A l'heure de midi, il sortit du bateau pour aller déjeuner. Comme il enjambait le bordage, ses yeux furent attirés par le papier que le flot avait ramené sur le sable, et que la brise poussait tout doucement vers lui.

— Ma foi, pensa-t-il, — puisque le hasard me le renvoie, c'est qu'il est dit que je dois le garder.

Fort de ce raisonnement, il le ramassa de nouveau et en rentrant à la cabane s'en fut le cacher avec ses affaires, sans en rien dire au père Moutier, de peur qu'il ne se moquât de lui...

Par une sorte d'instinct, plutôt que par conviction, il devait le garder toujours.

Cinq ans après, presque coup sur coup, le père et la mère Moutier moururent laissant Marine et Philippe absolument seuls au monde.

Le chagrin des deux enfants fut immense, et, durant plusieurs jours, ils demeurèrent l'un et l'autre dans une prostration qui tenait de l'hébêtement.

Enfin, le premier, Philippe reprit le dessus et songea à ce qu'ils pourraient faire désormais.

Il consulta Marine.

La pauvre petite n'ayant aucune idée voulut s'en rapporter entièrement à son compagnon pour arranger leur commune existence.

C'était une lourde tâche qu'elle donnait là.

Cependant, confiant en sa bonne étoile, en sa force et comprenant qu'il lui devait à l'avenir aire et protection, Philippe accepta.

— Eh bien, petite sœur, lui dit-il après avoir mûre-

ment réfléchi, — ais-tu ce que je crois nous convenir le mieux, à présent que rien ne nous retient plus dans le pays?

— Non, apprends-le moi? lui demanda-t-elle.

— C'est d'aller chercher une position à Paris.

— A Paris!

— Oui, à Paris, où, quand on a bon vouloir, m'a-t-on assuré, on peut gagner très facilement sa vie.

Il parlait, bien entendu, avec une conviction sincère, car il avait souvent entendu vanter par les pêcheurs de la côte, hélas! aussi ignorants que lui, les ressources qu'offre la capitale à ceux auxquels le travail ne fait pas peur, et ne doutait point que Marine et lui réussissent promptement à y trouver une situation, aussi modeste qu'elle fût.

Néanmoins, il était loin de penser que cette situation viendrait d'elle-même se présenter à eux, ainsi qu'on va le voir.

Marine restait hésitante; c'était un gros chagrin pour elle de quitter ce petit coin de terre où dormaient ses grands parents.

— Voyons, reprit afin de la décider, celui qu'elle s'était habituée à nommer son frère, — que deviendrons-nous ici? Moi, tu ne l'ignores pas, je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour le métier de pêcheur, et papa Moutier s'est maintes fois mis en colère parce que je l'exerçais aussi mal que possible... sans y mettre pourtant de mauvaise volonté. Seulement, ça ne me disait point... et ça me dit encore moins aujourd'hui. Donc, je n'y gagnerais pas de quoi nous donner un morceau de pain.

Quant à toi, ma chérie, tu es très adroite à coudre, à faire une foule de petits ouvrages de femme, mais, malheureusement, à Saint-Valéry chacun travaille pour soi et tu ne parviendrais pas, naturellement, à t'y occuper d'une façon lucrative.

Tandis qu'à Paris...

Et, avec une éloquence entraînante, il fit valoir des raisons si décisives pour démontrer la nécessité où ils étaient d'aller dans la grande ville que la petite y consentit sans plus de résistance.

Ils cédèrent alors à un pêcheur voisin, moyennant une somme de cent écus, la cabane et tous les accessoires de pêche du père Moutier, ne gardant de leurs parents adoptifs que quelques objets à titre de souvenir; puis, un beau matin, ils prirent le coche qui, trois jours après, les déposait dans un des faubourgs de la capitale.

N'ayant pas de préférence, ne s'étant arrêtés à aucune détermination et ne sachant de quel côté diriger leurs pas, les deux enfants se mirent à marcher droit devant eux, laissant au hasard le soin de les conduire où bon lui semblerait.

Il y avait deux heures qu'ils déambulaient de rue en rue, de carrefour en carrefour, le nez au vent et les yeux éblouis de toutes les splendeurs qui leur apparaissaient, quand ils arrivèrent sur les bords de la Seine, où leur attention fut tout de suite attirée par la vue d'une dizaine de gamins qui, sur la berge, en entouraient un autre et le déshabillaient de force, malgré la résistance énergique qu'il leur opposait.

Ignorant de quoi il s'agissait, Philippe ne voulut pas d'abord se mêler de l'affaire, bien qu'il trouvât lâche de se mettre plusieurs contre un.

Mais en voyant les garnements pousser leur victime vers le fleuve, dans l'intention évidente de l'y jeter, il se sentit complètement révolté, fit signe à Marine de l'attendre un moment et s'avança vers les tourmenteurs afin d'empêcher leur acte de cruauté.

— Voyons, dit-il en cherchant à s'interposer, — qu'est-ce qu'il a donc fait, ce garçon, pour que vous lui fassiez subir un pareil traitement?

— Il nous a volés, répondit l'un des gamins. — Nous jouions à croix ou pile et il s'est arrangé de manière à ce que les sous retombent toujours croix pour lui.

— Et c'est pour cela que vous voulez le noyer? dit le nouveau débarqué avec indignation.

— Le noyer! Oh, non, il sait nager; mais il va boire une bonne goutte; ça lui apprendra.

Cette façon de *lui apprendre* parut très exagérée à Philippe, aussi reprit-il:

— Votre vengeance dépasse par trop la faute qu'il a commise, et je ne veux pas que vous l'exécutiez. Vous lui avez déjà infligé une punition humiliante, laissez-le tranquille, maintenant.

— Ah! ça, de quoi vous mêlez-vous, bambin? lui demanda insolemment un des autres vauriens, qui semblaient être le chef de la bande; — nous faisons ce qui nous plaît et ça ne vous regarde pas. Passez donc chemin si vous ne tenez pas à ce qu'on vous en fasse autant, ainsi qu'à la gamine que vous avez laissée là-bas.

A cette apostrophe grossière, la colère s'empara de Philippe et il allait y riposter par une vigoureuse taloche lorsqu'il entendit un cri d'angoisse et le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau.

C'était le petit tricheur que ses bourreaux venaient de faire choir dans la Seine.

S'il savait nager, le pauvre garçon le savait bien mal, car, à la façon désespérée dont il barbotait, il n'y avait pas de doute à avoir sur le grand danger qu'il courait.

Abandonnant alors son antagoniste, sans hésiter, le compagnon de Marine s'élança à son secours.

Il était temps: la tête du gamin qui prenait ainsi un bain forcé n'apparaissait plus déjà qu'à demi et l'asphyxie commençait.

Philippe l'empoigna par les cheveux qu'il avait fort

longs et nagea vers une gabarre amarrée à quai, la berge étant trop à pic pour qu'il pût la gravir avec lui.

Arrivé à l'embarcation, le jeune sauveteur eut toutes les peines du monde à y faire monter la victime de la bande qui ne s'aidait que fort peu. Néanmoins il y parvint et, après quelques soins qu'il lui prodigua, eut le plaisir de le voir revenir de cette chaude alarme.

Ses remerciements durèrent cinq bornes minutes, quoi que Philippe pût faire pour les abréger.

Enfin, ils se terminèrent, et celui-ci alla chercher les vêtements du petit tricheur auquel on n'avait laissé que sa chemise.

Les garnements, comprenant qu'ils avaient failli commettre un crime, n'avaient pas attendu la fin du sauvetage pour s'enfuir.

Dès qu'il vit son jeune homme habillé, Philippe lui serra la main et voulut reprendre sa route.

Mais l'autre ne l'entendait pas ainsi.

— Vous êtes tout trempé, lui dit-il, — et ne pouvez rester comme ça; venez chez mon papa, il vous procurera d'autres habits, en attendant que les vôtres soient secs.

Le fait est que le brave garçon ressemblait plutôt à un triton qu'à un être humain et que, dans cet état, il se trouvait fort gêné pour recommencer la promenade à travers Paris.

Cependant, comme il ne pouvait abandonner sa petite sœur, ne fût-ce qu'une heure, il s'excusa bien poliment en avouant la raison de son refus, et en montrant Marine qui l'attendait à une trentaine de pas de là.

— Qu'elle vienne avec vous, parbleu! s'écria le petit.

— Mais cela déplaira peut-être à votre père? insinua Philippe craignant de se montrer trop hardi.

— Pas du tout, venez donc, venez tous les deux.

Cette insistance décida le frère de Marine qui, ac-

compagné de celle-ci, suivit son obligé au logis de son père.

Ce dernier en apprenant de quel mauvais pas le nouveau venu avait tiré son fils, le remercia, lui aussi, chaleureusement et lui demanda de quelle façon il pourrait s'acquitter envers lui.

— Votre reconnaissance est une récompense suffisante et je ne désire rien autre chose, répondit le fils adoptif des Moutier.

Cette réponse parut plaire à celui auquel elle était adressée.

— Mon jeune ami, dit le maître du lieu en examinant Philippe avec une attention si profonde qu'elle eût pu faire croire que son visage ne lui était pas inconnu ; — mon fils me dit que vous venez, vous et cette fillette pour chercher fortune à Paris.

Voyons, approchez-vous de l'âtre et tout en faisant sécher vos vêtements, contez-moi votre histoire à tous deux.

Le jeune homme ne se fit pas prier et dit tout ce qu'il savait sur lui et sur sa sœurette jusqu'à leur entrée dans la capitale.

Le bonhomme l'écouta sans l'interrompre, tout en continuant à l'observer avec une insistance quelque peu étrange.

— C'est singulier, murmura-t-il à part lui lorsque le conteur se tut ; — ni famille, ni pays, ni nom !... Et ce visage ne m'est pas étranger pourtant !

Il se recueillit comme pour fouiller sa mémoire, mais ne pouvant parvenir à fixer cette ressemblance qui le frappait, il se décida à dire tout haut :

— Eh bien ! mon garçon, si vous voulez, vous demeurerez chez moi, où vous pouvez vous faire une position. Je me nomme Amable Passepoil et suis maître ès-armes. En un an, à moins que vous ne soyez d'une incapacité notoire, je réponds de faire de vous une

lame très passable et, plus tard, sans doute, un professeur.

Alors quand vous serez à même d'ouvrir une académie votre sort sera assuré, car notre métier rapporte beaucoup et est exempt de chômage.

Aucune proposition ne pouvait charmer Philippe autant que celle-là. Il était aux anges et regardait avec admiration, non plus la seule épée de son ancienne salle d'études au presbytère, mais les nombreux braquemarts, les lourdes rapières et les fines lames de sabre qui ornaient les murailles de la maison dans laquelle on lui offrait l'hospitalité.

Cependant, comme il n'était pas égoïste, sa première parole fut.

— Et Marine! que deviendrait-elle sans moi?

— Que sait-elle faire, cette petite? demanda son hôte.

— Elle sait très bien coudre, et est fort habile dans tous les travaux de lingerie.

— En ce cas, elle ne vous quittera pas. Dame Mathurine, ma femme, a justement besoin d'une ouvrière pour mettre en ordre et raccommoder son linge, et elle la prendra à son service.

A son tour, Philippe se confondit en remerciements; mais l'ancien petit prévôt de Cocardasse l'arrêta en lui disant que c'était lui son obligé et qu'il se fâcherait s'il entendait à nouveau parler de reconnaissance.

Marine et son protecteur prirent donc place au foyer de Passepoil, tout heureux de rencontrer un toît hospitalier au moment où ils se croyaient dans un complet isolement.

La fillette, par son assiduité au travail, plut tout de suite à madame Passepoil qui pourtant était une femme d'un caractère entier et devant laquelle tout le monde tremblait, y compris son mari.

Pendant quelques jours, le prévôt continua à dévisa-

ger son élève avec l'insistance particulière de leur première rencontre. Puis, sans doute, fatigué de ne pas trouver ce qu'il cherchait, il abandonna la lutte et laissa sommeiller son souvenir rebelle.

Ce fut son fils Boniface, déjà bon moniteur, qui donna les premières leçons à son nouvel ami.

Philippe avait, paraît-il, de grandes dispositions, car au bout de quelques mois, le petit Passepoil n'eut plus rien à lui montrer; et ses progrès se continuèrent si rapides qu'avant la fin de l'année, dépassant son professeur, il en était arrivé à tenir tête à des tireurs qui avaient trois et même quatre ans de salle.

Il est vrai que, du matin au soir, il ne cessait d'avoir l'épée en main, étudiant sans relâche et ne se rebutant devant aucune difficulté.

Passepoil, émerveillé de ses aptitudes et voyant que réellement il pouvait en faire un professeur, lui révéla alors les finesses, les ruses les plus secrètes de son art que le jeune homme n'avait fait encore que soupçonner.

C'est ainsi qu'il apprit, parmi d'autres coups fort savants, cette terrible botte de Nevers dont nous lui avons vu servir un échantillon à Cocardasse.

Il s'en suivit que son nom courut bientôt tout Paris et que nombre de bretteurs consommés vinrent le défier, se refusant à croire qu'un gamin de seize ans fût à même de lutter avec eux.

Mais les triomphes successifs remportés par lui sur tous les champions qui se présentèrent, prouvèrent à chacun que si la renommée consentait à s'occuper de sa personne, ce n'était peut-être pas à tort.

Aussi, à partir de cette époque, lui donna-t-on le surnom de Belle-Epée qui, depuis lors, servit à le désigner bien plus que son nom véritable.

VII

UNE ECHAUFFOUREE A PROPOS DE BOTTES

Comme on peut bien le penser, dans ce récit de sa vie passée qu'il faisait à Cocardasse, le jeune sergent s'était efforcé de ne rien dire de tout ce qui pouvait être à sa louange; mais le vieux maître d'armes était assez perspicace pour deviner ce qu'on lui cachait.

Sans interrompre, il avait écouté jusque-là avec une attention profonde.

Cependant, depuis qu'il était question de Passepoil, une larme tremblait à sa paupière et sa langue le démangeait au point qu'il ne put résister:

— Té! coupa-t-il avec explosion. — Amable, il vous a fait une jolie main... le traître!

Mais vous devez me passer quelque chose sous silence, garçon. Si brillante qu'elle soit, Paris ne s' mourache pas d'une épée de salle. Je le sais, moi, pasquediou! Votre surnom doit avoir une autre cause plus sérieuse.

Mon petit Parisien, Lagardère, n'eût pas été connu seulement s'il n'avait joué de la pointe ailleurs qu'en mon académie.

— Vous êtes sagace, l'ancien, répliqua le sergent. — Cependant, vous me pardonnerez de taire la circonstance où me fut pour la première fois donné le surnom de " Belle-Epée."

— C'est donc bien fort, pour que votre modestie *elle* s'effarouche?

— Oh! n'allez pas croire cela, interrompit le sergent.

— Ce fut une rencontre où j'eus du bonheur, tout simplement...

Au fait, se reprit-il, je vais vous dire la chose en deux mots, car aussi bien vous l'apprendriez tôt ou tard par Passepoil, qui ne manquerait pas de vous faire un roman d'une chose fort ordinaire...

Reprenons ici la parole au lieu et place du sergent Philippe qui, dans son récit ne manqua pas de voiler beaucoup l'éclat du rôle tenu par lui lors de l'étonnante aventure à la suite de laquelle lui fut donné le sobriquet de "Belle-Epée."

Un soir de janvier, — à l'époque où la réputation de Philippe commençait à faire affluer clients et curieux dans la salle d'armes de Passepoil, — comme le prévôt normand revenait avec son jeune élève d'une soirée de magie donnée par M. le duc de Noailles dans sa Folie hors les murs, au moment d'arriver à la barrière Popincourt, tous deux à la fois s'embarrassèrent les jambes dans une corde tendue en travers la route, et allèrent, d'un commun accord, mouler leurs formes dans la neige alors très épaisse.

Passepoil et Philippe se relevèrent, moins étourdis de leur chute que stupéfaits du spectacle qu'éclairait autour d'eux la lueur incertaine et tremblante du lumignon de la barrière encore lointaine.

Ils étaient là six hommes, tous six appuyés sur de longues épées nues.

Dans cette obscurité, Passepoil ne pouvait reconnaître ses ennemis.

— Ohé! Amable, dit l'un des six inconnus d'une voix goguenarde, — te voilà bien surpris, sans mentir!

— C'est donc vous, Joël Kermaria? demanda le prévôt en reconnaissant le Breton à sa dernière affirmation.

— Pour sûr et pour vrai, répliqua l'interpellé. —

Et je vous souhaite à l'un et à l'autre une mort chrétienne, mes bons amis.

Les autres éclatèrent de rire. Il paraît qu'en la circonstance le souhait formulé par le Breton avait quelque chose de spirituel.

— Que nous voulez-vous? demanda Passepoil.

— Peu de chose, en vérité... et rien de mauvais, c'est sûr... Nous voilà ici une demi-douzaine d'honnêtes compagnons qui avons juré notre foi de Dieu que vous ne coucherez pas dans vos lits cette nuit.

Passepoil commençait à comprendre. Cependant sa nature normande le poussa à demander:

— Nous proposez-vous donc bombance? Pour moi, vous le savez, je ne suis guère habitué aux franches lippées.

— Oui bien, mes excellents maîtres, bombance de coups, pour parler franc.

Revenant de chez un grand seigneur, ni Passepoil ni son jeune compagnon n'étaient armés.

Le premier connaissant la haine que faisait naître chez ses confrères la haute renommée de son Académie — or Kermaria était un de ses confrères — crut à un assassinat.

— Ne nous donnerez-vous point le temps de confesser nos péchés? fit-il sur un ton railleur, car la crainte ne pouvait l'entamer.

— Vos péchés? mauvais plaisant! rugit Joël Kermaria donnant enfin libre cours à sa haine jalouse, — je vais les dire pour toi, puisque, *in extremis*, l'église conseille de les conférer au premier venu.

Tu es d'abord un vaniteux croquant, en acceptant, sans regimber, le titre de premier prévôt de Paris...

Tu es ensuite, et pour la même raison, un affreux menteur... Tu es enfin un voleur audacieux en empochant l'argent de la cour par de simples tours de passe-passe...

Quant à ton compagnon, il est criminel au même titre que toi, étant de moitié dans toutes tes sottes vantardises.

Outre Kermaria, il y avait là le Gascon Grandcœur, maître de pointe et d'estramaçon, l'Irlandais O'Donnel, prévôt-juré, le Normand Sulpice d'Apreville, Jean Poîvre et Marie Bagatelle, ces derniers tous deux Parisiens et maîtres ès-armes.

Quand il croyait qu'on voulait se défaire de lui et de son élève, séance tenante, Passepoil ne se trompait guère, — et la façon dont ils avaient été arrêtés était un menaçant augure — mais il s'abusait sur la forme du meurtre.

Les gens qui manient constamment l'épée, gardent, en général, un semblant d'honneur.

Joël Kermaria prétendait se battre.

Il est évident qu'un combat de six contre deux, même à tour de rôle, est une sorte d'assassinat.

Ce n'était pourtant point l'avis de Joël Kermaria et, en somme, le Normand et son élève étaient de si rudes jouteurs, qu'il pouvait bien y avoir quelque justesse dans son raisonnement.

Quand Joël eut achevé l'acte d'accusation, il dit à Marie Bagatelle :

— Allume les torches.

Philippe et Passepoil purent alors reconnaître leurs ennemis et un rayon d'espoir éclaira le visage de ce dernier. Il n'ignorait point les mœurs des gens d'épée.

—Jean Poîvre, dit encore Kermaria ; — fais-leur choisir deux lames.

Jean Poîvre prit dans sa main les six épées, montées droit comme celles que portaient au combat messieurs les gentilshommes mousquetaires du roi, et les présenta aux deux hommes.

Passepoil choisit la sienne. Quant à Philippe il sai-

sit avidement la première venue et le sang remonta à ses joues dès qu'il la tint entre ses doigts.

— Oh! oh! fit-il, parlant pour la première fois, en aspirant fortement l'air; — grand merci, mes braves... Dieu vous donne une bonne mort!

Il fouetta l'air de sa lame, en ajoutant:

— Mon maître et moi, nous aurions bien du chagrin d'envoyer en terre d'aussi sensibles compagnons... Voyons, laissez-nous poursuivre notre chemin, je vous prie.

Passepoil le regarda avec admiration, jamais il ne l'avait vu ainsi.

Joël Kermaria avait ôté son feutre et y tournait six petits morceaux de papier roulés, sur chacun desquels était écrit le nom d'un des maîtres d'armes.

Tout en remuant son couvre-chef, il répondit s'adressant au prévôt:

—Ton jeune coq sentirait-il pousser ses ergots, Amable?... Non, vous ne partirez pas. Il faut que vous décédiez ici pour tout le mal que vous nous avez fait.

Passepoil et Philippe jetèrent un coup d'œil circulaire pour bien se rendre compte de la situation.

— Il ne faut pas chercher à vous en aller, monsieur Passepoil, dit Marie Bagatelle, qui avait été son aide de salle avant l'arrivée de Philippe et avant de s'établir lui-même, — car nous piquerions tous à la fois.

— Et si nous restons? demanda Philippe.

— Votre compte sera le même, mon garçon, répondit Joël Kermaria, — seulement on y mettra des formes.

En même temps il tendait son feutre à Marie Bagatelle qui en retira les six petits morceaux de papier l'un après l'autre.

Le premier nom qui sortit fut le sien. Il connaissait trop bien son ancien patron pour voir trouble en son affaire.

— Vous pouvez être certain que je n'ai pas triché, monsieur Passepoil, dit-il en souriant tristement.

Les autres noms sortirent dans cet ordre: O'Donnel, Sulpice d'Apreville, Grandcœur, Joël Kermaria et Jean Poivre.

Après ce tirage au sort, qui, à cette heure, n'était pas sans une certaine grandeur sinistre, Joël Kermaria prit la parole.

— Voici ce qui a été décidé, dit-il. — Le premier est pour Amable, le second pour son jeune coq; le troisième remplacera le premier tombé, chacun devant faire de son mieux.

Les deux avant-derniers attaqueront ensemble le plus fort... et le dernier fera ce que lui conseillera son courage ou sa couardise puisque les autres ne seront plus là pour le féliciter ou le traiter de lâche...

Tandis que parlait Kermaria, Marie Bagatelle s'était signé pour dire un bout de patenôtre.

Puis, après avoir quitté son pourpoint comme un brave garçon, qu'il était, il choisit une épée parmi celles qui restaient.

O'Donnel fit comme lui.

Passepoil et Philippe quittèrent aussi leurs pourpoints et tous quatre tombèrent en garde.

Kermaria et Jean Poivre tenaient les torches.

Ils s'arrangeaient du mieux qu'ils pouvaient pour faire tomber la lumière sur les deux ennemis en laissant dans l'ombre leurs alliés.

Mais il n'y aurait eu guère besoin de tant de façon si Passepoil n'avait été empêché par les élans de son cœur qui le poussaient à ménager son ancien second de salle pour lequel il ressentait une pitié.

Quant à Philippe, n'ayant pas les mêmes raisons pour mesurer ses coups à l'Irlandais, dès la première passe, le prévôt juré ouvrit ses bras et tomba en arrière sans dire mot.

Tous les maîtres d'armes se penchèrent vers le corps.

— C'est encore cette maudite botte! crièrent-ils.

— A toi, Sulpice d'Apreville, dit Kermaria.

Le Normand s'avança vers le jeune homme en disant à Passepoil :

— J'aurais voulu me mesurer avec toi, pays.

— Tu ne perdras pas au change, répliqua Passepoil sans cesser de ferrailler. — Le garçon va t'expédier.

Connaissant le jeu de son adversaire qu'il venait d'étudier, Sulpice d'Apreville évita de lui livrer le fer et, de pied ferme, lui porta une botte à fond.

L'effet de cette terrible botte fut imprévu.

— J'ai ce qu'il faut, murmura le Normand en trébuchant et en lâchant son arme pour porter ses deux mains à son visage.

De lui-même, comme un étourneau, il avait été embrocher son œil droit sur le fameux coup qui avait fait la réputation de Lagardère.

— Je ne vous ai pas trompé, pays, dit Passepoil. — Le compte y est.

Cependant, il commençait à s'échauffer et Marie Bagatelle avait toutes les peines du monde à se couvrir.

— A toi, Grandcœur! cria Kermaria. — Puisque notre ami Amable est devenu manchot et se fait remplacer par son élève, les rôles sont changés. Poivre et moi nous donnerons les derniers ensemble.

Après Passepoil, le Gascon Grandcœur était la plus fine lame de Paris.

Il se mit en garde à distance, la main gauche au-dessus des yeux, comme pour s'en servir non de visière mais de bouclier.

Mais sa main fut percée et son crâne aussi.

Toujours la botte de Nevers!

— Belle-Epée! rugit Kermaria en jetant satorche dans la neige, — à nous deux, Jean Poivre, fais comme moi!

L'épée haute, il se précipita sur le jeune homme.

Jean Poivre fit comme lui, mais, plus prudent et craignant les hasards de l'obscurité, et alla jucher sa torche sur une palissade voisine avant de s'élancer au combat.

Il faut remarquer que le jeune Philippe en était à son quatrième assaut.

Il recula jusqu'à la palissade et s'y adossa mettant ainsi, et sans intention, la lumière dans les yeux de ses adversaires.

En voyant les préparatifs de cette lutte inégale, le sang monta aux joues de Passepoil. Il se sentait coupable envers son élève, puisque, par ses ménagements, il lui laissait toute la besogne sur les bras.

— Je ne puis laisser tuer cet enfant! cria-t-il en fonçant sur son second de salle. — Finissons-en... Recommande ton âme à Dieu, mon pauvre Bagatelle!

Le pauvre Bagatelle rompit désespérément et répondit:

— Avant mon âme, monsieur Passepoil, je voudrais vous recommander mes deux petits enfants.

Le bras droit du prévôt s'arrêta avant de porter le coup mortel.

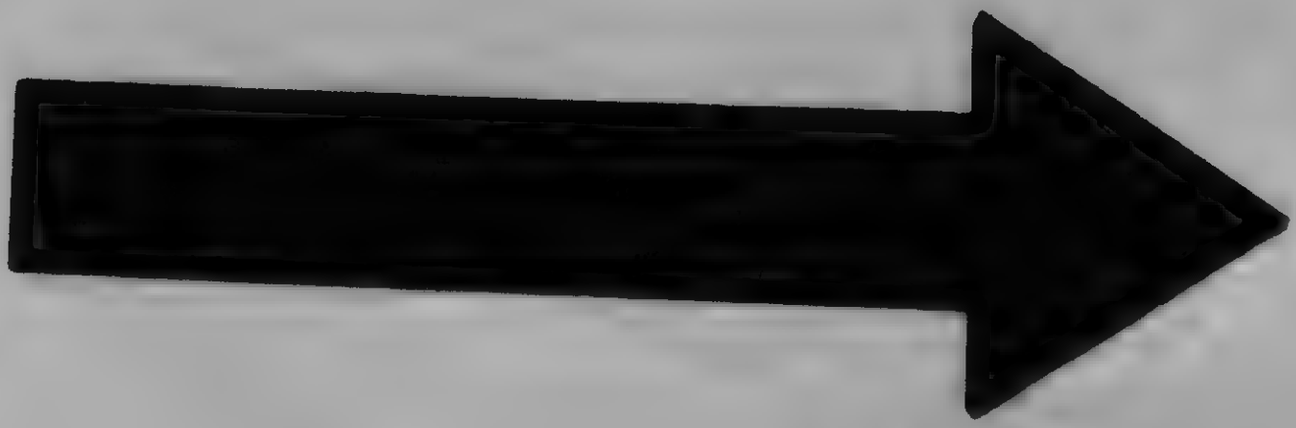
Son cœur sensible se refusait à faire des orphelins.

D'ailleurs, eût-il voulu venir en aide à son élève, il eût été bien tard, les événements s'étant précipités.

Dès le début, Jean Poivre et Joël Kermaria avaient bondi sur le jeune homme. Ils s'étaient concertés.

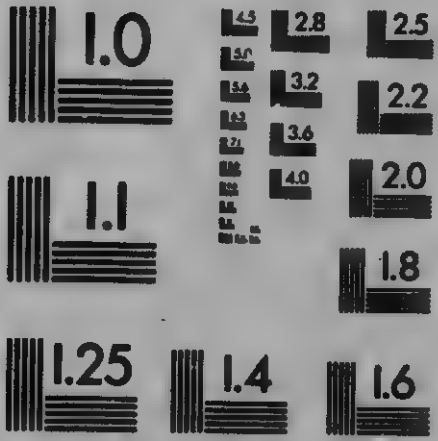
Le premier, maître de pointe et d'estramaçon, d'un fort battement d'épée, avait écarté celle de Philippe, tandis que Kermaria, passant dessous, lui donnait de son fer à tour de bras dans la gorge.

Mais le fer de Joël Kermaria alla se planter et se briser dans les planches de la palissade, parce que l'élève de Passepoil, usait d'un droit incontestable, venait de faire entrer en ligne de compte la garde de son



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

épée, et, s'en servant comme d'une massue, avait porté un formidable coup dans la poitrine du Breton.

Son épée, d'ailleurs, ne voulant pas profiter de cet instant pour prendre un repos mérité, tournoya devant les yeux de Jean Poivre et lui cloua le bras droit au torse, lui enlevant toute idée de redoubler son jeu.

D'un commun accord, les ferrailleurs voisins s'arrêtèrent pour contempler ce spectacle unique.

Kermaria revenait.

Philippe enjamba le corps de sa dernière victime.

Il prenait goût à la besogne; et comme il avait entendu vanter la solidité des têtes bretonnes, d'un revers, il lui fendit le crâne, après l'avoir piqué entre les deux yeux pour la forme.

Joël Kermaria était un dur à cuire, son cri d'agonie fut un cri d'admiration.

— Belle-Epée! dit-il en mourant.

— Pauvres compagnons, murmura le vainqueur en fichant sa lame en terre pour s'éponger: — ils l'ont voulu!

— Oh! oh! oh! souffla Marie Bagatelle suffoqué; — je me rends, monsieur Passepoil; je me rends!

— Prends donc les épées, répliqua celui-ci; — et donne le bras à l'enfant qui doit commencer à se faire un peu las, n'ayant pas coutume de besogner si tard... et rentrons, madame Passepoil pourrait être inquiète.

Quant à toi, mon garçon, ajouta-t-il, s'adressant à Philippe; — Kermaria vient de te donner un nom qui vaut tous les noms de famille... Tu le garderas.

Le lendemain, quand on trouva hors la barrière Popincourt les cinq cadavres, le peuple s'émut, et les gens du guet durent s'en mêler.

Ils capturèrent dans le bois voisin une bande de coupeurs de bourses, dont le chef fut condamné pour le meurtre des cinq prévôts d'armes.

En apprenant cela, Passepoil, Philippe et Marie Ba-

gatelle vinrent faire leur déclaration à la chambre criminelle sur le registre de laquelle fut consigné le récit de cette échauffourée...

Le sergent Philippe avait eu beau abréger cet épisode en le dénaturant au profit de Passepoil, le soudard n'en parut pas moins émerveillé.

— Troun de Diou! s'écria-t-il, l'interrompant pour la seconde fois. — Mon petit prévôt Passepoil il doit être joliment fier de son élève et le surnom n'est pas volé. Quelle leçon! Bagasse! quelle leçon!

Ils approchaient du camp et venaient de franchir la ligne des sentinelles avancées.

— Ne m'arrêtez plus, l'ancien, reprit le sergent: — Je ne suis pas au bout...

VIII

MATHIAS KNAUSS

Nous allons maintenant mener jusqu'à sa fin l'histoire du sergent sans nous occuper des interruptions de Cocardasse.

La salle d'Amable Passepoil avait pour clientèle nombre de militaires qui venaient chez lui pour s'entretenir la main.

A force de leur entendre raconter les batailles, les sièges, les assauts auxquels ils avaient assisté, entra peu à peu en Philippe l'idée de se faire soldat.

Il était d'ailleurs très ennuyé de la réputation qu'on lui faisait, il passait un peu à l'état de bête curieuse.

Avec le temps, cette idée devint plus tenace et, quand il eut atteint ses dix-huit ans, il résolut de tâter lui aussi du métier de la guerre.

Il s'ouvrit de ce projet à Passepoil qui d'abord essaya de l'en dissuader, convaincu qu'il était que sa présence donnait une belle notoriété à sa salle. Enfin, voyant qu'il n'y parviendrait pas, il voulut bien ne plus s'y opposer et le félicita même de son dévouement à servir le pays.

Ne sachant pas exactement dans quel corps il voulait servir, le jeune homme le pria de lui indiquer celui qu'il jugerait être le mieux à sa convenance.

Passepoil désigna aussitôt les gardes françaises où, affirma-t-il, on faisait son chemin plus vite que partout ailleurs.

Philippe se décida donc pour ce corps. Précisément

il s'en trouvait un régiment à Paris dont le colonel était un des anciens élèves du prévôt normand.

Ce dernier alla voir cet officier, et lui ayant chaudement recommandé son protégé, l'engagement eut lieu sur-le-champ.

Belle-Epée n'avait rien voulu dire à Marine avant que tout ne fût conclu.

Quand il lui apprit sa nouvelle position, la pauvre petite fut grandement affligée et versa d'abondantes larmes.

Il laissa passer les pleurs ainsi que les reproches et la consola ensuite par ce raisonnement :

— Etant à Paris, lui dit-il, — je viendrai te voir tous les jours, et, à dater de mon départ, régulièrement tu recevras de mes nouvelles.

Il fallut bien qu'elle en prit son parti.

D'ailleurs, le jeune homme n'était pas inquiet sur son compte puisque madame Passepoil se montrait de plus en plus satisfaite de ses services et la considérait plutôt comme une amie que comme une ouvrière.

Mais en s'engageant, Philippe n'avait pas seulement fait de la peine à Marine ; il avait aussi blessé une autre amitié.

Il pouvait y avoir quinze jours qu'il était incorporé, lorsqu'un matin il se rencontra au quartier avec Boniface, revêtu, lui aussi, de l'uniforme des gardes.

— Ah ! ça, que fais-tu là ? lui demanda-t-il étonné.

— Ce que tu y fais toi-même, Philippe, répondit le Jeune Passepoil.

— Comment, ce que j'y fais moi-même... tu es soldat ?

— Mais oui.

— Pour tout de bon ?

— Certainement.

— Et depuis quand ?

— Depuis hier.

— Voyons, explique-moi ce mystère, car je n'y suis plus. Jamais tu ne m'avais fait part de ton goût pour le métier des armes.

— Aussi n'est-ce pas par goût que je me suis engagé.

— Alors, je saisis de moins en moins.

— Voilà, expliqua Boniface. — Le lendemain de ton départ de chez nous, je me suis senti tout triste, tout chagrin; il me manquait quelque chose et machinalement je te cherchais sans cesse dans la maison.

Pense que depuis deux ans je ne t'avais pas quitté un instant et que j'étais habitué à être près de toi à toute heure du jour. Donc ça n'allait plus et je voyais tout en noir.

Papa qui ne s'était d'abord aperçu de rien, finit cependant par remarquer sur mon visage une teinte de coing mûr et m'en demanda la cause.

— Ah! ah! fit-en en l'apprenant, — c'est Philippe qui te manque...

Eh bien! va le retrouver, mon garçon, puisque tu ne peux pas te passer de lui, ça vaut mieux que de te laisser sécher sur pied et tourner au squelette.

Là-dessus, il m'amena près du colonel de ce régiment, lui parla pour moi comme il avait parlé pour toi, et l'affaire fut arrangée séance tenante... C'est pourquoi me voici...

Cette marque d'affection que lui donnait le brave garçon toucha sincèrement Philippe, et désormais les deux jeunes gens furent inséparables.

Un mois après, le corps auquel ils appartenaient reçut l'ordre de rejoindre le maréchal de Saxe qui guerroyait en Bohême et demandait qu'on lui envoyât des troupes fraîches.

Il fallait donc se mettre en campagne au plus tôt, c'est-à-dire avant qu'une semaine se fût écoulée.

L'avant-veille du jour fixé pour le départ, les deux soldats allèrent faire une dernière visite à la maison.

Philippe s'attendait, de la part de Marine, à une scène de larmes encore plus violente que la précédente.

Mais elle fut héroïque et, seules, la pâleur de son visage, et une légère altération de la voix lui dévoilèrent sa peine.

Elle se borna à lui rappeler sa promesse de lui faire parvenir souvent de ses nouvelles, ce dont il l'assura formellement pour la seconde fois.

Leurs adieux terminés, ils rentraient au quartier, lorsqu'en longeant le parvis Notre-Dame, ils se croisèrent avec un grand vieillard à barbe blanche et assez richement vêtu, qui, à la vue du compagnon de Boniface, eut un sursaut et resta un moment immobile, semblant cloué sur place par la stupéfaction.

Surpris de cette étrange attitude qu'il ne savait à quoi attribuer, Philippe regarda le vieillard interrogativement pour l'inviter à lui apprendre ce qui, dans son individu, pouvait attirer son attention.

Mais, se remettant presque aussitôt en marche, l'homme poursuivit tranquillement son chemin sans plus s'occuper des deux amis.

Pensant qu'il avait été abusé par une ressemblance, ceux-ci ne cherchèrent pas à en savoir davantage et continuèrent également leur route.

Un peu plus loin, sur le point de traverser le Pont-au-Change, ils se trouvèrent de nouveau en face du vieillard qui, pour les rencontrer, avait dû revenir sur ses pas et faire un long détour.

Cette fois, il dévisagea si longuement Philippe et avec une acuité de regard si extraordinaire, que le jeune homme quelque peu gêné eut comme le vague souvenir de la façon presque semblable dont Amable Passepoil l'avait considéré à leur première entrevue.

— Ah ! ça, Monsieur, finit-il par lui demander, voyant cet examen se prolonger outre mesure, — vous plai-

rait-il de me dire ce qu'il y a en moi de si particulier que vous m'observiez de la sorte?

Il crut l'entendre marmonner entre se dents:

— Sa voix aussi... c'est étrange!.

Mais affectant aussitôt l'indifférence:

— Excusez-moi, jeune homme, dit-il; — je croyais reconnaître en vous le fils d'un de mes fermiers que je n'ai pas vu depuis un certain temps. Je dois évidemment me tromper, car je ne sache pas qu'il soit à l'armée. Au surplus, il vous est facile de m'éclairer à cet égard en me disant votre nom. Voulez-vous avoir cette obligeance?

— Mon nom n'est qu'un prénom: Philippe, répliqua le jeune homme; — et je n'ai jamais eu de père fermier, — ou du moins je ne le crois pas. Ainsi, vous le voyez, Monsieur, je ne saurais être la personne dont vous parlez.

— Non, en effet, reprit le vieillard. — Maintenant, j'en suis tout à fait sûr. Mais comment se fait-il que vous n'ayez qu'un prénom?

Philippe ne crut pas devoir lui cacher qu'il était sans famille.

— Pauvre garçon! fit l'interlocuteur paraissant s'apitoyer sur son sort, — vous seriez un enfant trouvé?

— A peu près.

— Et qui vous a élevé?

Le nom du père et de la mère Moutier fut prononcé en même temps que celui de l'endroit où s'était écoulée l'enfance de leur fils adoptif.

— Comment donc ces bonnes gens ont-ils été amenés sans ne pas se rendre compte que ces questions devenaient presque indiscrètes. — Vous piquez ma curiosité et, si vous le permettez, j'aurai plaisir à vous faire un pas de conduite pour entendre votre histoire.

Il avait un air si bonhomme en s'exprimant ainsi que, bien qu'il lui fût totalement inconnu, Philippe ne

crut pas devoir lui refuser ce qu'il lui demandait et, tout en continuant de s'acheminer vers le quartier, il lui narra comment il avait été recueilli par les deux vieux pêcheurs.

Au cours de son récit, il remarqua à plusieurs reprises que, parfois, les traits de son auditeur se contractaient soudain, comme s'il eût éprouvé une vive anxiété en même temps que dans ses yeux s'allumait une flamme d'une intensité singulière.

A certains moment même, sa tête se couchait brusquement sur son épaule.

Si dramatique que fût son histoire, le jeune homme ne pensa pourtant pas qu'elle seule pouvait émotionner si fort le premier venu, et il mit ces moments d'agitation sur le compte d'une maladie nerveuse dont il devait souffrir.

Quand Philippe eut achevé, l'inconnu le remercia de sa complaisance, lui avoua que sa situation l'intéressait beaucoup et qu'il essaierait de faire quelque chose pour lui, aimant par goût à soulager les infortunes.

Puis, après l'avoir invité à lui donner le numéro de son régiment ainsi que celui de sa compagnie, afin, disait-il, de pouvoir le retrouver facilement, il s'éloigna en lui faisant de la main un signe amical.

— Qu'est-ce que peut bien être ce personnage? Demanda Boniface à son compagnon quand tous deux furent seuls.

— Je n'en sais, ma foi rien, répondit celui-ci, — peut-être un oisif qui n'avait rien de mieux à faire que m'écouter.

— Est-ce que tu crois réellement qu'il fera quelque chose pour toi?

— Hem! répliqua l'autre en riant, — je ne vois pas bien de quelle façon il pourrait m'être utile, vu notre

départ immédiat de Paris. Au reste, cela ne n'importe guère.

Le lendemain, pendant que Philippe était occupé à faire ses préparatifs de campagne, un soldat de garde vint le prévenir que quelqu'un le demandait à la porte du quartier.

— Tiens, pensa-t-il, — c'est sûrement le vieillard d'hier qui vient me voir.

Et curieux de savoir ce qu'il lui voulait, il se rendit en diligence à l'endroit désigné.

Il était dans une complète erreur.

Au lieu de son compagnon de la veille, il vit devant lui un grand diable d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume militaire et dont la présence ne pouvait lui être rien moins qu'agréable.

En effet, il l'avait reconnu tout de suite, pour être un nommé Mathias Knauss, venu quelquefois à la salle d'Amable Passepoil, à titre de prévôt suppléant et auquel, un beau jour, le père de Boniface avait dû signifier un congé en règle à cause de la détestable réputation dont il jouissait.

Si déplorable que fût la réputation de Mathias, elle ne disait pourtant qu'une partie de la réalité, car cet individu avait été chassé du régiment des gardes-lorraine — dont indûment il portait encore l'uniforme — pour nombreux vols commis au préjudice de ses camarades et, depuis lors, il s'était trouvé compromis dans nombre d'affaires louches et ténébreuses où le sang avait été traîtreusement versé; ses seuls moyens d'existence enfin consistaient à être à la solde de qui voulait l'employer pour faire un mauvais coup.

Passepoil, à qui tout cela avait été rapporté par des personnes dignes de foi, lui avait formellement interdit l'entrée de sa maison en le menaçant de la maréchaussée s'il avisait d'enfreindre cette défense.

Notre homme, se l'étant tenu pour dit, n'avait jamais reparu à l'académie d'armes.

Philippe qui n'ignorait pas toute cette histoire, fut donc grandement surpris de sa visite qu'il ne s'expliquait pas.

Que pouvait-il lui vouloir?

Ils se connaissaient très peu, Boniface et lui s'étant toujours gardés de toutes relations avec cet homme, en raison de ses allures équivoques qu'ils avaient remarquées dès le premier jour, pressentant ce que Passepoil ne devait apprendre que plus tard.

Il ne leur avait pas été malaisé, d'ailleurs, de deviner l'Allemand car ses vices étaient écrits sur sa laide figure, et, à la première rencontre, Cocardasse lui-même lui avait trouvé une vraie face de buveur de faro; — épithète qui, au sens du soudard, était le plus sanglant brevet d'infériorité méprisable.

— Vous avez quelque chose à me dire? lui demanda le jeune homme d'un ton peu conciliant.

— Eh! oui, mon cher Philippe, répliqua l'autre avec un affreux accent tudesque, dont nous vous faisons grâce, et en cherchant à donner à sa vilaine face une expression avenante. — Eh! oui, j'ai quelque chose à te dire. Comment, tu vas partir à la guerre et tu ne penses pas seulement à venir me donner la poignée de main du départ?

Que signifie cet oubli?

— Parbleu! ce n'est pas un oubli, repartit le soldat interloqué d'un pareil aplomb. — Pourquoi serais-je allé vous donner la poignée de main du départ? Nous n'avons jamais été liés ensemble, que je sache.... au contraire.

Mathias devait jouer un rôle car il ne fut pas démonté par cette réception peu engageante.

— C'est comme ça que tu me reçois, petit? reprit-il. — Vrai, ce n'est gentil... traiter ainsi un ami!...

— Moi !... votre ami !... c'est trop fort... j'en serais désolé !...

— Eh bien, si tu n'es pas mon ami, moi je suis le tien.

— Tant pis pour moi.

— Non, tant mieux, ça va te faire passer une dernière bonne journée à Paris ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Tiens, voilà ce que j'entends, continua Knauss de plus en plus amical et en sortant de sa poche une bourse pleine d'écus qu'il secoua triomphalement.

Furieux d'avoir été dérangé par ce drôle dont les avances n'avaient auprès de lui aucune chance de succès, Philippe s'apprêtait à lui tourner les talons quand il fut rejoint par Boniface, inquiet de connaître qui avait pu le demander.

Du premier coup d'œil le petit Passepoil reconnut le louche personnage.

— Ah ! c'est Mathias Knauss ! interrogea-t-il.

— Oui, répondit son ami. — Et sais-tu pourquoi ? parce qu'il était froissé que je ne fusse pas aller lui serrer la main avant mon départ.

— Ca, c'est d'une fière audace ! s'écria Boniface en éclatante de rire. — Lui as-tu présenté tes excuses au moins ?

A la vue du fils de Passepoil, les traits de Mathias s'étaient rasserénés et avaient repris leur expression cauteleuse.

S'adressant alors à lui, il murmura sur un ton d'amer reproche :

— Comment ! toi aussi, Boniface, tu me dis de mauvaises paroles ?

— Parbleu ! il faut peut-être vous faire des compliments.

— Godferdam ! je n'ai pas de chance, reprit Mathias en simulant le dépit. — Sur deux amis, il n'y en a pas

un qui me fasse bon accueil! C'est à douter pour toujours de l'amitié. Voyons, Boniface, tu ne veux pas venir non plus avec moi, toi?

— Pourquoi faire? Pour prendre, en votre compagnie, le chemin de la potence?

Mais le Teuton était décidément de bonne composition.

— Eh! vois donc si nous avons de quoi nous amuser, poursuivit-il sans relever ce nouveau sarcasme et en mettant sa bourse sous le nez du garde française.— Hein! en voilà du plaisir là-dedans.

Tout ça est à dépenser en farces, en folies de toutes sortes.

— J'en suis bien aise pour vous, répondit Boniface d'un ton froid, bien que la vue inopinée de cet argent eût subitement éveillé sa convoitise.

— Nous ferons ce que tu voudras. Si tu aimes boire, nous boirons; si tu aimes manger, nous mangerons; si tu aimes les jolies filles... hé! hé!

— Je n'aime ni boire ni manger en dehors de mes heures habituelles; quant aux jolies filles, j'ai autre chose à faire que de m'embarrasser d'elles, répliqua l'ami de Philippe qui ne faisait aucun acte de sacrifice en parlant ainsi, puisqu'il n'aimait réellement ni les unes ni les autres des distractions énumérées.

— Alors, qu'est-ce qui pourrait bien te plaire? fit l'Allemand un peu embarrassé. — Ah! pardieu, je sais... Et dire que je n'y pensais pas.... Nous jouerons, mon bon, nous jouerons... Je me rappelle que, dans le temps, tu aimais beaucoup jouer. Est-ce que ça te serait passé?

On sait quelle était la passion dominante de Boniface: l'argent. Cette passion était si absolue chez lui que, froid et pondéré par nature, il perdait complètement le sens dès qu'elle lui faisait sentir son aiguillon.

Il ne reculait alors devant aucune extravagance pour l'assouvir.

Aussi, l'idée qu'il lui était possible de devenir possesseur de quelques-unes de ces belles pièces luisantes qui scintillaient à travers les mailles de la bourse de Mathias, modifia-t-elle du tout au tout ses manières envers celui-ci.

— Nous jouerons? répéta-t-il en se radoucissant soudain.

Il était très habile à tous les jeux et avait par conséquent quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de réaliser ses espérances, c'est-à-dire d'enlever à Mathias une partie de son magot.

— Nous jouerons à l'ombre, à la bassette, au passe-dix, enfin à ce qui te conviendra le mieux, reprit son tentateur qui le voyait mordre à l'hameçon. — Et nous en ferons des parties!... jusqu'à ce soir si tu veux...

— Non pas jusqu'à ce soir... mais une vingtaine seulement, ce sera l'affaire de deux heures à deux heures et demie.

— Soit, va pour une vingtaine seulement... et, vrai, je serais content de te voir en veine, car moi ça ne me gênera pas de perdre quelques écus et toi, je le sais, ça te rendra heureux; on a toujours besoin d'un peu d'argent quand on part en campagne.

Philippe ne revenait pas du changement à vue qui s'était opéré chez son ami; les bras lui en tombaient.

Mais il n'entendit point que les choses se passassent ainsi.

Il résolut donc de s'opposer de toute son énergie à l'insigne folie que le pauvre garçon allait commettre.

— Quoi! Boniface! s'écria-t-il, — aurais-tu réellement l'intention de jouer avec ce... monsieur? Tu n'y songes pas, voyons. Rappelle-toi donc ce qui s'est passé entre ton père et lui, et dans quelles circonstances il a dû quitter notre académie.

D'ordinaire le jeune homme ne mâchait pas les mots, mais en cette circonstance, furieux non sans raison, il parlait crûment, afin de mieux frapper l'esprit de son ami; peu soucieux, d'ailleurs, de blesser au vif le coquin dont il sentait le regard venimeux dirigé sur lui.

Hélas! le pauvre garçon auquel il prêchait la sagesse était déjà sous l'empire de sa passion et son cerveau perturbé ne lui permettait plus aucun discernement.

— Il n'y a pas de mal à faire quelques parties, lui répliqua-t-il.

— Quand c'est avec un honnête homme, non certainement.

Et, d'un œil méprisant, Philippe toisa Mathias qui pâlissait de rage.

— Eh! bien, au lieu de vingt, nous n'en ferons que trois ou quatre, je te le promets, fit Boniface comme pour l'apaiser.

— Oui, c'est cela, rien que trois ou quatre, histoire de passer un moment ensemble, appuya Mathias, maîtrisant la fureur où le jetaient les dernières paroles.

— Encore une fois non, insista son ami. — Ce que tu fais là n'est pas bien, Boniface, et si ton père le savait il ne serait pas content, je te l'assure. Puis, demande à ce monsieur d'où lui vient cette argent, de quelle façon il l'a gagné; il serait sans doute bien embarrassé de nous le dire ?

— Pas le moins du monde, répliqua l'Allemand.

Et il ajouta avec calme, car sa leçon était bien faite:

— Cet argent me vient d'un petite héritage que j'ai touché ces jours-ci.

— Vous mentez!... et je mettrais ma main au feu qu'il est le fruit d'une vilaine action que vous avez commise ou que vous allez commettre.

A cette virulente sortie, Mathias fit un brusque mouvement comme pour s'élancer sur Philippe, mais, re-

doutant sans doute qu'une querelle en ce moment ne nuisit à l'exécution de ses projets, il se contint et se contenta de hausser dédaigneusement les épaules.

— Allons, rentrons, Boniface, continua le jeune homme, espérant que ce qu'il venait d'avancer au sujet de la provenance de l'argent que possédait Knauss avait fait impression sur son ami ; — laissons ce personnage aller dépenser ou perdre ses écus mal acquis avec des gens de son espèce.

Tout en parlant, il tentait d'entraîner le petit Passepoil à l'intérieur du quartier.

Mais, glissant entre ses mains, celui-ci courut à Mathias et lui demanda.

— Où pourrions-nous bien aller jouer ?

Evidemment le malheureux n'avait pas perçu un mot de la rude apostrophe au coquin, et, tout à son idée, ne songeait qu'au gain qui devait résulter pour lui des parties projetées.

Devant une pareille aberration, Philippe se trouvait complètement désarmé et comprit qu'il lui serait impossible de faire revenir son ami à la raison.

Il en fut douloureusement affecté.

— Le meilleur endroit pour jouer sans être dérangé, répondit Mathias, — est un cabaret que je connais dans la rue du Fouarre, et où il y a des salles particulières. Là, on est tout à fait tranquille et on n'a pas de gêneurs à côté de soi. Tu verras comme nous y serons gentiment.

— Partons, fit Boniface. — Tu viens, Philippe ?

— Parbleu ! Crois-tu donc que je vais te laisser aller seul en semblable compagnie ? répliqua l'interpellé avec colère.

Chose curieuse, loin d'offenser Knauss, comme il était en droit de le supposer, ces paroles parurent, au contraire, lui causer une sensible satisfaction.

Philippe en fut quelque peu interloqué, mais trop préoccupé de la sottise qu'était en train de faire Boniface, il ne s'attarda pas à approfondir la chose et emboîta le pas à celui-ci qui, déjà, filait en avant avec l'Allemand.

IX

DANS UN PUITS

Au siècle dernier la rue du Fouarre était, à coup sûr, la rue la plus laide et la plus malpropre de tout Paris qui en possédait pourtant nombre de malpropres et de laides.

Avec son ruisseau fangeux qui coulait dans le milieu, sa chaussée presque entièrement dépourvue de pavés, les monceaux de détritus qui l'encombraient constamment et empuantissaient l'air qui pouvait à peine y circuler, elle ressemblait bien plus à un vaste cloaque qu'à une voie de communication.

Les deux gardes françaises et le Teuton y arrivèrent en peu de temps.

Après l'avoir parcourue jusqu'à la moitié environ, Mathias fit arrêter ses compagnons devant une sorte de bouge d'où s'échappait un tapage infernal.

C'étaient des cris, des vociférations, des chants lancés à tue-tête par des voix avinées, le tout scandé à de courts intervalles par le bruit strident d'un broc ou d'un verre allant se briser contre les murs.

— C'est ici, dit Mathias.

— Ici ! firent ensemble, Boniface et Philippe en se reculant d'un même mouvement.

— Oui.

— Vous allez nous faire entrer dans cet horrible lieu ? s'écria le dernier.

— Oh ! pas dans cette salle, il y a trop de monde, ré-

pliqua l'Allemand ; — mais dans une autre où nous serons seuls. Suivez-moi, c'est derrière.

Et il s'engagea dans un étroit et sombre corridor qui, à l'intérieur de la maison, longeait paralèlement le cabaret.

Boniface eut une seconde d'hésitation, rien qu'une, et pénétra à son tour dans le corridor.

Bien à contre-cœur, son compagnon en fit autant.

Au bout de vingt à vingt-cinq pas, Mathias Knauss fit halte devant une porte latérale, l'ouvrit avec une clef qu'il tira de dessous ses vêtements, — ce qui était déjà suspect — et poussa les deux soldats dans une pièce de petite dimension faiblement éclairée.

— Là, au moins, dit-il, — nous pourrons jouer tranquillement ; c'est comme si nous étions chez nous.

Pendant qu'il parlait, Philippe examinait le local et était étonné de n'y apercevoir aucun meuble. Pas de table, pas de chaises, pas même d'escabeaux ; une nudité complète.

Il allait en faire la remarque quand Knauss le prévint.

— Attendez-moi un peu ici, dit-il, — je vais chercher de quoi nous attabler et nous asseoir : cette pièce étant rarement occupée, on ne la garnit que lorsqu'il y vient de la société... je suis de retour dans une minute.

Puis il sortit précipitamment.

Mais les minutes s'écoulèrent sans qu'il donnât signe d'existence.

Boniface commençait à regretter son équipée et ses traits exprimaient même un peu d'inquiétude.

Son compagnon n'était guère plus rassuré, car tout cela lui paraissait bien étrange.

La pièce où ils se trouvaient tous deux recevait le jour par une fenêtre à guillotine assez haut placée et

à laquelle on ne pouvait parvenir qu'en s'élevant de plusieurs pieds au-dessus du sol.

— Tiens, dit tout à coup Philippe, — fais-moi la courte échelle, Boniface, je vais voir ce qu'il y a par là.

Sans répondre, le petit Passepoil s'adossa au mur et les mains croisées lui servant de marche-pied, Belle-Épée se haussa jusqu'à la fenêtre.

Il n'avait pas eu le temps de jeter un coup d'œil au dehors qu'un lourd volet s'abbatait violemment devant la baie et les plongeait dans une subite obscurité.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Philippe en sautant à terre.

— En effet, qu'est-ce que cela signifie? répéta Boniface d'une voix légèrement altérée.

Il éternua en maugréant:

— Quelle poissière!... On ne doit pas le fermer souvent, ce volet.

Puis, frappé d'une idée:

— Ah! j'y suis, continua-t-il: — comme la pièce n'est pas très claire, Mathias veut sans doute nous faire jouer aux flambeaux et il a rabattu le volet pour qu'il n'y ait pas de faux-jour.

— Hum! Tu crois?

— Dame! je ne vois pas pour quelle autre raison il aurait intercepté la lumière... Au surplus, il est bien simple d'aller le lui demander; il ne doit pas être loin.

— C'est ça, allons le lui demander.

Philippe fondait sur cette sortie un dernier espoir de tirer son ami des griffes de Knauss; car si sa folie n'était pas complètement passée, du moins il ne s'en fallait guère.

Une nouvelle surprise les attendait là, car ils vinrent se casser le nez contre l'huis, qui était fermé extérieurement à double tour.

— C'est trop fort! fit Boniface, — le voilà qui nous a emprisonné maintenant:

— Tout simplement, et je pense que nous sommes tombés dans un piège? remarqua Belle-Epée avec toute son insouciante gaieté revenue.

Il semblait presque satisfait de la tournure inattendue que prenait cette partie de plaisir.

Boniface, lui, ne voyait pas la chose de la même façon.

— Comment! dans un piège? demanda-t-il.

— Oui... le coquin, j'en ai le pressentiment, veut nous faire un mauvais parti.

— Tu supposerais?... Et pourquoi?

— Dame! Peut-être pour se venger de l'affront qu'il a reçu autrefois de ton père et de l'éloignement que nous lui avons toujours marqué.

— Ce n'est guère probable, fit le jeune Passepoil cherchant à se rassurer lui-même. — Il n'aurait pas attendu si longtemps pour exercer sa vengeance.

— L'occasion lui aura manqué.

— Oh! tu dois te tromper... et quoique je ne comprenne pas cette porte et ce volet fermés, non plus que l'absence prolongée de notre homme, dans un instant, je le parierais, nous allons avoir l'explication de ces singularités.

— Je le souhaite.

Un bon quart d'heure s'écoula dans cette attente.

Ca devenait inquiétant et Boniface, tout en s'ingéniant à trouver des prétextes plausibles à l'étrangeté de la situation, était peu à peu envahi par la peur.

— Décidément, finit-il par dire,— je crois que tu as raison, Philippe, et que Mathias veut nous jouer un vilain tour? Appelons, peut-être que ça fera venir quelqu'un.

— Appelle, si tu veux. Je crois que ce sera bien inutile, répliqua Philippe sans paraître affecté le moins du monde.

Boniface enfla sa poitrine et se mit à crier de toute la puissance de ses poumons.

Mais sa voix semblait étouffée et ne se répercutait en aucun écho.

— Sacrebleu ! jura-t-il, — ceci est curieux, cette pièce est sourde comme un tombeau !

Pour le coup le pauvre garçon éprouva un véritable effroi.

Quoique brave, le fils d'Amable ne se sentait pas du tout à son aise : l'obscurité, l'isolement, et surtout le silence absolu qui régnait autour de la chambre, lui causaient une angoisse indescritible.

— Essayons d'enfoncer la porte alors, dit-il soudain ; —il faut sortir d'ici à tout prix.

Philippe n'était pas à beaucoup près aussi inquiet que son compagnon, mais il se rangea à son avis car cette séquestration commençait à lui paraître passer les limites de la plaisanterie.

D'un même mouvement, ils se ruèrent sur l'huis en un furieux élan.

Une porte ordinaire eût volé en éclats sous ce choc formidable ; celle-ci ne fléchit pas d'une ligne, n'eut pas un craquement.

Elle devait être d'une épaisseur peu commune pour résister à toutes les attaques.

Restait la fenêtre...

Grimpés sur les épaules de Boniface, le frère de Marine souleva le châssis vitré et, réunissant toutes ses forces, tenta d'ébranler le volet.

Peine inutile ; il ne parvint même pas à lui imprimer le plus léger mouvement.

Ils étaient pris comme dans une souricière et n'avaient plus qu'à attendre les événements.

Belle-Epée ne pensait pas que la vie de son ami ni la sienne pussent être en jeu, — quoique cet endroit fût des plus favorables à un guet-apens, étant donné sur-

tout qu'ils n'étaient armés ni l'un ni l'autre; — toutefois il redoutait une de ces grosses méchancetés que savent si bien combiner les lourdes cervelles teutonnes.

— Tiens, dit-il à Boniface en se souvenant soudain que leur départ pour la Bohême était fixé au lendemain, — veux-tu gager que j'ai deviné son dessein à ce gredin?

— Ah!... voyons un peu.

— Sachant que nous devons nous mettre en route dans quelques heures, il nous a séquestrés ici afin de nous empêcher de partir avec le régiment et ,par là, de faire croire à notre désertion.

— Le brigand!

— L'infâme! veux-tu dire, car c'est le déshonneur! rugit Philippe en une brusque explosion de fureur. — On pensera que nous nous sommes sauvés par peur d'affronter l'ennemi.

— ... Nous faire passer pour des lâches!...

— Et nous perdre à jamais aux yeux de tout le monde... ce doit être là son but.

— Mais, alors, le misérable va donc nous retenir plusieurs jours prisonniers?

— Probablement jusqu'à ce que notre corps soit assez éloigné de Paris pour que nous ne puissions le rejoindre.

— Ah! si je le tenais! cria Boniface exaspéré.

Philippe, lui, ne dit mot; mais Mathias Knauss n'y devait rien perdre, car la froide irritation du jeune homme lui promettait un sérieux règlement de compte.

Hélas! si ce qu'ils supposaient était déjà terrible pour eux, puisqu'il y allait de leur honneur, les deux soldats étaient cependant encore à cent lieues de soupçonner le sort qui leur était réservé, et qu'ils devaient bientôt connaître.

Pendant qu'ils se consumaient dans une rage im-

puissante, un bruit insolite se produisit tout à coup sous leurs pieds.

Cela ressemblait au glissement de fortes barres de fer qui auraient été tirées sous le plancher.

Soudain, celui-ci devint mobile, oscilla de droite et de gauche durant quelques secondes, puis, brusquement, s'entr'ouvrit par le milieu, chacun de ses parties retombant en dedans comme une trappe d'oublettes.

En même temps, le sol manquant sous les pas des deux reclus, ils étaient précipités dans le vide et y roulaient avec une rapidité vertigineuse.

Mais leur chute fut courte, car une demi-minute à peine après l'ouverture de la trappe ils faisaient l'un et l'autre un double "floc" en s'enfonçant jusqu'à la poitrine dans une substance molle et visqueuse.

Presque aussitôt, leurs oreilles furent désagréablement affectées par le grincement strident de charnières rouillées. C'était le plancher qui reprenait sa position première.

Et des pas y résonnèrent dès que les barres eurent été repoussées.

Ils n'avaient aucun mal et, sauf un léger trouble causé par ce saut imprévu, étaient en possession de toutes leurs facultés.

Ils purent, par suite, percevoir distinctement deux voix qui venaient de s'élever au-dessus de leurs têtes.

L'une était celle de Knauss, facile à reconnaître à ses intonations rudes et gutturales; l'autre.... Ah! l'autre...—Philippe était-il le jouet d'une illusion?—il eût juré qu'elle appartenait au vieillard rencontré la veille sur le Pont-au-Change.

— Il t'a donc fallu sacrifier aussi le petit Passepoil? demandait l'interlocuteur de l'Allemand. — Je ne t'avais parlé que de l'autre.

— C'est vrai, répliqua le Teuton; — mais cela ne m'a pas été possible.

Le jeune coq m'a reçu dressé sur ses ergots et la crête en avant tout prêt à donner du bec.

L'affaire était même manquée sans Boniface beaucoup plus facile à entraîner et qui niaisement m'offrit son concours en se jetant sur une amorce que je lui tendais, avec la même avidité qu'une ablette qui gobe la mouche du pêcheur.

Dans ces conditions j'ai été forcé de les faire disparaître tous les deux, sans quoi la chose eût été indubitablement ébruitée sur l'heure.

— En effet, il ne t'était pas permis d'agir autrement et je suis content de toi. Allons, viens toucher le reste de la somme promise.

Sur ces mots les deux hommes s'éloignèrent.

Philippe restait tout stupéfait de cette nouvelle révélation.

Ainsi c'était à lui qu'on en voulait et sa mort était nécessaire à quelqu'un.

Il était pétrifié!

En quoi sa disparition de ce monde pouvait-elle servir les intérêts de ce quelqu'un... Lui, l'enfant sans nom, sans famille et dont âme qui vive ne s'était jamais occupé?

Oubliant momentanément la situation horrible où il se trouvait, il se laissait aller à une foule de réflexions à ce sujet, quand de sourdes plaintes poussées par Boniface le rendirent à la réalité des choses.

— Mourir!... gémissait-il sur un ton larmoyant. — Mourir tous deux ici... dans ce puits!... et par ma faute... Ah! c'est affreux!... Si seulement je n'avais pas eu l'absurde idée de gagner les écus de ce coquin, nous n'en serions pas là...

— Bast! interrompit sur un ton dégagé, Philippe qui semblait prendre très bravement son parti de l'aventure. — Ta malheureuse passion nous a fait tomber tous deux dans un traquenard, mais, à défaut d'elle,

et si tu étais libre, moi je n'en vaudrais guère mieux, attendu qu'on aurait inventé autre chose pour se débarrasser de ma personne.

— Alors tu ne m'en veux pas?

— Moi, t'en vouloir? non, mon ami, bien au contraire, j'estime que tu m'as rendu un très réel service en me mettant à même de savoir que j'ai un mortel ennemi....

— Et, que peu t'importer cette connaissance maintenant? s'écria Boniface avec un véritable désespoir.— Ne sommes-nous pas morts?

— Oh! oh! fit Belle-Épée dont le courage ne se laissait pas facilement abattre,—avant de nous considérer comme complètement perdus il faudrait savoir, d'abord, s'il n'y a aucun moyen de nous sortir de ce trou.

— Hé! quel moyen peut-il y avoir.

— Je n'en sais rien et je ne te cache pas, qu'il me paraît diantrement difficile d'en trouver un.

Cependant, comme il ne faut jamais désespérer, cherchons.

Déjà nous ne pouvons douter de la nature de l'endroit où nous sommes: c'est un puits aux trois quarts comble et qui ne doit pas avoir plus de douze à quinze pieds de profondeur.

— Quand même il n'en aurait qu'un, qu'est-ce que cela nous ferait puisque la seule issue est par en haut et qu'elle est hermétiquement fermée?

Philippe ne répondit pas, ce découragement lui faisait pitié et, sans l'obscurité, son compagnon l'aurait vu hausser les épaules.

Depuis quelques instants il était occupé à tâter les parois de leur prison et les sentait tout humides.

Ce suintement l'intriguait.

A son estime, la nappe d'eau qui avait autrefois ali-

menté le puits devait être beaucoup trop au-dessous du niveau où ils étaient pour le produire.

Et cette vase, dans laquelle leurs corps étaient englués, avait sûrement aussi une cause plus directe.

A tâtons, il se mit à chercher quelle pouvait être l'origine de l'un et de l'autre.

Ayant, à un moment, approché ses mains de son visage; l'odorat du jeune soldat fut péniblement affecté de la senteur nauséabonde qu'elles exhalaient.

— Quelle puanteur! fit-il en forme de réflexion, — ça sent l'égout.

Ce mot fut un trait de lumière pour Boniface dont la nature impressionnable renaissait aussi vite à l'espoir qu'elle se laissait facilement abattre.

— Ça sent l'égout, dis-tu? s'écria-t-il, — alors nous sommes sauvés, puisqu'il y a un égout qui passe près de ce puits.

— Je n'ai pas dit cela.

— Qu'importe, c'est moi qui le dis, fit-il avec toute son assurance revenue; — ce doit être l'embranchement qui traverse la rue du Fouarre. Vite, tâchons de reconnaître à quelle hauteur et de quel côté est le conduit.

Cette affirmation, n'étant pas faite pour lui déplaire, Philippe reprit ses tâtonnements le long des parois et ne tarda pas à remarquer qu'elles suintaient beaucoup plus sur la droite que sur la gauche.

— Voici déjà le côté, affirma-t-il.

Puis constatant que les pierres devenaient sèches à mesures qu'il élevait les bras, il ajouta:

— Et voici le conduit.

— En ce cas, à la besogne.

— A la besogne: et ne perdons pas de temps.

A défaut de leurs épées, ils avaient, heureusement, chacun le couteau qui leur servait pour les repas.

Ils en usèrent pour commencer à desceller les pierres.

Par suite de l'infiltration continuelle, le ciment qui les joignait était en partie délayé et il ne leur fallut pas trop peiner pour les attirer à eux.

En une heure ils étaient parvenus à en extraire une dizaine qui laissaient une ouverture assez large pour leur donner passage.

Mais ils rencontrèrent alors la maçonnerie de l'égoût.

Une seconde heure leur fut nécessaire pour y pratiquer une opération semblable, et tout à coup, à une dernière pierre qui s'écarta presque d'elle-même, ils eurent la satisfaction — satisfaction est ici un terme relatif — d'être inondés par un flot noir et boueux dont l'irruption fétide emplit le puits.

Trois minutes après, nos deux soldats prenaient pied sur la chaussée du conduit qui, sans être à sec, comme on vient d'en avoir la preuve, n'était cependant recouverte que de quelques pouces d'eau limoneuse.

Ils suivirent cette voie jusqu'au premier regard qui s'offrit à eux, et à l'aide de crampons de fer placés dans la muraille pour qu'on pût facilement gagner le sol, se trouvèrent bientôt dehors.

La joie d'être libres ne les empêcha pas de constater l'un et l'autre que sous la vase accumulée, qui les recouvrait ils, n'avaient plus figure humaine.

Par bonheur pour eux, une fontaine était proche.

Un quart d'heure plus tard, Belle-Spée et le petit Passepoil réintégraient le quartier des gardes françaises, non sans avoir procédé à un nettoyage aussi complet que possible.

Le lendemain, à trois heures du matin, leur régiment quittait Paris et se dirigeait allègrement vers la Bohême.

Tout le long de la route, le guet-apens dont avaient été victimes les deux amis, ne cessa de leur fournir matière à conversation.

Ce qui les intriguait le plus, c'était cette coïncidence étrange entre leur aventure et la rencontre du vieillard.

Etait-ce donc par ses ordres qu'avait agi Knauss?

Ils n'étaient pas loin de le croire, Philippe principalement, en se rappelant la voix du personnage avec lequel l'Allemand causait peu d'instants après leur chute dans le puits, voix qui ressemblait si fort à celle de l'inconnu du Pont-au-Change.

Pensant avec juste raison que ce vieillard n'avait pu décréter sa mort par pure fantaisie, le jeune homme se posait lui-même une foule de questions insolubles, se demandant quel était cet homme et quel motif impérieux ou frivole avait pu le pousser à le condamner.

Lorsque son corps eut rejoint l'armée du maréchal de Saxe, l'esprit de Philippe trouva un autre aliment, et cette préoccupation en disparut peu à peu, car il lui fallait songer à faire bravement son devoir de soldat.

X

SUR UNE TOUR

Le maréchal avait résolu de prendre Prague qui, comme capitale de la Bohême lui assurait la soumission de plusieurs autres villes importantes.

Il attendait pour commencer les opérations que les troupes de renfort qu'il avait demandées l'eussent rejoint. Ces troupes arrivaient tous les jours et, en une semaine, l'armée se grossit d'un bon tiers.

Le vingt-trois novembre mil sept cent quarante-deux, son effectif étant au complet, l'armée d'investissement marchait sur Prague dont elle était éloignée d'une douzaine de lieues.

Arrivés sous ses murs, le 26, à la nuit, les gardes françaises reçurent l'ordre de prendre immédiatement leurs mesures pour donner l'assaut. Le régiment de nos deux jeunes troupiers était commandé par le colonel Chevert, qui était déjà réputé pour sa bravoure et son audace, réputation bien méritée d'ailleurs, car ce fut encore, en partie, à Philippe et à lui que le maréchal fut redevable du succès de l'entreprise.

La garnison de la capitale se composait de trois mille cinq cents hommes, parfaitement armés et abondamment fournis de munitions. Il y avait donc à présumer que la bataille serait chaude, et la victoire chèrement disputée par les assiégés.

Aussi, le maréchal qui, d'abord, avait eu l'intention d'attaquer l'ennemi de front, résolut-il, afin d'amoindrir ses pertes autant qu'il serait possible, d'user d'un

stratagème qui lui avait déjà réussit en pareil cas.

Il simula sur le point de la ville une furieuse attaque, accompagnée d'un grand fracas d'artillerie, puis, pendant que la garnison entière se portait à cet endroit pour repousser les assaillants, il fit poser des échelles du côté opposé et donna l'ordre d'y monter aussitôt.

Le régiment de Chevert était en ligne d'attaque.

Sitôt l'ordre envoyé, le colonel et Philippe gravirent les degrés de la première échelle.

Chevert venait à peine de mettre le pied sur le rempart qu'une sentinelle isolée lui lança un coup de baïonnette en plein corps; mais la baïonnette se releva avant d'avoir touché son but et le soldat autrichien, la gorge trouée par l'épée de Philippe, tomba lourdement sans pousser un cri.

— Merci, *sergent,* dit simplement le colonel Chevert. — Il importait que cet homme ne pût donner l'alarme.

Philippe venait de gagner son premier grade sur le champ de bataille, et sa réputation de fière lame l'ayant suivi à l'armée, il devait bientôt être connu sous le nom de sergent Belle-Epée...

Toutes les troupes suivirent l'impulsion donnée par le colonel des gardes françaises et, en moins d'une heure, plus de cinq mille hommes étaient dans la place.

Surpris à l'improviste, l'ennemi n'eut pas le temps de se mettre en défense et se vit obligé de rendre les armes avant d'avoir pu combattre.

Au matin, les habitants furent stupéfaits de voir leur ville occupée par l'armée française dont ils n'avaient même pas soupçonner la présence, — par l'armée française qui n'avait perdu que quelques hommes dans son simulacre d'attaque.

Mais ils prirent bien vite leur partie de cette défaite, et, soit par calcul, soit par sympathie, car ils n'étaient guère enthousiaste de se savoir sujets de Marie- Thé-

rèse, ils firent mille amabilités aux vainqueurs et les hébergèrent de leur mieux.

Pendant les trente ou quarante jours que les troupes du maréchal occupèrent Prague, Boniface fut heureux comme il ne l'avait jamais été.

Les bohémiens, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, sont joueurs en diable et le brave garçon, qui promptement avait étudié leurs divers jeux, faisait d'interminables parties toute la journée, récoltant par ce moyen nombre de ducats et de carolus qu'il enfouissait dans le fin fond des poches secrètes dissimulées sous ses vêtements.

Ayant des goûts tout différents, le nouveau sergent allait presque journellement faire des excursions hors de la ville.

Un endroit surtout l'attirait. C'était une haute colline située à portée de mousquet des remparts et du sommet de laquelle on embrassait une vue splendide.

Cette colline était surmontée d'une vieille tour croulante et moussue, devant dater de plusieurs siècles et qui, par son aspect archaïque, ajoutait encore au charme du lieu.

Quoiqu'on fût alors à la fin de l'automne, la température était d'une grande douceur, et le jeune homme qui aimait à rêver, avait pris l'habitude d'aller tous les jours s'asseoir au pied de cet antique monument, pour rester une heure ou deux à contempler le magnifique panorama qui se déroulait à ses pieds.

Là, devant les beautés de la nature, il oubliait pour un moment le vide de son existence et se laissait bercer par l'espoir d'un riant avenir.

Une après-midi qu'il venait de s'installer à sa place accoutumée et, qu'à demi-étendu sur l'herbe ,il laissait ses regards errer au hasard sur la montagne, quelque chose vint le toucher à l'épaule, et, aussitôt, roula à ses pieds un petit éclat de pierre gros comme une noix.

Il leva vivement la tête pour voir d'où provenait ce singulier projectile et aperçut alors, exactement au-dessus de lui, un des énormes crêneaux qui couronnaient la tour, osciller sur la base de granit, semblant mû par une main invisible, puis soudain choir dans le vide.

Il n'eût que le temps de se dresser et de faire un bond de côté pour ne pas être atteint par cette lourde masse qui vint s'implanter dans le sol, juste à la place qu'il occupait un instant auparavant.

Si son attention n'eût pas été éveillée par l'éclat précurseur, c'en était fait de lui et, en une seconde, son corps ne formait plus qu'un amas d'os et de chairs mutilés.

Il pressentit immédiatement qu'une embûche lui avait été tendue et qu'elle devait avoir quelque rapport avec celle dont il avait été victime à Paris.

Homme de résolutions vives et énergiques, Philippe résolut de s'en assurer sur-le-champ en montant au haut de la tour où il ne pouvait manquer de découvrir par quelle cause avait eu lieu la chute du créneau.

L'entrée du momument était une porte basse, veuve depuis longtemps de son battant et qui n'offrait plus qu'un trou noir et béant où croissaient en abondance les herbes folles et les pariétaires.

Sans hésiter, il y pénétra l'épée au poing et ne tarda pas à heurter les premières marches d'un escalier qui s'élevait en une spirale perpendiculaire.

Il en fit promptement l'ascension, malgré les nombreuses brèches qui y existaient et déboucha sur une plate-forme de sept à huit pieds carrés, que, tout d'abord, il reconnut être déserte, ce qui ne laissa pas de le surprendre.

Il ne pouvait admettre, en effet, que la masse qui avait failli le tuer se fût détachée d'elle-même et, d'autre part, il lui était aisé de constater l'impossibilité

matérielle que qui que ce fût pu fuir avant sa venue... à moins d'appartenir à la race simiesque.

Comme il cherchait à s'expliquer cette bizarrerie, il aperçut, enroulée autour d'un créneau, une bande d'étoffe couleur de muraille dont la présence en ce lieu lui parut passablement suspecte.

S'approchant alors, il vit que c'était une de ces longues ceintures qui font partie de l'équipement de quelques compagnies franches.

Cette constatation faite, il se penchait au dehors pour savoir ce que cela signifiait, quand il se trouva nez à nez avec un individu suspendu à l'extérieur de la tour, se retenant des mains à la ceinture et les pieds engagés dans une petite excavation formée par une pierre absente;... individu qui n'était autre que Mathias Knauss.

— Ah! gredin, lui cria-t-il, se remémorant soudain les mauvaises heures passées dans le puits de la rue du Fouarre. — Voilà deux fois que tu attentes à ma vie!... Eh bien! tu n'y attenteras pas une troisième.

Et il se reporta prestement en arrière pour couper la ceinture et précipiter ainsi le coquin sur le sol, ou il devait inévitablement se briser.

Mais Knauss était moins lourd que son épaisseur aurait pu le faire supposer et sans lui donner le temps d'exécuter son dessein il regagna la plate-forme avec une agilité surprenante.

— Ah! ah! tu croyais déjà me tenir, petit, dit-il en riant méchamment et en se mettant en garde, — mais il en faut de plus malins que toi pour prendre l'ami Mathias... et c'est moi qui te tiens au contraire... je ne vais pas te faire languir, va... quelques pouces de fer dans ta peau et ce sera fini.

Avant qu'il eût achevé de parler, l'épée de Philippe avait rencontré la sienne.

Il était assez bon tireur, ce vilain germain, et igno-

rant, sans doute, que le jeune homme était devenu de première force depuis son départ de la salle de Passepoil, qui avait précédé de beaucoup l'époque où il avait acquis sa réputation, il pouvait croire effectivement que la victoire allait lui rester.

Le garde française le détrompa bien vite.

— Tu me tiens, dis-tu, bandit ?... C'est ce que nous allons voir... Allons, pare celui-là, déjà... fit-il en lui décochant un coup d'estoc qui lui traversa la cuisse. — C'est pour te préparer à en recevoir un autre qu'on va t'octroyer dans un moment en pleine poitrine.

— Godferdam ! rugit Knauss. — je vais te tailler en pièces, poussaillon...

— Pare encore... reprit son adversaire en lui perçant la seconde cuisse.

Pour le coup l'Allemand ne riait plus.

Il venait de reconnaître la supériorité incontestable du " poussaillon " et se sentait à sa merci.

Alors il se mit à rompre en tournant autour de la plate-forme.

Le sergent le suivit en lui tenant la pointe aux yeux, et sans lui laisser un instant de répit.

La peur envahissait ses traits qui prenaient une teinte terreuse.

— Tu trembles, maintenant, dit Philippe. — Tu n'es bon qu'à commettre des crimes dans l'ombre et à l'abri de tout danger... et si tu as consenti, cette fois, à te servir de ton arme, c'est que tu pensais me vaincre facilement... m'assassiner pour mieux dire.

Il n'avait pas fermé la bouche sur ce mot qu'il vit le bras gauche du misérable se détendre brusquement en même temps qu'un objet lui passait devant les yeux en jetant un éclair.

Le traître, profitant de ce que les regards de son adversaire s'étaient concentrés sur son visage, avait saisi

un poignard pendu à son ceinturon et venait de le lui lancer à la tête.

Mais la lame mal dirigée n'avait fait que lui effleurer la joue, y traçant seulement un léger sillon.

— Tu vois que je dis la vérité!... s'écria le sergent dont la colère loin de redoubler, sembla se calmer après cette lâche action. — J'avais encore la naïve humanité de vouloir te faire grâce, mais (tu viens de signer to arrêt.

Ce méfait sera le dernier que tu auras commis; je vais purger la terre d'un brigand tel que toi et clouer à ton palais ta langue menteuse.

Ce disant d'un fouetté vigoureux, il arracha sa rapière aux mains du Teuton et la fit voler par dessus les créneaux.

Les lèvres de Knauss rendirent un flot de sang et il cracha ses dents brisées avant de tomber en arrière comme une masse.

L'épée du jeune homme lui était entrée en pleine bouche.

En le voyant immobile et sans souffle, Philippe prononça en guise d'oraison:

— Ni ton méchant bras ni ta vilaine langue ne feront plus de mal à personne; et ta dépouille aura pour sépulture le ventre des corbeaux, si toutefois ceux-ci ne craignent pas de s'empoisonner.

Puis il quitta la tour et rentra à Prague pour raconter la chose à Boniface.

— Parfait! approuva ce dernier en apprenant l'événement. — De cette façon tu n'as plus rien à craindre de ce coquin. Toutefois, comme nous savons qu'il n'a pas agi pour son propre compte, je te conseille à l'avenir de te tenir plus que jamais sur tes gardes.

Le petit Passepoil termina sa recommandation par cette pensée profonde:

— Les Knauss ne marquent malheureusement pas pour qui veut les payer.

Sur le moment, ainsi que nous venons de le faire comprendre, dominé par l'indignation, l'intention du sergent avait été d'abandonner le cadavre de l'Allemand aux oiseaux carnassiers qui pullulaient dans le pays.

Mais le lendemain, revenu à des sentiments plus humains, il résolut cependant de l'ensevelir.

Boniface s'étant offert pour le seconder dans cette funèbre besogne, tous deux se rendirent de bon matin à la tour et montèrent sur la plate-forme.

Fait étrange et qui leur causa un étonnement sans bornes : le corps de Mathias avait disparu.

Avait-il été enlevé par des complices, ou bien le misérable n'étant pas blessé à mort était-il parvenu à s'enfuir ?

Ils n'en purent rien savoir malgré toutes les plus sérieuses investigations.

En arrivant à ce passage de sa propre histoire, que nous avons cru bon de conter pour lui, le sergent Belle-Epée se tut, mais voyant que les yeux de Cocardasse interrogeaient encore, il ajouta :

— J'ai fini... Depuis cette époque, aucune nouvelle aventure fâcheuse ne m'est survenue, et, il y a une heure encore, j'avais lieu de penser que ceux qui en voulaient à mes jours, découragés du peu de succès de leurs tentatives s'étaient résignés à me laisser vivre, lorsque le coup de poignard qui a clos notre passe d'armes ainsi que l'agression de l'auberge m'ont démontré combien je me trompais, et que le Knauss était tout ce qu'il y a de plus vivant.

Il a mis le temps, il est vrai, à me fournir une preuve de son existence ; mais c'est évidemment parce qu'il n'a pu trouver avant ce soir une nouvelle occasion de m'attaquer, vu les précautions dont je me suis toujours

entouré et la prudence excessive qui a guidé toutes mes actions.

Voyez pourtant qu'un seul moment de relâche dans cette vigilence lui a suffi pour me surprendre.

Maintenant, l'ancien, vous connaissez mon histoire d'un bout à l'autre.

Si vous y comprenez quelque chose, je vous serais fort obligé de m'en toucher un mot, car pour moi je n'y comprends absolument rien.

Cocardasse avait peu interrompu le récit de son compagnon ; il s'était contenté de le ponctuer de brèves exclamations aux passages les plus saillants, singulièrement intéressé par tout ce qu'il entendait.

En outre, lorsque le jeune homme en était arrivé à sa rencontre avec le grand vieillard, son intérêt avait redoublé et, à partir de cet instant, il avait attentivement examiné le conteur, profitant de la douce lueur des étoiles, pour chercher, lui aussi, à découvrir sur ses traits, dont il ne s'était pas préoccupé jusqu'alors, une ressemblance avec une personne qu'il avait connue autrefois.

Il avait également observé les diverses intonations de sa voix, qui à plusieurs reprises lui avaient rappelé celles d'une autre voix ayant jadis résonné à son oreille.

Après les dernières paroles du sergent ,il resta un moment pensif puis dit, comme en réfléchissant :

— Tout ce que vous m'avez raconté là, me paraît ainsi qu'à vous bien extraordinaire pitchoun et, vraiment, je ne saurais en fournir une explication quelconque.

Il n'y aurait qu'un moyen de voir un peu clair là-dedans couquine de sort ! ce serait de savoir quel est ce vieillard qui vous a abordé la veille de votre départ et à la solde duquel était le Knauss.

— Je suis de votre avis, mais comment faire pour cela ?

— Vous ne l'avez jamais revu ?

— Jamais.

— Vous rappelez-vous sa physionomie au moins, son aspect général.

— Très bien.

— Dépeignez-le moi donc, je connais tant de monde...

— C'était un homme de haute taille, et, autant que j'ai pu en juger, de soixante-cinq à soixante-dix ans, à la figure maigre et très pâle.

— Ah! figure maigre et très pâle?

— Avec des yeux gris-vert enfoncés dans l'orbite et qui, je me souviens, n'avaient pas l'air bien franc.

— Hors cela, rien de particulier en lui?

— Attendez que je cherche... Ah! la tête constamment inclinée sur l'épaule gauche comme s'il eût eu ce qu'on appelle un nerf raccourci.

Parfois il essayait de la redresser, mais elle reprenait d'elle-même sa première position.

— Pasquediou! si c'était ce bon M. de Peyrolles, murmura Cocardasse en *à parte*:— c'est bien son faciès de franc coquin... et son corps n'a pas été retrouvé dans le cimetière Saint-Magloire, entre ceux de Montaubert et de Taranne!...

Puis tout haut:

— Et il était richement vêtu, avez-vous dit, je crois?

— Oui; costume de velours noir avec broderies d'or et boutons en brillants.

— Des bijoux?

— De nombreuses bagues aux doigts.

— Bagues de prix?

— Certes. L'une entre autres était un gros solitaire taillé en pyramide qu'il portait à la main droite, et dont les feux m'aveuglaient.

— Sandious!... jura en lui-même le soudard,— c'est mon coquin, l'ancien intendant du Gonzague..., ce diamant est celui qu'il a reçu du prince pour avoir fait enlever mademoiselle Aurore... Et moi qui l'ai

vu tomber la gorge traversée par l'épée du chevalier!...

Comment a-t-il pu en réchapper?...

Mais alors, tout s'explique et maintenant je n'ai plus aucun doute sur l'identité de ce pitchoun... Peyrolles l'avait reconnu pour être... Ah! si je pouvais parler!....

— Eh bien! l'ancien, ce signalement peut-il vous servir en quelque chose?

— Ah! si je pouvais parler... répéta mentalement Cocardasse oubliant de répondre au jeune homme — car c'est *lui*... ce ne peut être que lui qui est là, devant moi... mêmes traits, même voix, même vigueur que son père... et avec cela même air de fierté et de bonté tout à la fois... Mais je ne puis rien lui dire encore; il faut, auparavant, que je consulte M. de Chaverny.

Capédédious! que madame Aurore elle va être contente!

— Trouvez-vous? questionna de nouveau le sergent, qui croyait le vieux soldat occupé à passer en revue tous les visages de sa connaissance.

— Ma foi non, reprit celui-ci, — je ne vois personne à qui s'applique le physique que vous venez de me décrire... et j'en suis fâché cornebiou! parce que, autrement, j'aurais peut-être pu vous donner des indications utiles.

Toutefois, je vous conseille de ne pas vous désespérer.

Souvent il arrive que c'est lorsqu'on s'y attend le moins, que les choses s'éclaircissent comme par enchantement.

— Je ne désespère point, mais je crains qu'il ne se passe encore un bon bout de temps avant que ce moment-là ne vienne, répliqua le jeune homme en riant.

— Qui sait? prononça Cocardasse d'un ton énigmatique.

Depuis un bon moment déjà, les deux soldats étaient arrivés au camp et avaient continué à marcher dans l'allée centrale.

— Ou êtes-vous cantonné, l'ancien? demanda le sergent.

— Là-bas, répondit le prévôt indiquant un endroit au loin.

— Ah! avec les vétérans?

— Ça vous étonne, hein?... et vous?

— Moi, ici à deux pas, au 3e gardes françaises.

— Nous sommes assez éloignés l'un de l'autre à ce que je vois.

— En effet, c'est pour cela, sans doute, que nous ne nous sommes pas encore rencontrés.

— Naturellement.

— Mais à présent que nous connaissons nos campements respectifs, j'espère bien que nous nous verrons souvent? dit Philippe. — D'ailleurs le combat que nous avons soutenu ensemble contre Knauss et ses acolytes, a, je pense, fait de nous deux amis?

— Deux bons, même, si je parle pour moi. Bagasse!

— Parlez pour moi aussi, sans crainte de vous tromper.

— Lors, topez là, sergent: Belle-Epée. On ne s'est jamais repenti d'être l'ami de Cocardasse.

— Je n'en doute point, repartit le jeune homme en serrant vigoureusement la main que lui tendait le prévôt.

— Et pas plus tard que demain, après la passe d'armes, je donnerai un coup de pied jusqu'à votre tente pour causer un brin avec vous si toutefois il n'y a pas d'inconvénient.

— Au contraire, vous me ferez grand plaisir, ainsi qu'à Boniface, auquel je vais annoncer dès ce soir votre venue.

— A demain, eh donc!

XI

LE CAMP

Le camp était situé dans une grande plaine qui bornait Ostende du sud à l'ouest.

Au centre, se trouvaient les régiments royaux composés exclusivement de gentilshommes.

Puis se groupaient autour les divers autres corps de troupes, les compagnies de volontaires, les compagnies franches, celles des vétérans, et enfin, sur l'extrême limite, quelques bandes de soldats étrangers de toutes nations et de toutes conditions, parmi lesquels dominaient les Teutons.

Ces bandes n'étaient en général, qu'un ramassis de vauriens, de gens de sac et de corde, chassés de leurs pays pour méfaits réitérés et qui, ne sachant plus que devenir, s'étaient réfugiés en France.

On s'en servait en temps de guerre, parce qu'ils faisaient nombre et allaient assez bravement au feu, mais ils étaient souverainement méprisés et tenus à l'écart le plus possible.

C'était parmi eux que Knauss, miraculeusement échappé aux oiseaux carnassiers sur la tour de Prague, avait recruté les sept chenapans contre lesquels le sergent et Cocardasse avaient eu à se défendre.

Quinze jours avant les événements qui précèdent, l'armée avait reçu l'ordre d'abandonner la région et de rentrer en France.

Mais l'époque du départ n'ayant pas été exactement précisée, les soldats en prenaient à leur aise, saisis

qu'ils étaient maintenant d'une sorte de nostalgie anticipée de ce beau pays de Flandre, où depuis cinq mois, en dépit du manque fréquent de vivres et d'argent, ils avaient néanmoins joui et jouissaient encore de jours d'heures charmantes.

Ils attendaient au surplus que les chefs leur donnassent l'exemple.

Ceux-ci, disons-le, ne se pressaient guère de plier bagage, et cela pour cause.

Dès qu'à Paris on avait appris le retour prochain des troupes, nombre de parents, d'amis des officiers étaient venus à Ostende afin de passer avec eux le peu de temps qu'ils devaient encore rester au camp.

La plupart des visiteurs s'étaient fait accompagner de leurs femmes, de leurs filles, de leurs sœurs, même de leurs maîtresses, toutes désireuses de voir le soldat sur son champ de bataille et entouré de son attirail guerrier, elles qui ne l'avaient jamais vu que paradant dans les salons, ou égratignant de son épée le pavé des villes à la recherche de quelque aventure rien moins que belliqueuse.

Aussi ces belles curieuses ne se lassaient-elles point de considérer les mille choses nouvelles qui s'offraient à leur vue, parcourant les cantonnements sans craindre la promiscuité de la soldatesque, entrant dans les tentes pour en surprendre l'intimité, poussant des cris d'effroi à l'aspect des engins meurtriers et ne pouvant résister au désir de faire partir un mousquet que leurs blanches mains avaient peine à tenir. En un mot, s'intéressant à tout, voulant tout connaître et vivant pour un moment de la vie même de leurs hôtes.

De temps à autre, pour varier les plaisirs, on les faisait assister à de brillants carrousels, à d'héroïques tournois où, tout comme jadis, elles décernaient des couronnes aux plus valeureux; ou bien encore à un simulacre de combat qui était la reproduction exacte

d'un des principaux faits d'armes ayant eu lieu pendant la campagne et dont parfois le caractère de vérité était tel qu'elles en frémissaient d'épouvante et manquaient de se trouver mal... ce qui ne les empêchait pas d'être friandes de ce genre de spectacle.

Au milieu de ces multiples distractions les jours fuyaient sans qu'on s'en aperçut et l'on pensait de moins en moins au départ.

Peut-être, même, n'y aurait-on plus songé du tout si le ministre de la guerre, étonné à bon droit de ne voir aucune troupe poindre à l'horizon, n'avait prié officieusement M. de Chaverny, qui était de ses amis, d'aller s'enquérir, près du commandant en chef, des motifs de ce retard incompréhensible.

Celui-ci, se rendant très volontiers à ce désir, avait aussitôt pris la route d'Ostende, emmenant avec lui la marquise et sa fille afin de les faire profiter de ce voyage d'agrément.

La chose souriait d'autant plus au marquis, qu'il savait retrouver là-bas certain gentilhomme, le comte de Fonty, sur lequel il fondait de grandes espérances pour l'établissement d'Olympe.

Avant de partir pour l'armée, c'est-à-dire huit mois auparavant, M. de Fonty avait, en effet, paru être grandement impressionné par la beauté de la jeune fille et lui avait laissé entrevoir qu'il ne lui déplairait pas de devenir son gendre.

Or, le comte était un parti superbe.

De noblesse suffisante, parfaitement reçu à la cour où il avait de nombreuses relations, il jouissait, en outre, d'une immense fortune.

En vérité, on ne pouvait espérer un mari plus à souhait.

Tel était du moins l'avis du marquis.

Aussi voulait-il, tout en remplissant sa mission près du commandant en chef, s'assurer si M. de Fonty était

toujours dans les mêmes dispositions matrimoniales vis-à-vis de son enfant.

Olympe, que sa mère avait discrètement pressentie à ce sujet, n'avait dit ni oui, ni non, ne se faisant pas encore, du reste, une idée bien exacte du mariage.

Réponse qui avait permis de présumer à M. de Chaverny, qu'en fille respectueuse, elle n'élèverait aucune objection lorsqu'il lui présenterait M. de Fonty à titre d'époux.

Et il est probable que les choses se seraient passées de la sorte, si l'accident arrivé sur la route n'eût mis celle-ci en présence du sergent Philippe, et, en lui dévoilant l'amour, ne fût venu la mettre à même de constater combien le comte lui était indifférent.

Nous avons vu que cet amour s'était soudain si fortement emparé de son cœur qu'il en avait chassé le sommeil loin d'elle et l'avait même poussée à aller d'instinct au secours du jeune homme.

Il ne pouvait donc plus être question de lui faire épouser M. de Fonty.

Celui qu'elle aimait, il est vrai, était d'une condition de beaucoup inférieure à la sienne, mais tout à l'ivresse de sa passion naissante, cette considération n'avait aucune valeur à ses yeux ; et elle se laissait bercer par les plus doux songes, assurée d'avance que, quels que fussent les obstacles qui les séparaient, ils n'en parviendraient pas moins à se rapprocher l'un de l'autre.

M. et madame de Chaverny s'éveillèrent tard dans la matinée qui suivit leur arrivée à l'auberge.

Depuis deux grandes heures, le postillon Champagne les attendait avec une nouvelle chaise de poste, dont les chevaux martelaient le sol d'impatience.

Après avoir largment payé l'hospitalité qui leur avait été offerte chez maître Picavez, ils montèrent en voiture et roulèrent vers Ostende.

Ils ignoraient les événements de la soirée précédente,

l'aubergiste s'étant bien gardé de les leur apprendre, de crainte qu'ils ne conçussent une mauvaise opinion de sa maison.

Le bonhomme avait eu, d'ailleurs, la précaution de faire disparaître toute trace du combat en portant, avec l'aide de quelques voituriers de passage, les cadavres des reîtres dans son champ d'orge, jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'autorisation de les y faire enterrer.

Pour gagner Ostende on était obligé de longer le camp.

Comme M. de Chaverny arrivait auprès, il croisa plusieurs officiers en promenade, parmi lesquels se trouvait M. de Fonty.

Une double exclamation jaillit de leurs lèvres: ils s'étaient reconnus tous deux simultanément.

— Pardieu! M. le marquis, dit le comte en s'avançant, — voilà certes une heureuse surprise. Vous ici, avec madame la marquise et mademoiselle Olympe! Quel bon vent a pu vous amener dans ces contrées lointaines?

M. de Chaverny lui fit part du but de son voyage.

— Ah! c'est pour cela! fit le comte. — Le ministre croit peut-être que nous nous ennuyons? Il se trompe fort.

Nous passons, au contraire, des moments très agréables.

Jugez plutôt.

Et M. de Fonty énuméra en détail les plaisirs qui défrayaient leurs journées.

— Aujourd'hui même, continua-t-il, — nous devons avoir un grand tournoi où figureront plusieurs gentilshommes de votre connaissance... et votre serviteur.

Si je ne craignais pas d'être indiscret en vous prenant ainsi au débotté, je vous engagerais à y assister avec ces dames.

Nous serions tous, croyez-le, grandement honorés de votre présence.

— Mais très volontiers, acquiesça M. de Chaverny qui ne voulait pas, en revoyant le comte après une assez longue absence, opposer un refus à sa première demande. — A quelle heure ce tournoi?

— A deux heures.

— Bien; il en est onze. Nous allons simplement toucher à Ostende, nous débarrasser de la poussière du voyage, et à l'heure dite nous serons au camp.

— On n'est pas plus aimable, monsieur le marquis; je suis sûr que tout le monde va me remercier d'avoir obtenu de vous cette promesse.

Puis, saluant M. de Chaverny et les deux dames, il rejoignit ses camarades, pendant que les trois voyageurs continuaient leur route.

M. de Fonty qui touchait à la trentaine, était un homme de haute taille, à la puissante carrure et aux traits assez réguliers.

Mais ces avantages physiques étaient les seuls de sa personne, car il avait un esprit des plus médiocres.

Très infatué de sa noblesse qui pourtant était de création récente, — elle remontait seulement à son grand-père, financier enrichi, — il s'en glorifiait à tout propos et mettait sur-le-champ l'épée à la main dès qu'on ne paraissait pas lui accorder la considération qu'il croyait lui être due.

Avec cela, hautain, tranchant envers les gens de petite condition qu'il traitait comme des êtres d'une espèce inférieure à la sienne.

On le voit, ce n'était pas un phénix, quoi qu'en pensât M. de Chaverny.

L'arène où devait avoir lieu la joute annoncée par M. de Fonty, avait été aménagée sur le front de bandière.

Des gradins disposés en amphithéâtre le long d'un des côtés étaient destinés à recevoir les dames et les gentilshommes, officiers ou visiteurs.

De l'autre côté, une barrière à hauteur de ceinture avait été élevée pour maintenir la troupe, autorisée comme toujours, à jouir du divertissement.

Dès midi et demi, tous les gradins étaient déjà occupés par une foule élégante, où chatoyaient harmonieusement les toilettes féminines mêlées aux uniformes et vêtements masculins.

Trois places avaient été conservées libres au centre pour la famille de Chaverny dont l'arrivée avait été promptement connue.

Un peu avant deux heures, on vit apparaître le marquis en compagnie de sa femme et de sa fille.

M. de Fonty qui les aperçut tout de suite, alla au-devant d'eux et leur servit de guide jusqu'à l'endroit qui leur était réservé.

En traversant les rangs des spectateurs, les deux femmes récoltèrent maints hommages flatteurs.

La marquise avait cependant près de trente-huit ans; mais son acte de naissance seul, eût pu révéler ce secret, car les années s'étaient plu à glisser sur elle sans y laisser leur empreinte, ajoutant au contraire à sa beauté étrange, un fini, un achèvement complet.

Olympe, elle, était une gracieuse et mignonne personne, dont les printemps s'épanouissaient sur son visage.

Le sang maure qu'elle tenait de sa mère, avait comme chez celle-ci doré son épiderme d'une nuance chaude et purpurine, bruni sa luxuriante chevelure aux reflets fauves, et mis dans ses yeux une flamme ardente, mais tout cela atténué, adouci par le sang plus tempéré de son père.

M. de Fonty, prévenant, empressé, ne dissimulait pas le plaisir qu'il éprouvait à être près d'elle, et le

marquis qui l'observait, était tenté, vraiment, de le considérer déjà comme gendre.

— Ma chère Flor, dit-il à sa compagne, — m'est avis qu'à partir d'aujourd'hui nous n'aurons plus besoin de chercher un parti pour Olympe.

Regardez donc le comte.

— Vous pensez! fit la marquise qui, elle aussi, avait remarqué les assiduités de M. de Fonty, mais en même temps constaté que sa fille ne paraissait pas, par sa froideur et la raideur de son maintien, en être flattée outre mesure.

— Eh! oui. Les regards que le comte marque à notre enfant n'ont, selon moi, pas d'autre but que celui de chercher à obtenir sa main.

— En effet, cela doit être, repartit la marquise. — Toutefois, puisque nous en sommes sur ce chapitre, il conviendrait de savoir tout d'abord si les jeunes gens se plaisent mutuellement.

— S'ils se plaisent! Encore une fois, voyez donc M. de Fonty.

Quant à Olympe vous m'avouerez qu'elle serait bien difficile si le comte ne lui agréait point. Il est jeune, pas mal de sa personne et surtout excessivement riche.

Que pourrait- elle désirer de plus chez un époux?

Pour toute réponse, Flor allait signaler à son mari la singulière attitude de la jeune fille, lorsqu'un trompette érigé pour la circonstance en héraut d'armes fit entendre une sonnerie annonçant le commencement du tournoi.

M. de Fonty, qui était un des joûteurs, dut alors abandonner les Chaverny pour aller se mettre en tenue de combat.

XII

L'INSULTE

Vingt jeunes officiers étaient engagés pour *tenir le champ*, ce qui, par conséquent, devait donner lieu à dix passes d'armes.

Le temps n'étant plus aux armures, les champions avaient tout bonnement la poitrine garantie par un plastron de cuir rembourré intérieurement d'un épais matelas de crin.

En fait de lances, ils étaient armés de longues hampes de bouleau, munies à leur extrémité d'un large champignon en bois qui les rendait absolument inoffensives; elles heurtaient mais ne perforaient point.

On avait voulu, en prenant ces précautions, écarter tout danger au moment du choc des deux adversaires qui, dès lors, ne risquaient plus que d'être désarçonnés et d'aller acoler la terre un peu rudement... chute dans laquelle l'amour-propre seul avait à souffrir.

Du reste, au cours des exercices précérents, tout s'était passé à merveille et les vaincus en avaient été simplement quittes pour quelques bosses et quelques bleus qui les avaient rendus aussi intéressants près des belles que s'ils eussent été transpercés ou pourfendus.

En qualité de demoiselle et de dernière arrivée, c'était à Olympe qu'était échu l'honneur de ceindre le front des vainqueurs.

Couronne des plus modestes car elle ne se composait que de deux ou trois branches de feuillages entrelacées, mais qui n'en devait pas moins acquérir un prix ines-

timable en passant par les mains de la belle jeune fille.

Les quatre premières courses n'offrirent rien de remarquable si ce n'est la bravoure déployée par chacun des combattants, qui, tous, rompirent plusieurs lances avant de vaincre ou de se faire désarçonner.

Mais, à la cinquième, il se produisit un incident qui faillit avoir les plus graves conséquences et provoqua une violente émotion parmi les spectateurs.

M. de Fonty était un des champions de cette course.

En entrant dans l'arène, il n'eut rien de plus pressé que de faire un grand salut du côté où était la jeune fille, dont les regards, pensait-il, ne pouvaient manquer ainsi de le fixer immédiatement sur lui.

A son extrême surprise, celle-ci, qui les avait dirigés vers le bas des gradins, continua à les maintenir dans cette direction, sans paraître aucunement s'apercevoir de sa présence.

Supposant chez Olympe un moment de distraction, il renouvela son salut, et avec une telle ampleur de geste qu'à moins d'être sous le coup d'une profonde préoccupation, celle à qui il s'adressait devait forcément le remarquer.

Mais il faut croire que la jeune fille était réellement très absorbée, car ce second salut la laissa aussi inattentive que le premier.

Curieux alors de connaître la cause de cette indifférence à son égard, il suivit les regards d'Olympe et vit avec stupeur qu'ils s'arrêtaient sur un jeune sergent de gardes françaises, commandant le piquet d'honneur chargé de présenter les armes au vainqueur lorsqu'il venait recevoir sa couronne.

— Comment ! se dit-il, — c'est pour contempler un faquin de cette espèce qu'elle m'oublie de la sorte ? Corbleu ! C'est trop fort !

Et considérant le sergent :

— Certes, le maraud a une figure agréable et je

comprends qu'il attire la vue des femmes... pas au point cependant de leur faire commettre une inconvenance comme celle dont se rend coupable mademoiselle Olympe envers moi !...

Jour de Dieu ! jura-t-il de nouveau, vivement froissé dans son amour-propre et le cœur mordu par un commencement de jalousie, — je ne sais ce qui me retient d'aller fustiger ce sergent.

Le héraut d'armes, en sonnant " l'ouverture du champ " vint le détourner de ses réflexions.

Au signal donné, il s'élança en avant avec impétuosité, comme s'il eût voulu renverser une montagne.

En tout autre temps, son adversaire se fût ressenti de la vigueur de cet élan ; mais, énervé, le sang à la tête, il prit mal ses mesures et, au lieu de toucher celui-ci, ce fut lui qui, atteint en plein corps, vida les arçons.

Cet échec ne pouvait que l'irriter davantage et achever de lui faire perdre son sang-froid.

Deux fois encore il reprit le champ, et deux fois il subit le même sort.

A la dernière, sa chute eut lieu près du piquet d'honneur.

En se relevant, furieux de cette triple défaite, et ne sachant sur qui décharger le trop plein de sa bile, il aperçut le sergent occupé à le regarder.

C'était une occasion qui s'offrait, et d'autant meilleure que, selon lui, le jeune homme était l'auteur de sa mésaventure.

— Qu'as-tu à me dévisager ainsi, drôle ? lui demanda-t-il d'un air de menace.

Philippe, — car on le devine, c'était lui, — peu habitué à s'entendre apostropher de la sorte, fut un instant interdit.

— Allons, réponds ? reprit M. de Fonty durement. — Aurais-tu l'audace de te moquer de moi, hein ?

— Je n'ai pas cette intention, monsieur le comte, repartit enfin Philippe, — et je ne vous ai regardé que parce que tout le monde vous regardait.

Ces paroles, dans lesquelles M. de Fonty crut démêler de l'ironie, mirent le comble à sa fureur et lui firent perdre toute mesure.

— Ah! tu me railles, à présent, cria-t-il, — tu vas être châtié!...

Et, s'emparant d'un fouet de chasse retenu à sa ceinture, il en cingla rudement une des épaules du sergent.

Le jeune homme bondit sous l'injure, ses yeux lancèrent des flammes et sa main se porta d'instinct à la garde de son épée.

— Philippe... y penses-tu, malheureux? s'écria, en lui saisissant le bras, Boniface qui était avec lui au piquet d'honneur.

Mais il fallait autre chose pour arrêter l'impétueux sergent.

— Eh! laisse donc, rugit-il.

Pour tous ceux qui connaissaient le bouillant Belle-Epée, c'en était fait du lâche insulteur.

Cette injure sanglante et publique allait être châtiée sur-le-champ, sans que le comte pût se dérober derrière les hauts titres de sa noblesse.

Mais c'en était fait de Philippe aussi, car ni ses loyaux services, ni les brillants faits de sa courte carrière, s'il avait osé se faire justice à lui-même dans ce temps où la noblesse gourmée tenait plus que jamais à ses prérogatives.

Durant une demi-seconde, toutes les poitrines oppressées continrent leur souffle.

On s'attendait si bien à un événement terrible, que nul n'osait faire un mouvement; quand le groupe qui entourait Philippe et le comte fut soudainement fendu par deux hommes.

Le premier était une bel officier, M. de Tresmes, capitaine aux gardes françaises.

Le second un grand gaillard grisonnant en costume hétéroclite.

C'était Cocardasse, le vétéran.

Comme Philippe saisissait la garde de son épée, une main se posa sur la sienne.

Il se retourna et la flamme de son regard s'éteignit aussitôt, car il venait de reconnaître son capitaine pour lequel chaque soldat du régiment avait une tendresse filiale.

Et le respect obtint ce que n'auraient pu obtenir ni l'amitié, ni la raison; mais des larmes de rage et d'humiliation montèrent aux yeux de Philippe.

M. de Tresmes passa devant lui au moment où Cocardasse arrivait à son tour.

De sa place, Olympe avait assisté à l'inqualifiable agression du comte.

Au coup reçu par le sergent, elle n'avait pu réprimer un cri d'angoisse et avait frissonné comme si elle eût été elle-même atteinte par le fouet.

Puis elle était retombée sur son siège, à demi-évanouie.

L'étonnement, ou plutôt l'indignation causée dans la foule par le brutal exploit de M. de Fonty, devait faire passer cet incident inaperçu, sauf pour le marquis et la marquise qui mirent l'émotion éprouvée par leur fille sur le compte d'une sensibilité exagérée.

Eux-mêmes, d'ailleurs, étaient outrés, et doublement.

D'abord parce que rien ne justifiait une pareille voie de fait, ensuite parce qu'elle avait été infligée à qu qu'un envers qui ils se reconnaissaient de grandes obligations depuis la veille.

Quoique M. de Fonty fût au mieux avec le marquis, ce dernier avait éprouvé une sorte de soulagement en voyant M. de Tresmes intervenir.

Le comte, resté en face de Philippe le toisait d'un œil courroucé, cherchant un nouveau motif de querelle. Cocardasse vint lourdement le lui fournir.

— As pas pur! gronda-t-il en se postant devant le sergent. — On n'est pas plus brave que vous, monsieur le comte... mais, capédédious! vous feriez déjà la carpe dans le sable, si le pitchoun il était seulement un demi-quart de chevalier.

Furieux de cette apostrophe audacieuse, qui, il le devinait, contenait beaucoup de ceux qui les entouraient, M. de Fonty allait tourner toute sa colère contre l'impertinent soudard, quand un léger attouchement le fit se détourner.

— Vous avez à me parler, monsieur de Tresmes? demanda-t-il en reconnaissant l'officier des gardes.

— Oui, Monsieur, répondit le capitaine. — Je viens vous prier de me faire savoir pour quel motif vous vous êtes permis de frapper ce sergent, le meilleur de mes soldats?

Le ton sur lequel M. de Tresmes s'exprimait tenait plus de l'ordre que de la prière, ce que n'eut pas de peine à reconnaître le comte.

— Et s'il me plaisait de ne point vous le dire, Monsieur, répliqua-t-il avec hauteur, presque satisfait de cette nouvelle affaire qui lui enlevait en partie le ridicule de l'autre.

— C'est que, sans doute, vous ne pourriez me donner une raison plausible.

— Qu'en savez-vous?

— J'en suis certain... et comme mes soldats, du premier au dernier sont mes enfants, toute offense qui leur est faite, est faite à ma personne.

— Cela signifie?...

— ...Que le sergent Philippe étant sous l'impossibilité d'obtenir par lui-même réparation de votre in-

jure gratuite et maladroite, c'est moi qui me charge de ce soin.

— A vos ordres, monsieur de Tresmes.

— Après le tournoi, je serai sur la route à vous attendre.

— Je vous y rejoindrai immédiatement.

Les deux hommes se saluèrent et M. de Fonty s'éloigna sans daigner jeter un regard sur le vétéran qui lui avait si bellement dit son fait, tandis que M. de Tresmes, se tournant vers son subordonné, lui donnait avec ostentation une poignée de main.

— Mon capitaine, dit Philippe — combien je suis désolé de ce qui arrive.

— Tu n'as pas à te chagriner, mon garçon. Le comte s'est conduit lâchement en te frappant, alors qu'il te savait ne pouvoir lui répondre; il doit en être puni... et il le sera...

— Vous battre pour moi...

— Eh! bien! pour moi ne risquerais-tu donc pas ta vie?

— Oh! si, mon capitaine!

L'officier se prit à rire et murmura avant de regagner sa place:

— Il est vrai que, sur le terrain, ce n'est pas t'a vie, mais celle des autres qui serait risquée, mon ami Belle-Epée.

Cet incident avait produit un malaise général qui devait jeter un froid sur la suite du divertissement; et il fallut à Olympe un puissant effort de volonté pour rester jusqu'à la fin impassible en apparence.

Quand au pauvre Philippe, écrasé par l'affront public qu'il lui avait été interdit de laver lui-même, il souffrit le martyre pendant tout le reste de la passe d'armes, car il lui semblait voir chacun lire son outrage sur ses joues brûlantes de honte.

Ah! qu'allait penser de lui mademoiselle de Chaverny?

De lui, qu'on traitait comme un manant, comme le pire des valets?

N'était-il pas à jamais déchu dans son estime?

Si au lieu de tenir la tête obstinément inclinée vers la terre sous laquelle il aurait voulu être enfoui, le sergent l'eût levée vers Olympe, ses appréhensions se fussent bien vite dissipées et changées en une joie délirante, au chaud contact des regards de la jeune fille qui, ne pouvant plus dissimuler, le couvraient alors d'un rayonnement de tendresse et d'amour.

Mais il n'eut pas cette consolation.

XIII

LE MESSAGE

Ayant été séparé de Cocardasse et de Boniface par la suite de la joûte, Philippe rentra seul au camp mortellement désespéré, se reprochant l'héroïque retenue dont tous l'avaient intérieurement félicité.

Là, une autre douleur l'attendait.

Devant l'entrée de sa tente se trouvait un homme d'un certain âge, dont les vêtements couverts de poussière et les traits fatigués indiquaient qu'il venait de faire un long voyage.

— Ne seriez-vous pas le sergent Philippe? demanda-t-il au jeune homme dès qu'il le vit paraître.

— Si.

— L'ami d'une jeune fille nommée Marie Moutier?

— Oui; vous avez à me parler d'elle?

— J'ai une lettre à vous remettre de sa part.

— Une lettre!

— Que j'apporte tout exprès de Paris... La voici.

Philippe prit la missive et, envahi soudain par un sinistre pressentiment — car c'était pour lui jour de malheur — ce fut d'une main tremblante qu'il l'ouvrit.

Elle ne contenait que ces mots:

"Viens vite, Philippe... Viens vite, si tu veux me voir avant que je meure!

"Marine."

— Oh! Dieu! Marine va mourir! exclama-t-il en pâlissant.

Puis, avec un tremblement dans la voix:

— Monsieur, monsieur, vous qui venez de sa part, vous qui devez la connaître... Dites-moi que ce n'est pas vrai. Par grâce, expliquez-moi... non ce n'est pas possible?... Marine! Une enfant!... Mourir!... et pourquoi?...

Le sergent semblait si profondément attristé que l'étranger lui prit la main comme pour l'aider à supporter son affliction.

— Je crois qu'un grand malheur a fondu sur elle, murmura-t-il en même temps.

— Un grand malheur! Lequel?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est en proie à un désespoir sans bornes.

— Mais les causes?

L'étranger le considéra un moment avec une attention profonde et répondit:

— Je les connais encore moins. Au surplus, veuillez m'écouter un instant, je vais vous mettre au courant de la situation actuelle de cette pauvre enfant.

— Parlez, Monsieur... parlez...

— Il y a cinq jours, je rentrais chez moi à une heure avancée de la nuit.

En passant sur le pont de la Cité, j'aperçus, vers le milieu, une femme qui, le corps imprudemment avancé sur le parapet, semblait sonder du regard les profondeurs du fleuve.

Vous saurez, sergent, que j'ai appris par une longue expérience à lire sur le visage de mes semblables et que j'y vois, comme à livre ouvert, le reflet des incessantes misères humaines.

De loin, je devinai les intentions de cette femme.

Je courus à elle et, en approchant, je pus me persuader qu'il n'y avait aucune illusion à garder.

C'était une jeune fille, presque une enfant, et jolie à miracle.

La lune en son plein frappait l'eau qui, comme un miroir, renvoyait la lumière au visage penché de la jeune fille.

Ce visage était tiré, contracté par une pensée obsédante, celle du suicide.

Dans ses yeux agrandis se montrait déjà l'épouvantable expression du vertige.

Les amoureux de la mort sont gens ombrageux.

Je me hâtais donc, en me dissimulant autant que possible, quand elle se tourna tout à coup de mon côté, et, prévoyant que j'allais m'opposer à l'exécution de son projet, elle me prévint en s'élançant brusquement dans le vide.

Heureusement, j'ai l'œil juste et le jarret encore solide; cinq pas me séparaient d'elle, je les franchis d'un bond et j'eus le bonheur de la saisir par ses jupes, à l'aide desquelles je parvins, non sans mal, à la ramener sur le pont.

Tout d'abord, l'infortunée se débattit entre mes bras, me suppliant en grâce de la laisser mourir, parce que, disait-elle, la vie lui était désormais un fardeau.

Cependant, sous l'influence de paroles consolantes que je lui prodiguai, elle s'apaisa graduellement et finit même par me promettre d'abandonner, momentanément du moins, ses idées de suicide.

La voyant devenue raisonnable, je m'enquis de sa demeure afin de l'y reconduire.

— Hélas! me répondit-elle. — Je n'ai plus de logis.

— Comment, plus de logis?

— Non... depuis ce matin... je me suis enfuie d'où j'étais et pour rien au monde je ne voudrais y retourner.

Je lui fis observer:

— Mais, puisque vous voici réconciliée avec l'exis-

tence, je ne vois pas ce qui vous empêche maintenant de rentrer chez vous?

— Je n'étais pas chez moi... j'étais en place chez... chez... une dame et je mourrais de honte plutôt que de me représenter devant elle.

Elle me dit cela d'un ton si ferme, que je ne crus pas devoir insister davantage.

— Mon enfant, repris-je, — vous ne pouvez pourtant pas rester à errer ainsi dans les rues.

Il vous faut trouver un logis.

— Et où en trouver un?... Je ne connais personne à Paris... non, plus personne, répéta-t-elle avec force.

— En ce cas, voulez-vous vous fier à moi? Je vais vous mener dans un endroit sûr où vous serez parfaitement reçue et traitée.

Nous passions en ce moment sous un reverbère.

Elle m'enveloppa d'un coup d'œil, car les femmes n'ont pas besoin d'une longue étude pour se faire une opinion et, sans doute, mon visage lui inspirant confiance, elle me répondit:

— Votre physionomie est celle d'un honnête homme, Monsieur... je suis prête à vous suivre.

Je la conduisis alors dans un hôtel meublé, que j'habite moi-même quelquefois et dont l'honorabilité de la logeuse m'est connue de longue date.

Cet hôtel est situé rue du Pas-de-la-Mule.

Je lui fis donner une chambre confortable, et, l'ayant recommandée à l'hôtesse, je la quittai après lui avoir assuré de revenir le lendemain.

Je revins, en effet, dans la journée.

A mon douloureux étonnement, au lieu de la trouver calme et reposée, je la vis couchée et dévorée par une fièvre intense.

Une servante était à son chevet.

Cette fille, m'attirant à l'écart, me dit que cela lui avait pris peu après mon départ et qu'elle avait eu le

matin un violent délire au cours duquel elle avait prononcé des phrases sans suite, inintelligibles, où, cependant, on avait pu distinguer à plusieurs reprises le nom de Philippe qui semblait les terminer toutes.

Pour moi, ce nom ne signifiait rien, puisque je ne connaissais pas celui à qui il s'appliquait; néanmoins, je me promis de m'en souvenir le cas échéant.

Son délire était passé et, quoique terrassée par le mal, elle avait une entière présence d'esprit.

Je m'approchai d'elle et lui demandai:

— Vous me remettez bien, n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Oui, Monsieur... c'est vous qui, malheureusement, m'avez sauvée cette nuit.

— Oh! ne parlez pas de la sorte, pauvre enfant, à votre âge on ne doit jamais se laisser abattre, quelle que soit la rigueur des peines qui nous accablent.

Puis, d'un ton que je cherchai à rendre insinuant.

— Voyons, ma chère petite, hier vous m'avez affirmé de connaître personne à Paris, dont vous puissiez solliciter l'aide. Est-ce bien vrai?

— Ce n'est que trop vrai! gémit-elle...

— Si je vous fais cette question, c'est pour essayer de vous être inutile. Je vous suis totalement inconnu; vous êtes ici chez des étrangers, et aussi disposés que ces braves gens et moi soyons à vous servir, nous ne saurions, vous le comprenez, remplacer les soins d'une main amie.

— J'ai si peu de temps à vivre! murmura-t-elle.

— Encore! fis-je avec reproche. — Si vous faites allusion à la fièvre qui vous étreint maintenant, vos paroles sont sans portée, attendu que dans vingt-quatre heures au plus, vous aurez recouvré la santé.

— Ce n'est pas la fièvre qui me tue!...

Je devinais en elle une plaie intérieure; mais de quelle nature?

Je n'en avais aucun soupçon.

Afin de m'éclairer sur ce point, j'allais me décider à lui parler de ce Philippe dont le nom lui était échappé pendant son délire, espérant par là provoquer ses confidences, lorsque, tout à coup, elle me dit :

— Monsieur, puisque vous avez été si bon pour moi, je voudrais vous adresser une prière.

— Adressez-la moi, sans crainte, mon enfant, et s'il est en mon pouvoir de l'exaucer, comptez entièrement sur mon concours.

— Eh ! bien, reprit-elle à voix basse, — ce serait, quad je ne serai plus, d'annoncer immédiatement ma mort à... à...

Remarquant son hésitation à articuler le nom qui lui venait aux lèvres et sans combattre de nouveau l'idée funèbre qui la hantait, je demandai :

— A qui !

— Au... sergent Philippe !... prononça-t-elle enfin avec effort.

— Au sergent Philippe ? et où est-il ?...

— Loin, bien loin... à l'armée... dans les Flandres. C'est le seul ami qui me reste sur terre... et lui seul me pleurera...

— Eh bien ! Mademoiselle, je n'attendrai pas votre mort pour aller vers le sergent Philippe et partirai ce soir même pour les Flandres.

— Oh ! non... non... s'écria-t-elle, — qu'il ne me voie pas pendant que je suis encore vivante... non... non... — Je ne veux pas... lui moins que tout autre... pauvre ami.... il aurait trop d'affliction... et moi... moi... je ne pourrais supporter sa vue.

Mais ma résolution était arrêtée.

Elle était arrêté d'autant mieux que j'avais, dès longtemps, projeté, pour l'exécution d'un dessein personnel, de joindre l'armée des Flandres où je savais trouver des amis.

J'étais donc particulièrement satisfait de pouvoir, en me servant moi-même, rendre service aux autres et de faire en outre la connaissance d'un jeune sous-officier.

Aussi, sans savoir quels liens vous liaient à cette enfant je lui voyais en vous un ami, le seul, comme elle disait, qui lui restât sur terre, et si elle devait réellement mourir je tenais à ce que ses derniers instants fussent adoucis par les consolations de l'amitié.

Je m'ingéniai en conséquence à relever son courage et, après de pressantes exhortations, finis par y réussir.

Je parvins même à lui faire désirer votre présence, sans qu'il me fût possible, toutefois, de lui ôter de l'esprit l'idée d'une mort prochaine.

Je lui fis alors écrire cette lettre, quittai Paris dans la soirée... et me voici.

Ma mission est donc terminée, à vous d'achever l'œuvre que j'ai commencée.

A présent, si vous m'en croyez, vous allez partir sur-le-champ, car vous n'avez pas une seconde à perdre... Il a pu se passer bien des choses pendant mon absence.

Je vous rappelle l'adresse: rue du Pas-de-la-Mule, hôtel du *Roussin d'Arcadie,* tenu par dame Gloria.

Philippe avait écouté l'inconnu les traits crispés par l'angoisse, et de temps à autre se mordant les lèvres au sang.

— Monsieur, lui répondit-il, — je vais suivre votre conseil et dans un quart d'heure je serai sur la route de la capitale. Marine est presque ma sœur et j'ai pour elle la plus vive affection.

Quelle catastrophe est venue empoisonner ses jours? comme vous je l'ignore absoulment.

Mais si Dieu permet que j'arrive avant qu'elle ait cessé de vivre, elle ne pourra se refuser à me la confier et peut-être, alors, aurai-je assez d'empire sur elle pour lui redonner le goût de l'existence.

— Je souhaite de toutes mes forces que cette espérance se réalise, sergent Philippe.

—Un dernier mot, Monsieur. Vous avez fait preuve, en cette circonstance, d'un dévouement peu ordinaire pour nous deux qui ne vous sommes rien.

Puis-je savoir ce qui vous a poussé à agir ainsi?

— Je vous l'ai dit, s'écria l'étranger. — Diable! diable! j'allais oublier... C'était pour moi une bonne fortune de pouvoir vous rendre un léger service et de vous demander, en retour, de vouloir bien me présenter à quelques-uns de vos camarades.

Mais, se reprit-il, tandis qu'une légère rougeur envahissait ses joues, — j'avais encore une autre raison.

Il y a quelque quinze ans, j'ai, sans le vouloir et sans le savoir, commis une mauvaise action dont les suites pèsent depuis cette époque sur celui qui en a été victime.

Quand j'ai connu ma faute, je me suis juré de faire tout au monde pour la réparer.

Jusqu'à ce jour aucune de mes démarches en ce sens n'a été couronnée de succès.

En attendant, je n'ai donc pas d'autres moyens de calmer ma conscience que d'obliger mon prochain chaque fois que l'occasion s'en présente.

Tout en parlant, il fixait avec persistance le visage du jeune sergent.

— Votre conduite, Monsieur, dénote un cœur bien placé; vous en serez certainement récompensé, répliqua Belle-Epée un peu au hasard. — Je n'ai plus qu'à vous prier de m'apprendre votre nom, afin qu'il soit à jamais gravé dans ma mémoire.

Mon nom est des plus humbles. Je me nomme... Hélouin.

— Merci, et au revoir, monsieur Hélouin. Vous avez dorénavant en moi un ami sûr et sincère.

— Je n'en doute pas... Ah! au fait, comment allez-vous faire le voyage? ajouta l'étranger.

Je vais emprunter un cheval à un de mes officiers.

Pourquoi ne prendriez-vous pas le mien que vous voyez là-bas attaché à c epiquet, en train de mâcher sa dernière poignée d'avoine?

— Il doit être fatigué si vous êtes venu dessus tout d'une traite.

— Fatigué! une bête de sang comme celle-là? Allons donc!

Toutes ces dernières phrases avaient été prononcées de part et d'autre du bout des lèvres et comme sans réflexion. Evidemment, le jeune homme était tout entier à la désastreuse nouvelle qu'on venait de lui apprendre.

Pour M. Hélouin, il mettait une telle persistance à dévisager son interlocuteur, qu'il fallait que celui-ci eût l'esprit bien préoccupé pour ne pas s'en apercevoir.

— Vous avez réponse à tout, répliqua Philippe. — Laissez-moi vous serrer la main et dans une seconde je suis en selle...

— Un instant, murmura l'autre, cherchant à presser les doigts du sergent.

Mais sa main ne rencontra que le vide, et M. Hélouin resta immobile à la même place, surpris du brusque départ de Belle-Epée qui venait de s'élancer à la rencontre d'un grand garçon mince, efflanqué, et à la figure complètement glabre, en criant par deux fois:

— Boniface! Boniface!

— Que me veux-tu, Philippe? demanda le fils de Passepoil qui, sitôt rentré au camp, s'était mis à la recherche de son ami pour le consoler et lui faire oublier son aventure récente.

— Ma petite sœur Marine est en danger de mort. J'en reçois la nouvelle à l'instant... Je vole donc à Paris auprès d'elle. Tu en informeras M. de Tresmes

en lui expliquant le motif impérieux qui me force à m'absenter.

Ne manque pas.

— Je ne manquerai pas... Mais que m'apprends-tu. Marine serait très malade?

— Il paraît... j'en suis bouleversé.

— Moi aussi. La pauvre fille!...

— Dis-moi, as-tu un peu d'argent de disponible?

— Comment? fit Boniface feignant de ne pas avoir entendu.

— Je te demande si tu as quelques écus à me prêter?

— Oui, oui, pardié! s'empressa d'avouer le jeune Passepoil, qui se repentait déjà d'avoir cédé, vis-à-vis de son ami, à son penchant habituel; — tant que tu voudras, mon cher Philippe.

— Donne, alors.

Notre avare plongea la main dans ses chausses et se livra à un travail d'exploration laborieux.

— Vite, vite... les minutes sont des siècles.

— Voilà, voilà... je tiens ceux de la jambe droite. En as-tu assez ou bien veux-tu encore ceux de la jambe gauche.

— Non, ce n'est pas la peine, il y en a dix, ça me suffit.

Sur ce, il ne fit qu'un saut jusqu'au cheval de M. Hélouin — à qui il avait oublié de faire ses adieux, — l'enfourcha, piqua des deux et bientôt disparut dans un tourbillon de poussière.

Il fendait l'espace avec une telle vitesse, qu'il n'aperçut point sur un des côtés de la route MM. de Tresmes et de Fonty occupés à ferrailler.

Il vit encore moins ce dernier lâcher soudain son épée, le bras traversé par celle du capitaine.

Son esprit était d'ailleurs si plein de l'étrange événement survenu à Marine qu'il ne songeait plus ni au

duel des deux hommes, ni à l'incident qui en avait été la cause.

Plus tard, il s'excusa près de M. de Tresmes, qui le lui pardonna volontiers.

XIV

COCARDASSE CAVALIER

Après le brusque départ du sergent, M. Hélouin, était demeuré sur place, une main au front, l'autre soutenant son coude dans la pose précise que devait avoir Archimède dans son bain, quelques secondes avant de lancer son fameux : *Euréka.*

Ce paraissait être un homme bien tranquille ce M. Hélouin et bien bon aussi ; d'ailleurs, le service qu'il venait de rendre à Philippe n'en faisait-il pas foi ?

Pourtant il semblait sous le coup d'une préoccupation agaçante, car il frappait du pied en murmurant :

— Où donc ai-je vu ce visage-là ?... C'est singulier, ma mémoire se perdrait-elle ?

Tout à coup, il bondit en avant comme s'il avait eu le feu à ses basques, et s'élança vers le lieu où Philippe avait accosté Boniface, en marmonnant, avec un mélange de colère et de joie :

— J'y suis, parbleu !... C'est lui, lui le modèle du portrait qui pose depuis quinze ans dans mon cerveau...

J'y suis ! J'y suis ! Ah ! il fallait la devise du duc son aïeul pour me le faire reconnaître.

Tout en se parlant, il courait de toutes ses forces le long de la ligne des tentes, très surpris de ne plus apercevoir Philippe qui, ne s'attendant pas à ce retour, venait de sauter en selle et disparaissait déjà dans un nuage poudreux.

Soudain, au détour d'une allée, son grand élan fut brusquement brisé par un choc violent, qui le jeta et le

fit rebondir sur la toile tendue d'une tente, en même temps qu'éclatait à ses o reilles ce retentissant juron :

— Sandiéous !

Mais le juron de Cocardasse — car à cette façon de se présenter on a reconnu le Gascon — s'acheva dans une intonation plus douce, et il s'écria sur un ton de joyeuse surprise en aidant la victime de sa rencontre à reprendre son aplomb.

— Eh donc ! mes civilités, monsieur le baron de Posen ; je ne savais pas vous rencontrer ici. Vous sortiez donc d'une bouche à feu pour voler si vite.

Chose étrange, celui qui s'était donné à lui-même le nom d'Hélouin, ne semblait pas étonné d'être appelé baron de Posen par le vieux soudard. Mais, tout à sa préoccupation et quoique encore un peu étourdi, il demanda vivement :

— Savez-vous quelque chose de nouveau ?

— Oui bien ! répondit le vétéran en tordant sa moustache.

— Et connaissez-vous le petit sergent qui causait à l'instant à ce grand et maigre garde française.

Son doigt tendu montrait la silhouette de Boniface qui se perdait au milieu d'un groupe de soldats.

— Le sergent qui causait à cet olibrius famélique ?... Belle-Epée ?... mais c'est lui, *lui-même*, bagasse !

Son interlocuteur sursauta.

— Lui !... le fils de Lagardère ?...

— Lui-même, vous dis-je ! j'en ai des preuves certaines.

— Des preuves certaines ?

— Absolument.

— Vous ne vous abusez pas ?

— Capédédious ! quand je vous l'affirme...

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria celui qu'on nommait à présent M. de Posen. — Et c'est jouer de malheur.

— Vous dites ? interrogea Cocardasse.

— Je dis que la malchance est pour nous : que sans le vouloir je viens de commettre la plus lourde sottise que j'ai jamais commise.

Les prunelles du prévôt se fixèrent en point d'interrogation sur le baron.

— La voilà, parbleu ! la voilà, cette ressemblance que je cherchais... poursuivit celui-ci. — Ah ! triple aveugle que j'étais... j'avais donc des écailles sur les yeux ?...

Pourquoi la devise du duc m'est-elle revenue si tard ?

— Dioubibane ! monsieur le baron, vous plairaît-il de m'apprendre de quoi il retourne ? s'écria encore Cocardasse qui ne comprenait goutte aux paroles de son interlocuteur.

— Il retourne qu'il y a cinq minutes à peine je viens d'envoyer le sergent Philippe à Paris.

— A Paris !... le pitchoun !...

— Oui, à Paris ,où toutes les embûches ne peuvent manquer de lui être tendues... Je n'ai que trop lieu de le craindre si je m'en fie à mes dernières informations.

— Mais pourquoi ce départ ?

Pris d'une sorte de découragement, le baron mit Cocardasse au courant des faits qui l'avaient amené au camp et de la commission dont il s'était chargé pour Philippe.

— Ventrebiou ! jura le prévôt en sursautant, — c'est à s'en ouvrir la panse... Au moment où nous le tenions... après plus de deux ans de recherches par monts et par vaux !

— Pouvais-je prévoir que ce fût lui ?...

— Ver ! vous avez là joliment besogné, baron. D'autant plus que ceux qui lui en veulent l'ont relancé jusqu'ici en lâchant à ses trousses un maldandrin qui, hier, à deux reprises a tenté de l'assassiner.

— Hier ?...

— Dans la soirée... et c'est miracle qu'il ait pu s'en tirer. Je vais vous conter la chose.

Cocardasse commençait à narrer le guet-apens de la veille et le combat de l'auberge quand M. de Posen l'interrompant :

— Pas maintenant, dit-il, — vous me raconterez un autre jour. Je repars sur-le-champ pour la capitale.

— Vous repartez ?

— Sans délai. Il est de toute nécessité que je me trouve là-bas presque en même temps que lui, afin de veiller immédiatement à sa sûreté.

— Mordious ! partons, baron, partons !

— Vous voulez m'accompagner ?

— Qué ! pensez-vous que je vais vous laisser protéger tout seul ? Il est à moi, ce pitchoun.

C'est moi qui l'ai découvert... reconnu le premier... Donc !...

— Soit, venez. Mais des chevaux ?

— Il n'en manque pas au camp. Espérez un peu, je vais en amener deux.

Le vieux soldat s'enfonça à travers les tentes du côté du cantonnement de la cavalerie.

Au bout d'un quart d'heure il revenait tenant par la bride deux vigoureux bai-bruns de race anglo-saxonne.

— Voilà ! fit-il. — M. de Charnac, lieutenant aux mousquetaires de la Reine et un de mes anciens élèves, m'a prêté ces jolis poulets d'Inde, qui se nomment, m'a-t-il dit, Castor et Pollux, en souvenir de deux de ses amis défunts.

Ils ont de l'œil, hein ?

— Je crois leur reconnaître du jarret ; toutefois, ils sont loin de valoir mon pur sang, que monte le sergent Philippe et il ne nous faut pas songer à rejoindre celui-ci. Nous serons même obligés, j'en ai peur, de faire de nombreux relais...